N° 310 — Tome LXXXV 16 Mai 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, GASTON DANVILLE,
HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, ANDRÉ FONTAINAS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, GUSTAVE HUE,
CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, TRISTAN LECLÈRE,
JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, H. MESSET, CHARLES MORICE,
JEAN NOREL, ADOLPHE PAUPE, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER, ANDRÉ SPIRE,
LÉON TOLSTOÏ (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

—

N° 310 — 16 MAI 1910

P.-G. La Chesnais	*Bjœrnstjerne Bjœrnson*	193
André Rouveyre	*Visages : XLI. Enrique Larreta*	205
Gustave Hue	*Femme et Gendre d'homme de lettres : La Famille de Restif de la Bretonne*	206
André Spire	*Poèmes*	228
Léon Tolstoï (J.-W. Bienstock *trad.*)	*Lettre à un Paysan sur la Science, suivie d'une Correspondance avec le Dr E. H. Schmitt*	235
Adolphe Paupe	*Stendhal et ses éditeurs*, documents inédits	261
Louis Dumur (*illustrations de* Gustave Wendt)	*Le Centenaire de Jean-Jacques*, roman (IV-V, fin.)	274

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : La Chasse aux femmes. L'Age du crime. Roosewelt. Prométhée. Les Grèves. Des pas sur le sable. Les Fleurs*	299
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	302
Rachilde	*Les Romans*	306
Jean de Gourmont	*Littérature*	310
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	313
Gaston Danville	*Psychologie*	320
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	324
Carl Siger	*Questions coloniales*	330
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	336
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	341
R. de Bury	*Les Journaux*	346
André Fontainas	*Les Théâtres*	350
Jean Marnold	*Musique*	354
Charles Morice	*Art moderne*	356
Tristan Leclère	*Art ancien*	360
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	365
E. Séménoff	*Lettres russes*	369
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	374
Mercure	*Publications récentes*	379
—	*Echos*	380

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

PAUL GAULTIER

LA VRAIE ÉDUCATION

L'Éducation du Corps — L'Éducation de la Sensibilité
L'Éducation de l'Intelligence — L'Education du Vouloir

n volume in-16, broché..... 3 fr. 50

La *Vraie éducation*, c'est-à-dire l'éducation véritable, — la formation de l'esprit et du corps ns leur intégralité et leur harmonie, — tel est le sujet de ce livre hardi où la critique des prodés actuels d'éducation n'est pas ménagée. D'une lecture agréable, amusante même par endroits, est plein de conseils excellents. C'est rendre service aux parents et aux maîtres que de le leur commander.

DU MÊME AUTEUR :

e **Rire et la Caricature**, préface de Sully Prudhomme, de l'Académie française, 2e édition (3e mille). Un vol. in-16 avec 16 planches hors texte, broché..... 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française)

eflets d'Histoire. Un volume in-16 avec 16 planches hors texte, broché..... 3 fr. 50

Le Sens de l'Art, préface d'Emile Boutroux, de l'Institut. 3e édition (5e mille). Un vol. in-16, avec 16 planches hors texte, broché..... 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie des Sciences Morales et politiques)

L'Idéal Moderne. *La Question Morale. — La Question Sociale. — La Question Religieuse*, 2e édition (4e mille). Un vol. in-16 broché..... 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française)

Dans la même collection

C. WAGNER

A travers les choses et les hommes

Pour apprendre à vivre

(Couronné par l'Académie Française)

C. WAGNER

Pour les petits et les grands

mples causeries sur la vie et la manière de s'en servir, 3e édition

(Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques)

Docteur TOULOUSE

Comment former un esprit

6e ÉDITION

Henri CHANTAVOINE

L'Education joyeuse

En vacances, en famille

aque volume in-16, broché..... 3 fr. 50

L'ACTION NATIONALE

Organe de la Ligue Républicaine d'Action Nationale

Revue Mensuelle — *Paraissant le 15 de chaque mois*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : **19, Rue Auber**

L'ACTION NATIONALE, organe de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*, fondée sous la présidence de Victor Margueritte et sous le patronage des noms les plus éminents de la République, a pour programme d'instruire l'opinion sur les questions qui ont trait *aux intérêts vitaux du pays, au développement de sa prospérité économique et commerciale, à ses relations internationales, à sa force matérielle et morale.* Sincèrement attachée à l'esprit démocratique et aux institutions républicaines, elle se propose de rechercher les moyens d'assurer le développement harmonieux de la force et de la richesse nationales.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE	Un an.....	10 francs	ÉTRANGER	Un an.....	5 francs
	Trois mois.....	3 —		Six mois.....	6 —

Une réduction considérable est faite aux membres de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale.*

Un numéro spécimen et la brochure de propagande sont envoyés gratis et franco sur demande adressée à l'Administrateur de la Ligue, 19, rue Auber, Paris.

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

IXe ANNÉE — 1909

Dirigée par E. PEILAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient : 1° Des articles originaux; 2° Des revues générales; 3° Des analyses et comptes rendus; 4° Une revue des périodiques français et étrangers; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des sociétés philosophiques et scientifiques; 5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes; 6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

PRIX DE L'ABONNEMENT.. France..... 20 fr. »
Union postale..... 25 fr. »

PRIX DU NUMÉRO : des années 1900-1903..... 3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 50

PRIX DE LA COLLECTION
1re année 1900-01, 1 vol. in-8° raisin de 800 pages.. 16 fr.
2e — 1902 1 — — — 16 fr.
3e — 1903 1 — — — 16 fr.
4e — 1904 2 — — — 25 fr.

Pendant les trois premières années la ***REVUE DE PHILOSOPHIE*** ne paraissait que tous les deux mois.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire, Une Vie au temps de Philippe II, traduit de l'espagnol par Remy de Gourmont. Vol. in-18..... 3 50

E. DE ROUGEMONT

Villiers de l'Isle-Adam, Biographie et Bibliographie, avec un portrait, deux autographes et un tableau généalogique. Vol. in-18..... 3 50

FRANCIS JAMMES

Ma Fille Bernadette. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES BUISSERET

L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren avec un portrait et un autographe (Collection *Les Hommes et les Idées*, N° 18). Vol. in-16..... 0 75

STEFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son OEuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet ; avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Vol. in-18..... 3 50

EDGAR POE

Poésies complètes, traduites par Gabriel Mourey, précédées d'une lettre de John H. Ingram, et suivies de **La Philosophie de la Composition** et de Notes biographiques et bibliographiques ; portrait d'Edgar Poe d'après un daguerréotype de 1849 appartenant à M. J.-H. Ingram. Vol. in-18..... 3 50

JEAN MÉLIA

Les Idées de Stendhal, vol. in-18..... 3 50

LAFCADIO HEARN

Kwaidan ou Histoires et Études de Choses étranges, traduit par Marc Logé, avec un portrait. Vol. in-18..... 3 50

JULES ROMAINS

Un Être en marche, poème. Vol. in-18..... 3 50

ALFRED DE MUSSET

Lettres d'amour à Aimée d'Alton (*Madame Paul de Musset*) **1837-1848**, suivies de poésies inédites, avec une introduction et des Notes par Léon Séché. Portrait d'Aimée d'Alton d'après le biscuit de Barre, de Madame Paul de Musset, d'Alfred de Musset par lui-même, d'Alfred de Musset par David d'Angers. Dessins et autographes. Vol. in-8..... 7 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Rythmes souverains, poèmes. Vol. in-18.. 3 50

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS :

H. POINCARÉ, de l'Académie Française.

SAVANTS ET ÉCRIVAINS

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Bien que la carrière du savant soit rarement remplie d'aventures retentissantes, sa psychologie intellectuelle et morale mérite d'être étudiée. C'est dans ce but que M. POINCARÉ a réuni sous ce titre plusieurs biographies de savants, entre autres celles de Curie, d'Hermite, de Cornu, de Tisserand, de Faye, de lord Kelvin, etc.

Georges AUBERT

Licencié en Droit, *Conseiller du Commerce Extérieur*

LA FINANCE AMÉRICAINE

Un fort volume in-8, avec 20 photographies, tableaux et cartes des chemins de fer américains. — Prix broché..... **7 fr. 50**

Cet ouvrage, le plus complet, le plus intéressant et le plus précis qui ait été publié sur la finance américaine, non seulement en France, mais même aux Etats-Unis, est indispensable à tous ceux qui ont fait ou désirent faire des placements ou des opérations en valeurs américaines.

Louis OLIVIER

Docteur ès-sciences, Directeur de « *La Revue générale des Sciences* »

EN SICILE

Guide du Savant et du Touriste

Nouvelle édition de luxe illustrée de 128 gravures

Un volume in-8. — Prix..... **10 fr.**

Génia LIOUBOW

L'Art Divinatoire

LES VISAGES ET LES AMES

Nouvelle édition, Préface par Edouard DRUMONT

Un volume in-8, illustré de portraits. — Prix..... **5 fr.**

Camille FLAMMARION

LES COMÈTES ET LES ÉTOILES FILANTES

Cette nouvelle édition renferme tous les renseignements sur la Comète de HALLEY

Un volume grand in-8, illustré. — Prix..... **1 fr. 50**

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché.... **95** centimes. — Cartonné toile..... **1 fr. 75**

MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

Édition originale, la seule complète en 6 volumes

Envoi contre mandat-poste

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON

—

Le nom de Bjœrnstjerne Bjœrnson est peut-être plus connu en France que celui de Henrik Ibsen. Il a été mêlé à des polémiques. Quelques-uns se rappellent qu'il manifesta, pour la France vaincue, une sympathie active. On se souvient, par contre, qu'il a, plus récemment, sévèrement condamné la littérature française contemporaine, et ce qu'il appelait « l'intellectualité » française, conservatrice et orgueilleuse. Lorsque, dans le monde entier, on s'intéressait passionnément à l'affaire Dreyfus, il fut de ceux qui affirmèrent de la façon la plus éclatante la foi, déjà presque universelle alors, à l'étranger, en l'innocence du condamné. Bref, Bjœrnstjerne Bjœrnson était compté par le public français au nombre de ces grands publicistes internationaux que l'on ne s'étonne pas de voir intervenir dans toute question d'actualité, et qui ont par là le privilège, non pas de diriger l'opinion, mais d'affirmer et de faire admettre la haute importance des sujets qui les occupent. Mais on ne sait de lui généralement guère plus que son nom, et pas même son pays, car l'approximation : « scandinave » suffit à la plupart des gens, et la précision : « norvégien » ne leur exprimerait, d'ailleurs, rien de plus. Et si, dans un cercle très restreint, on a quelque connaissance de l'œuvre dramatique de Bjœrnson, ses romans, ses nouvelles et ses poèmes sont presque totalement inconnus en France, et je ne crois pas qu'il ait jamais paru en français aucune étude d'ensemble un tant soi peu développée sur l'homme et sur son œuvre.

Il est vrai qu'une telle étude est difficile, parce qu'elle devrait indissolublement réunir à la fois l'homme, l'œuvre et l'histoire de son pays depuis soixante ans.

Certes, il est toujours utile, pour bien comprendre et faire comprendre un écrivain, quel qu'il soit, de connaître et de montrer le poète, sa vie, son milieu. Mais, tandis que telle œuvre se suffit si bien à elle-même, que l'individualité de son auteur et les circonstances de sa production semblent seulement offrir un intérêt anecdotique, il arrive que certains ouvrages littéraires, et qui ne sont pas sans mérite, sont peu compréhensibles ou fades pour qui les lit sans les avoir d'abord situés dans leurs conditions de temps et de lieu. Les œuvres de Bjœrnson peuvent être lues sans commentaire historique. Mais il est souvent nécessaire, pour les apprécier justement, et pleinement, de connaître les intentions de l'auteur lorsqu'il les écrivit, le public auquel il les destinait, l'heure par lui choisie pour écrire et publier. Car Bjœrnson n'écrivait pas pour lui-même, pour faire œuvre d'art littéraire, ou, de même que, plusieurs fois, Ibsen, par un besoin d'exprimer des sentiments trop forts en lui, comme on ouvre la fenêtre parce qu'on étouffe. Ecrire n'était pas pour lui un but, une fin. Il voulait exercer une influence sur un public déterminé. C'est en pensant à son public, en calculant l'effet à produire sur lui, qu'il composait ses poèmes et ses pièces, autant que ses articles et ses discours.

Il était né apôtre. La prédication, la propagande étaient sa fonction naturelle. Son père était pasteur. Il avait le don de réunir autour de lui les hommes, qui subissaient aisément son ascendant. Il était un chef. Les Norvégiens disent volontiers : un viking. Il accaparait l'attention. Il prenait tout le monde au service de la cause qui l'intéressait à chaque moment. Ceux qui, sans lui être hostiles, restaient en dehors de son action, n'existaient pas pour lui, et sur les adversaires il fonçait impétueusement. Il imposait la confiance qu'il avait en lui-même et semblait n'hésiter jamais. Dès janvier 1854, à 21 ans, il pouvait écrire dans *Morgenbladet*, le principal journal de Kristiania, un long article très étudié et précis, où il portait, sur les principaux poètes d'alors, des jugements non sans sévérité, modérés dans la forme, et tel qu'on les eût plutôt attendus d'un critique dont l'autorité aurait été consacrée. En même

temps, il déclarait à son père qu'il se suffirait désormais à lui-même, et voulait se consacrer à la littérature. Tout de suite, en effet, il réussit comme journaliste, écrivant des articles politiques et surtout de la critique dramatique, faisant campagne contre l'influence danoise à la direction du théâtre de Kristiania.

Mais ce chef hardi n'était pas sans prudence. Il travaillait beaucoup, étudiant la littérature de ses contemporains, comme pour reconnaître le terrain avant de s'y avancer lui-même, et ses articles des premières années montrent le progrès de ses réflexions et ce mûrissement de son esprit. Il travaillait aussi beaucoup à des essais littéraires plus personnels, qu'il détruisait au fur et à mesure. C'est grâce à cette patience et à cette critique de soi-même qu'il obtint, dès sa première œuvre publiée en volume, un immense succès. C'était une nouvelle sur la vie des paysans propriétaires de Norvège, *Synnœve Solbakken*, une idylle racontée sous une forme plus condensée qu'il n'était habituel en ce temps-là, et aussi réaliste que le goût de l'époque pouvait le supporter. *Synnœve* méritait le succès par son originalité, et par la perfection où elle atteignait dans un genre nouveau, et c'est, aujourd'hui encore, l'une des œuvres les plus populaires de Bjœrnson. Mais la grandeur et la soudaineté de ce succès, dès son apparition, s'expliquent surtout, d'abord parce que la nouvelle paysanne satisfaisait un certain sentimentalisme fort répandu en Europe à cette époque, et qui s'associait, en Norvège, à certaines tendances sociales et politiques, et aussi parce que l'auteur était déjà très connu sans avoir encore produit, en sorte que l'on fut heureux de cette révélation, qui n'était pas tout à fait une surprise, d'un grand talent de prosateur.

Hardi et prudent, mais de plus en plus hardi à mesure que le succès lui donnait une plus grande confiance en lui-même. Sa puissance de travail, sa vigueur physique lui permettaient une activité multiple, et peu à peu il sut mener des occupations diverses et traiter des questions de plus en plus variées. En 1857 il devint directeur d'un périodique. A la fin de l'année, il dirigea un théâtre à Bergen, où il succédait à Ibsen. Cela ne lui suffit pas, et il prend la direction d'un journal local, et, sans être candidat, prend part aux luttes électorales l'année suivante. Puis, revenu à Kristiania, il dirige le principal jour-

nal de gauche jusqu'à son départ pour l'étranger, en 1860, avec une bourse de voyage.

Il avait alors 28 ans, et il était considéré déjà comme le principal écrivain de son pays. Pourtant, si l'on ne compte pas ses articles, il avait, en somme, peu publié : deux grandes nouvelles et deux poèmes dramatiques formaient à peu près tout son bagage littéraire. La part de l'action l'avait emporté sur celle de la production. Peut-être aussi avait-il le sentiment confus que sa culture, jusque-là presque purement norvégienne, était insuffisante. Soit pour cette raison, soit à cause des loisirs que lui fit l'éloignement de son pays, ses œuvres, à l'étranger, se succédèrent plus vite : deux drames historiques nationaux, puis une Marie Stuart.

Les drames qu'il écrivit à cette époque sont principalement psychologiques, et moins nettement que la plupart de ses livres, conçus en vue d'une prédication déterminée. On y trouve certains caractères d'hommes et de femmes très doués et à la nature généreuse, et pourtant malfaisants, qu'il a dépeints, sous des formes variées, depuis *Hulda la Boiteuse*, en 1858, jusqu'à *Paa Storhove*, en 1902. L'ami de Synnœve Solbakken, d'ailleurs, Thorbjœrn, dont le nom, dans sa famille, porté de deux en deux générations, suivant l'usage, passe pour porter malheur, est d'un naturel violent, et non sans parenté avec Sigurd Slembe, l'ambitieux errant que sa passion finit par pousser à des brutalités odieuses. Mais Thorbjœrn réussit à se dominer, et c'est sa victoire sur lui-même qui assure son bonheur. Il semble que Bjœrnson ait eu, d'instinct, une sorte de prédilection pour les violents dont nul égard n'arrête l'impulsion. On s'étonne qu'un tel prédicateur de morale, un tel progagateur du pacifisme, non pas seulement entre les nations, mais aussi entre les classes sociales, et les individus, et partout où des conflits peuvent s'élever, un tel modéré par principe de modération universelle, ait si fréquemment dépeint de tels caractères avec une visible sympathie. L'exemple de Thorbjœrn en donne l'explication. Bjœrnson n'aime pas les doux qui sont doux par nature passive. Il aime les hardis et les forts, et, en bon Scandinave de haute taille et large d'épaules, grand lecteur de Snorre, il les conçoit volontiers sans règles, sans égards, allant droit leur chemin et brisant tout obstacle — c'est la part qu'il fait, très grande, à

l'individualisme nécessaire. Mais Bjœrnson a aussi un sens très instinctif et très juste des réalités; les relations entre les hommes entraînent une limitation de cette liberté d'expansion de l'individu, et cela est fort heureux pour l'individu lui-même, dont l'activité ne saurait se proposer, sans dommage pour lui-même, un but purement égoïste. C'est ce que Sigurd Slembe comprend par moments, lorsqu'il regrette de n'avoir pas un but à proposer à sa vie. Mais ce n'est là, pour lui, qu'une pensée entrevue un instant, et qui ne l'empêche pas d'agir par pure ambition. Le malheureux ne parvient pas, comme Thorbjœrn, à dominer sa violence.

Aussitôt revenu en Norvège, Bjœrnson fut naturellement absorbé aussitôt par toute la vie au jour le jour, la vie morale et intellectuelle de son pays. Direction théâtrale, direction de revue, polémiques, il cumulait de plus en plus. En Norvège, pays pauvre, et où la culture littéraire et scientifique n'était pas très répandue, l'université jouait un rôle important, et les discussions qui s'élevaient dans l'association des étudiants avaient un grand retentissement. Bjœrnson — qui avait tout juste fait assez d'études pour être inscrit comme étudiant — fut nommé président de l'association, et, pendant toute une année, transforma son fauteuil en une sorte de chaire d'où il prêchait sa religion morale et démocratique. Ce fut un mode d'activité nouveau, où il réussit merveilleusement. Bjœrnson n'était pas un causeur, mais il était un orateur étonnamment varié et puissant. Il était orateur devant un très petit cercle d'auditeurs, ou même en tête à tête. Il l'était aussi, habile, souple, mais toujours sachant, à la fin, imposer son autorité souveraine, dans des conférences. Il l'était surtout dans les réunions très nombreuses et très houleuses, en plein air au besoin, car je ne connais pas de voix que la sienne n'eût couverte, et il pouvait alors cingler ses adversaires de l'ironie la plus méprisante, et s'en faire écouter. Aucune de ses œuvres, et rien dans sa personne, devenue légendaire, n'a provoqué une admiration aussi générale et des expressions d'enthousiasme aussi exaltées que sa puissance oratoire. A partir de 1870, il multiplia ses discours et conférences, et, à plusieurs reprises, parcourut la Norvège, s'adressant ainsi directement aux populations. Suivant les époques, il traitait un sujet ou l'autre. Mais le plus souvent, à chaque tournée, c'était une

seule conférence qu'il colportait de ville en ville. Car il ne parlait pas pour le plaisir de parler, ou pour la joie du succès, et pas davantage pour gagner.

Il poursuivait son apostolat. Prédicateur ambulant, il répandait la bonne parole, et à chaque tournée il y avait une bonne parole qui était importante à répandre, et il la répétait inlassablement. Plusieurs fois, sortant de la Norvège européenne, il a prolongé ses tournées de conférences jusqu'en cette Scandinavie américaine que constituent le Minnesota et les Etats qui l'entourent. A chaque endroit où il s'arrêtait, tout le monde, adversaires et amis, accourait pour l'entendre, et l'action de propagande qu'il voulait exercer a été singulièrement favorisée par cette parole dont toute la Norvège, à tant de reprises, a subi la puissance. Quel effet immédiat et général aurait produit son œuvre littéraire, si elle n'avait été défendue, expliquée, répandue, par l'activité de Bjœrnson comme journaliste et homme politique ? Et combien aurait compté dans la vie norvégienne et son œuvre littéraire, normalement destinée à n'être connue que d'un petit nombre de lecteurs, et son activité de journaliste et d'homme politique, faite pour toucher un nombre de gens plus grand, mais restreint encore, s'il n'était parvenu, par son éloquence, à atteindre presque toute la population de son pays, amis et ennemis ? Et cette expansion de son nom, si exceptionnelle, si universelle, a eu pour effet de répandre ses articles, de répandre les journaux, de faire lire même ses œuvres infiniment plus que les éditeurs n'auraient pu le prévoir. Certes, toute cette prodigieuse activité extra-littéraire de Bjœrnson n'a pas été, de sa part, un moyen de réclame calculé et voulu. Même, il est probable qu'il ne s'est pas douté de l'extraordinaire habileté avec laquelle, en fait, il entretenait son succès et sa gloire. C'était la passion de propagande qui le poussait. Il agissait dans l'intérêt de ses idées, et parfois, en apparence, lorsque les courants lui étaient particulièrement contraires, il semblait agir contre son propre intérêt, mais toujours, après chaque lutte, Bjœrnson se retrouvait grandi, et il était en communion plus intime avec son pays — non pas avec les quelques centaines ou les quelques milliers de personnes qui formulent l'opinion des hautes classes, ou des classes cultivées, mais avec l'universalité des Norvégiens, sans oublier les Norvégiennes, car les femmes comp-

tent, en Norvège, plus qu'ailleurs, et Bjœrnson était féministe.

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un pays dont la population n'atteint pas celle de Paris. Partout ailleurs, sans doute, le phénomène présenté par la carrière de Bjœrnson aurait été tout à fait impossible, simplement à cause de cette raison de nombre. Le fait est d'autant plus curieux. Jamais homme — maintenant que sont depuis longtemps finies les longues et vives batailles, par lui-même provoquées, au cours desquelles il fut honni par la moitié des Norvégiens — n'a été, autant que Bjœrnson aujourd'hui, admis, reconnu, d'un consentement aussi intimement personnel, par l'universalité de ses compatriotes, comme le représentant le plus parfait de son peuple.

Et il a ainsi, en dehors même de l'action qu'il a voulu exercer dans le sens des idées qu'il voulait propager, eu sur le peuple norvégien une influence considérable, et des plus heureuses. Ce ne sont pas seulement ses œuvres qu'il a contribué à faire lire. Grâce à lui, les Norvégiens ont lu aussi, sans doute, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient fait, les autres écrivains contemporains : Henrik Ibsen, Jonas Lie, Alexander Kjelland, Arne Garborg, et il se trouve que tous, à des degrés divers, avaient une valeur littéraire véritable, et pouvaient contribuer à l'émancipation des esprits. Grâce à lui, ce petit pays, où jusqu'alors nul écrivain n'avait pu vivre de sa plume, peut aujourd'hui entretenir une pléiade d'écrivains nouveaux. Il a contribué aussi à faire lire les journaux, et l'on s'en plaint souvent, en Norvège, où l'on prétend que nul peuple n'est aussi occupé de politique. Mais n'est-ce pas là un signe plus vulgaire, mais tout de même un signe du développement général de la culture ? Bjœrnson a été un merveilleux agitateur, dont la profonde influence a singulièrement dépassé l'objet même de ses campagnes d'agitation.

Il a, suivant sa propre expression, « déchaîné la tempête dans le calme ». Il a éveillé dans son pays une vie plus intense. La Norvège était, vers le milieu du siècle dernier, un pays très pauvre, formé surtout de paysans très religieux et de commerçants très absorbés par les intérêts matériels. Le piétisme y dominait, et laissait peu de place aux aspirations d'art et de culture. Les cerveaux y subissaient une sorte de rétrécisse-

ment, et l'esprit « européen », semblait-il, ne devait y pénétrer que bien lentement et bien diminué. L'émancipation de la nationalité norvégienne avait bien amené un désir de se mettre au niveau des nations mieux outillées, et des efforts sérieux étaient faits, surtout par les études nouvelles de l'histoire nationale, mais aussi la Norvège, séparée du Danemark, avait ainsi rompu ses liens traditionnels avec l'université de Copenhague, centre autrefois de toute intellectualité, et par là subissait, dans la haute société bourgeoise, plutôt un recul. Bjœrnson a certainement accéléré beaucoup le mouvement qui portait les Norvégiens à se mettre au niveau des peuples cultivés, et il a surtout beaucoup contribué à faire que ce mouvement fût vraiment profond, et atteignît, autant qu'il est possible dans un état social comme le nôtre, la masse même de la population. Il a été un éducateur.

Ce rôle d'éducateur est ce qui fait l'unité de la vie et de l'action de Bjœrnson. Ses œuvres littéraires ne sont qu'une partie de son œuvre totale, et une partie inséparable du reste. Poèmes, nouvelles et romans, pièces lyriques ou réalistes vont pêle-mêle avec ses articles innombrables et ses conférences, dont les principales ont été publiées en brochures. A chaque période de sa vie, ces formes diverses d'expression s'accumulent et se complètent pour illustrer une même prédication sur un objet précis. Nous avons quelque peine — s'agissant d'un auteur contemporain — à nous représenter ainsi l'œuvre d'un écrivain. Pour nous, un écrivain littéraire est un artiste, qui, sans doute, a des tendances d'esprit, et les marque dans ce qu'il publie, mais qui écrit très principalement, sinon uniquement, pour faire œuvre d'art. Il doit, sous peine de diminuer la valeur artistique de son travail, écarter toute préoccupation pédagogique. Nous avons opéré la séparation de l'art littéraire et de la propagande d'idées. Cette séparation est même, chez nous, assez ancienne. Si nous nous souvenons que Hugo a été souvent, lui aussi, en vers et en prose, un prédicateur, nous préférons les œuvres, d'ailleurs les plus nombreuses, où il ne le fut pas, et nous considérons volontiers le Hugo politique comme inutilement, et même fâcheusement surajouté au Hugo simplement poète. Il nous faudrait remonter jusqu'à Voltaire pour trouver un écrivain français de grande envergure dont l'œuvre littéraire

tout entière se soit confondue avec un travail constant de propagande et d'éducation. Pour bien comprendre Bjœrnson, il nous faut donc, quoique contemporain, le juger comme un homme d'une autre époque, ce qui est très naturel, puisque son pays, lorsqu'il débuta, était fort en retard.

Quelles que soient sa puissance et sa hardiesse, et par suite son individualisme réel et instinctif, un prédicateur comme Bjœrnson, un éducateur, entraîneur de foules, est nécessairement démocrate. C'est pour la foule qu'il existe, il l'excite, la soulève, mais pour la conquérir. Lorsqu'il la provoque et paraît s'en séparer un instant, son succès est de finir par la ramener à soi. Bjœrnson a donc été démocrate. Ses idées étaient d'ailleurs celles mêmes de la foule à laquelle il s'adressait. Il était patriote, fort épris du souvenir des temps lointains où la Norvège des anciens vikings était glorieuse et indépendante, et par son enfance et ses origines presque paysannes, il se sentait très près du peuple, il était religieux et il croyait aux libertés politiques et au rôle que devait jouer la classe paysanne pour les conquérir. Mais, très vite, par ses études, par le développement si précoce de son talent, par le contact avec les grandes nations occidentales, Allemagne, Italie et France, son horizon s'élargit, et il se trouva, sur le chemin où les Norvégiens étaient eux-mêmes engagés, bien loin en avant. L'histoire de Bjœrnson est, en somme, la double histoire du développement de son esprit, à mesure que, s'éloignant de plus en plus de ses origines paysannes cléricales et nationales, il devient de plus en plus « européen », et du développement de sa propagande, par laquelle, se retournant vers son peuple laissé derrière lui sur la route, il en ordonnait la marche pour le rapprocher de lui. Ainsi, chaque leçon qu'il donnait, chaque vérité qu'il proclamait, était celle qu'il venait lui-même d'apprendre. Et l'enseignement n'en était que plus vivant.

Quelquefois, ses idées nouvelles étaient par lui formulées à mesure qu'elles se formaient, avant qu'elles fussent précisées. On peut souvent assister au travail même de sa pensée. A chaque instant c'est un article de programme qu'il défend. Jamais il ne donne un ensemble de doctrine. Et l'ordre dans lequel se succèdent les campagnes est déterminé par les circonstances, les hasards de l'actualité ou des impressions personnelles qui ont fixé son attention. Il s'agit parfois de grands problèmes géné-

raux, parfois de questions très particulières. A un moment, il défend, comme un fait inéluctable et qui peut être heureux, l'institution des partis dans la vie politique. Plus tard, il entreprend toute une série de conférences sur la moralité sexuelle, prétendant démontrer que l'homme est, par nature, monogame, bien que la polygamie, aujourd'hui, en fait, soit peut-être prédominante. Il a fait une campagne ardente et prolongée en faveur du principe républicain. Sur l'éducation, et principalement sur l'organisation de l'enseignement primaire supérieur, ses conférences et articles sont innombrables, et il aimait particulièrement réunir autour de lui des associations d'instituteurs et leur parler de leur rôle et des progrès à réaliser dans leurs méthodes et leurs programmes. A chacune de ces campagnes correspond, le plus souvent, quelque œuvre, roman ou pièce. *Un gant* est suggéré par l'idée de la désirable monogamie masculine. Dans *le Roi*, il est traité du principe républicain, et de l'impossibilité, pour un roi, d'être réellement démocrate, quelque bonne volonté que, par exception, il puisse en avoir. Les questions d'éducation et la question de l'hérédité forment, à la fois, le sujet du roman *la Ville et le Port sont pavoisés*.

Mais la plus longue, la plus pénible, la plus courageuse de toutes les polémiques soutenues par Bjœrnson a été celle par laquelle il a rompu avec l'église luthérienne orthodoxe. Fils de pasteur, et d'esprit naturellement religieux, il lui était facile, étant de pays protestant, de s'émanciper de toute orthodoxie religieuse sans rompre publiquement avec l'Eglise établie. Il aurait ainsi aisément évité une cause de dissentiment trop grave entre lui et son peuple piétiste. Mais c'était précisément là, dans la mission éducatrice qu'il s'était donnée, une des leçons les plus importantes, la plus importante peut-être. Il n'aurait d'ailleurs pas pu éviter de se prononcer un jour ou l'autre. Il y aurait été acculé par l'Eglise elle-même, s'il n'avait courageusement pris les devants. Il se trouve que, sur ce sujet, un travail très consciencieux et bien documenté a été publié par un critique français, M. J. Lescoffier (1), et l'on peut y voir la place énorme que cette polémique a prise dans la vie et dans l'œuvre de Bjœrnson, puisqu'elle l'a presque exclusivement occupé pendant huit années, et qu'elle lui a suggéré son beau roman *les Voies de Dieu*, et surtout la

(1) *Revue Germanique*, mars-avril 1906.

première partie d'*Au delà des forces*. Pourtant, il me semble que M. Lescoffier représente un peu trop Bjœrnson comme un homme qui pensait tout haut, à mesure que les idées lui venaient. Il a dû longuement réfléchir, une fois sa pensée personnelle déjà dûment émancipée, avant d'engager une pareille bataille, car il se rendait parfaitement compte combien elle était périlleuse, et s'il n'a pas, dès le début, indiqué tout ce qu'il apercevait déjà du développement de ses prémisses, c'était, sans doute, parce qu'il était prudent, et savait mesurer à son public — à ses élèves, pourrait-on dire — la dose de leçon nouvelle qu'ils pouvaient recevoir. Cela est élémentaire de la part d'un éducateur. Plus tard, en pleine bataille, il pouvait arriver à Bjœrnson de s'emparer de n'importe quel argument de polémique, que les événements lui apportaient, sans trop réfléchir. Mais, au début, il ne partait pas sans un plan de campagne.

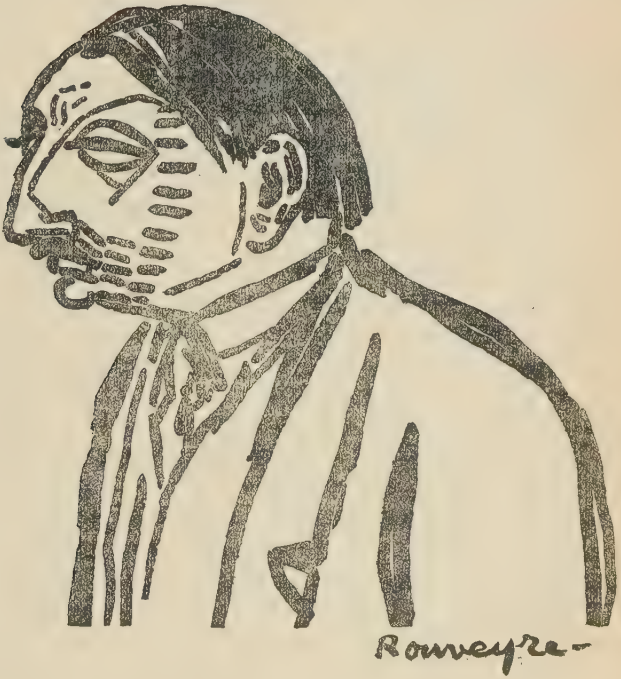
Et comment séparer, de tout le reste de la vie et de l'œuvre de Bjœrnson, son action politique ? Nous avons séparé, en France, non pas absolument, mais dans une large mesure, la littérature, les discussions philosophiques et la vie politique. Mais dans les pays jeunes, tout cela est bien plus étroitement mêlé que chez nous. Et pour un homme comme Bjœrnson, esprit éminemment réaliste et concret, tout cela se mêle et presque se confond. L'esprit démocratique, le réalisme littéraire, l'émancipation de l'orthodoxie sont chez lui divers aspects d'une même nature.

Bjœrnson est devenu de plus en plus « européen ». Il a finalement laissé son peuple derrière lui. Le fils de pasteur mi-paysan ne pouvait pas s'attarder toujours, pour rester avec son peuple. Après sa longue campagne contre l'Eglise d'Etat, tout en conservant son tempérament ardent et combatif, il semble avoir été, par principe et par volonté, plus modéré que jamais. Déjà, *Au delà des forces*, première partie, et *les Voies de Dieu*, témoignaient d'une grande douceur et bienveillance à l'égard des adversaires de la veille. L'ère des grandes campagnes amenant une succession de triomphes et de revers était close. Les dernières œuvres dramatiques de Bjœrnson ont été plutôt psychologiques. La paix se faisait. La Norvège devenait unanime à reconnaître, dans l'homme naguère tant combattu, le Norvégien le plus typique qu'elle

pouvait désigner. Il continuait, bien entendu, et toujours avec sa fougue naturelle, à prendre part aux luttes politiques de son pays. Il contribua, en 1905, à atténuer les difficultés de la séparation d'avec la Suède. L'an dernier, après avoir achevé, à 79 ans, une comédie singulièrement alerte et jeune d'allure, il se préparait à prendre part à la campagne électorale prochaine, pour combattre les excès de l'agitation en faveur du *landsmaal* (langue paysanne) lorsqu'il subit son attaque.

Quiconque veut vraiment comprendre l'œuvre de Bjœrnson doit étudier tout d'abord, et comprendre du même coup son pays. L'un ne va pas sans l'autre. C'est cette intime union qui fait, aujourd'hui, le deuil de la Norvège et la gloire de son grand citoyen.

P.-G. LA CHESNAIS.



ENRIQUE LARRETA

FEMME ET GENDRE D'HOMME DE LETTRES

—

LA FAMILLE DE RESTIF DE LA BRETONNE

—

Restif de la Bretonne, l'une des figures les plus curieuses et les plus synthétiques du dix-huitième siècle, eut, dans sa vie, deux terribles causes de tourment : sa femme et son gendre, qu'il réunit sous le même qualificatif de « monstre ». Sa femme était une gourgandine et son gendre un fieffé coquin ; mais lui-même ne fut pas un petit saint et si, dans son ménage, il connut toutes les infortunes et les pires affronts, il faut avouer qu'il le méritait, sinon tout à fait, du moins un peu. Il aimait trop les femmes pour s'occuper beaucoup de la sienne et très probablement lui donna-t-il l'exemple de l'infidélité. C'était un encouragement superflu.

L'éducation religieuse qu'avait reçue Restif ne semblait guère destinée à préparer une carrière d'amant, ou, si l'on veut, de coureur d'aventures; à moins que le zèle que mettent les prêtres à nous détourner des femmes ne soit précisément fait pour nous donner l'envie de goûter à leurs dangereuses séductions. Elevé, de treize à seize ans (1), par ses frères du premier lit, l'abbé Thomas et le curé de Courgis, Nicolas Restif mit à profit leurs leçons de latin pour rédiger, dans cette langue morte, un journal très vivant, où il consignait, en les agrémentant de nombreux barbarismes, les étapes d'une idylle, d'ailleurs platonique, avec une petite Jeannette Rousseau, « plus belle que les déesses ». Ses frères découvrirent le cahier confidentiel et chassèrent l'amoureux précoce, que son père se hâta de placer chez l'imprimeur Parangon, à Auxerre.

Imprudente diligence ! Parangon était l'époux d'une jolie femme. L'imagination de l'apprenti n'avait pas eu le temps de se calmer ; elle trouva dans les charmes de Colette Parangon

(1) Il était né, le 23 octobre 1733, à Sacy, en Gâtinais.

matière à s'enflammer davantage. Colette avait quelque trente ans, l'âge des folies. Elle ne resta pas insensible aux hommages d'un jouvenceau, qu'il lui parut plaisant de déniaiser. C'était logique. Leur liaison dura une année. Elle devait, à divers points de vue, influer d'une manière définitive sur le destin et sur les goûts de notre Restif : elle fut cause de son déplorable mariage et aussi de la passion qu'il garda toujours pour les jolies jambes et pour les petits pieds bien chaussés. Ceux de Colette étaient inoubliables.

Après un séjour de quelques années à Paris, où il arriva le 14 juillet 1751, et où nous pouvons croire qu'il ne se perfectionna point uniquement dans son métier d'imprimeur, Restif revint à Auxerre, appelé par Parangon. La jolie Colette était morte et son mari, ayant du même coup appris, je ne sais comment, sa trahison, perpétrait, nouvel Othello, d'en tirer une vengeance raffinée. Celle qu'il avait imaginée était, en effet, d'une particulière cruauté : c'était de faire épouser à son ancien apprenti une certaine Agnès Lebègue, qui se chargerait, à coup sûr, de lui appliquer la peine du talion.

Peut-être s'étonnera-t-on que Restif ait souscrit à ce projet quand on saura qu'il n'ignorait rien du passé d'Agnès Lebègue, ni que cette jeune fille ardente avait couru déjà des aventures plus profitables à son expérience qu'à sa vertu ? mais il avait un penchant pour le relèvement des pécheresses : mieux qu'un penchant, une vocation déterminée et aveugle, que nulle désillusion ne parvint à entamer.

Le mariage eut donc lieu le 22 avril 1759, et Mme Lebègue douairière dut en éprouver une grande joie. Elle se trouvait déchargée d'une surveillance fort lourde et ne put se tenir d'en laisser déborder son contentement dans le sein même de la famille de son gendre, avec un manque de tact qui touchait vraiment au cynisme. A l'une des sœurs de Restif, elle écrivait : « Ma fille a toujours été coquette, tant pour la mise que pour agacer les hommes... Je puis le dire, à présent qu'elle est mariée, aux parents de son mari (1). »

Hélas ! le pauvre Nicolas n'avait pas besoin de ces révélations. A peine installée à Paris, sa femme s'éprenait d'une

(1) Cette lettre est citée par M. Paul Cottin dans son introduction au Journal intime de Restif de la Bretonne : *Les inscriptions* (1780-1787). Paris, 1889, Rouveyre. C'est à cette édition que nous emprunterons nos citations du journal de Restif.

sorte d'aigrefin, qui se donnait pour un Anglais, nouveau converti, et se faisait appeler Johnson, bien qu'il se nommât en réalité Cahuac. Agnès le combla si bien de toutes les manières que le ménage fit banqueroute. C'était aller un peu loin. Restif s'emporta, quand il apprit que le boulanger même n'était point payé ; mais ses colères étaient brèves ; il manquait de fermeté. Il s'en rendait compte et sentait le besoin de s'en excuser :

— J'étais, explique-t-il, trop pauvre et trop occupé pour la mettre à la raison.

Le fait est qu'il n'était point riche. Encore à ses débuts littéraires, il vivait « en parcimonie » de mille écus de rente laissés par son père (1).

A leur déconfiture, Agnès, — qui passa sa vie à quitter et à reprendre son mari avec une étonnante facilité, — ne trouva d'autre remède que d'accepter l'offre d'élever des enfants à la campagne. La séparation se fit sans douleur : Restif était alors fort occupé des petites ouvrières de la rue de Grenelle : la belle Londo, la jolie Mâris, au petit pied, qui lui rappelait Colette Parangon, et il continuait de noter soigneusement ses impressions en latin, sur des cahiers, en attendant que lui vînt l'idée baroque d'aller les graver sur les parapets de l'île Saint-Louis.

Pour peu exemplaire que fût l'union de Restif et d'Agnès, le ciel indulgent ne l'en bénit pas moins, en envoyant aux époux deux enfants, Agnès, en 1763, et Marianne, cinq années plus tard ; mais si Mme Restif donnait à son mari ces gages de tendresse, sa conduite ne s'améliorait guère pour cela, et elle déclarait assez volontiers que ses filles ne tenaient de Restif que le nom.

Il faut reconnaître que, par ailleurs, elle n'était point sans complaisance pour ce mari qu'elle bernait et dont, pourtant, la réputation flattait sa vanité. Elle parlait quelquefois de lui en termes convenables et même élogieux, dont Grimod de la Reynière, l'illustre gastronome, assure avoir été le confident ;

(1) En 1786, il hérita de son frère, l'abbé Thomas, mort le 19 février. Succession d'ailleurs assez mince : « Il vous est échu, écrivait le curé de Courgis, comme aux autres héritiers, un paquet d'habits et de linge, qui a été vendu 12 francs, plus une somme de 12 livres et quelques sols ; plus une somme de 48 livres et près de 10 sols, et des fonds, tant en rentes que terres et près, pour 211 livres. Il reste encore à partager, lorsqu'on les aura reçus, les revenus de quelques rentes, avec un certain nombre de livres, et une obligation de 27 livres 18 sols sur un particulier de Saint-Cyr. »

elle allait jusqu'à louer sa générosité. Il est vrai que c'était après la mort de Restif, et l'on sait de quel incomparable prestige la mort nous auréole. En tous cas, elle se mêlait parfois des affaires sentimentales de son mari, et cela dans un dessein charitable ; car elle avait de l'esprit, si elle manquait de décence. Quand elle le sut moqué par Sara Debée, sa grande passion, elle prétendit le consoler et lui présenta Mme Rochelle, laide, mais spirituelle. Dès qu'il en fut las, elle lui présenta une charmante idiote, la petite Levée, graveuse. Et ce lourdaud de Nicolas avait l'ingratitude de ne point reconnaître ces soins touchants ! C'est peut-être qu'il leur attribuait un but intéressé, celui de détourner l'attention d'un mari clairvoyant, quoique bonasse, et dont on avait tâché vainement à se débarrasser.

Mme Restif était dans le moment fort sensible au triple empressement du graveur Beugnet, de Joubert et de Fontanes, qu'elle rêvait d'installer dans sa maison, comme dans son cœur, après en avoir délogé le titulaire officiel. Elle avait d'abord usé de toutes les ruses pour pousser Restif à la fuite ; elle était allée jusqu'à lui vouloir persuader qu'il était menacé d'emprisonnement à la Bastille pour sa *Paysanne pervertie ;* puis, voyant que Restif, en dépit de ses craintes, tenait ferme, elle avait songé à demander la séparation de corps... avec pension. Grimod de la Reynière, le seul peut-être des amis de Restif qui ne le trahit point, mit heureusement le holà, et Agnès se contenta d'établir Fontanes dans un petit logement, au troisième étage de sa propre maison, rue des Bernardins, Joubert se montrait plus discret, et Restif lui en savait quelque gré.

Car il semble que ce mari malheureux ait mis son point d'honneur à ne point passer pour aveugle. Il n'ignorait rien, ou à peu près, des fantaisies de sa femme. Il arrêtait au passage des lettres qu'elle écrivait à Beugnet, à Joubert ou à Lamarque, avocat au Parlement. Il faisait des scènes ; mais soit faiblesse, soit entêtement dans sa manie de rédempteur, il ne chassait pas l'infidèle ; il se contentait quelquefois de dîner dehors, pour ne pas se trouver en compagnie d'un inconnu qu'elle accueillait (1). Le seul défaut qu'en réalité il ne put jamais lui pardonner, c'est celui qu'elle avait de se croire du

(1) *Mes Inscriptions*, 2 novembre 1785.

génie littéraire. Non contente, en effet, d'avoir des amants et de jouer à la dame, Agnès Restif écrivait des vers, et quels vers !

L'HYPOCRISIE DÉMASQUÉE

Toi qui ne connais point le doux nom d'amitié
Et qui des maux d'autrui ne prends pas de pitié,
Toi, de l'humanité le fléau, le supplice,
Toi qui feins la vertu, canonises le vice,
Hypocrite maudit, esprit faux, cœur pervers,
Toi qui souilles l'espace, avilis l'univers,
Ecoutes et frémis : je vais lever la toile !...

C'était intolérable ; mais ce n'est pas encore ce qui provoqua la rupture définitive. Agnès Restif quitta le domicile conjugal, pour d'autres motifs que nous connaîtrons plus tard, le 26 novembre 1785. A cette date, Restif consigne l'événement dans son journal par ces deux mots suffisamment éloquents : *Fuga monstri*. Trois jours après, il ajoute ce commentaire : « Cette créature, à cinquante ans, est encore aussi folle que lorsqu'à vingt-quatre elle nous épuisait pour Johnson. » Nous verrons pourtant que ce départ ne le laissait pas tout à fait indifférent, surtout à cause du scandale qu'il en redoutait. Heureusement il lui restait, pour le consoler, la société et l'affection de ses deux filles.

Agnès et Marianne étaient de caractère très différent. L'aînée, dans son enfance, n'eut point d'histoire ; il est vrai qu'elle se rattrapa depuis. Elle dut être une bonne petite fille, sage, docile, élevée moitié par sa mère, moitié par une sœur de son père, dévote et bornée, Mme Bizet, bijoutière, quai de Gesvres. Marianne, au contraire, — qu'on appelait Marion, dans l'intimité, et surnommée « figure de vierge » — nous a tout l'air d'avoir été une fillette peu patiente. Elle avait été d'abord confiée à sa grand'mère, jusqu'au jour où Mme Restif, prise d'un beau zèle maternel, voulut se charger de son éducation. L'expérience fut malheureuse. Leurs deux natures s'accordaient mal : Mme Restif était emportée, la petite avait de l'orgueil. Sa mère lui ayant, quand elle n'était plus tout à fait une gamine, donné le fouet pour une faute légère, elle s'en formalisa au point de quitter le toit paternel et d'aller chercher asile auprès de deux vieilles filles qui la gardèrent, sa mère ayant renoncé à la réclamer.

Marion revint chez son père en 1785, le 2 janvier. Elle lui servait de secrétaire, étant une petite demoiselle fort instruite qui, même, ne dédaignait pas de philosopher pour son propre compte ; témoin ce passage d'une lettre de Grimod de la Reynière à Restif (1) :

« Mlle Marion m'a fait l'honneur de m'écrire, le 11 mai, une lettre de dix pages in-folio très serrées, que j'ai mis près de trois heures à lire. Il me faudrait trois jours pour y répondre... Je vous prie de faire agréer mes excuses à cette aimable et *philosophe* demoiselle. »

Marion et sa sœur Agnès furent d'ailleurs, envers leur père, des modèles de piété filiale. Constamment elles prirent son parti contre leur mère. Celle-ci s'en montrait mal contente et jalouse, ce qui la poussait à insinuer que, dans la tendresse paternelle de son mari pour ses filles, la fibre n'était point seule à vibrer.

Or rien ne prouve précisément que cette accusation soit fondée et je crois que si elle l'était, Restif, maniaque et fanfaron, aurait pris soin lui-même de nous en avertir. Je le crois d'autant mieux qu'il manquait de la plus élémentaire délicatesse. Ne le voyons-nous pas donner à Marianne une montre achetée pour Virginie, l'une de ses passions, et imposer à ses filles la société de ses maîtresses, qu'il choisissait même sans scrupule, parmi leurs amies? Presque à chaque page de *Monsieur Nicolas* ou de ses *Inscriptions*, il nous confie qu'il vient de faillir commettre le péché, — ou même qu'il l'a commis tout à fait, — avec une de ses filles naturelles, dont, à l'écouter, il aurait eu une incalculable lignée. Simple vantardise, ou puérile naïveté, mais croyez-vous qu'après cela il se serait gêné de confier d'autres secrets à ses cahiers? On ose tant de choses en latin !

Sans doute, Marion avait le pied charmant, et son père n'était point sans l'avoir remarqué, puisqu'il exigeait que pour lui lire son drame, *la Prévention nationale*, elle chaussât « des souliers noirs à haut talon » ; enfin, la vue de ce joli pied lui procurait parfois des émotions que j'hésite à transcrire ici, quoiqu'il les ait notées en latin dans son journal (2); mais ce

(1) Du 20 septembre 1786, citée par M. Paul Cottin. V. *supra*.

(2) Les lecteurs curieux et qui entendent le latin, même en abrégé, pourront se reporter, dans *Mes Inscriptions*, aux dates suivantes : 23 juillet et 31 décembre 1786, 12 janvier 1787.

sont égarements de maniaque, dont il serait mal séant de tirer des conclusions extrêmes.

Le certain c'est que Restif fut un père excellent, que ses filles adorèrent et qu'elles soignèrent comme un grand enfant, surtout Marion. Il les querellait quelquefois, mais s'alarmait au point d'en perdre le sommeil parce que Marianne souffrait d'un bobo à la main. Pour Agnès, enfin, il poussa le dévouement et l'amour paternel jusqu'à risquer de se faire assassiner par le gendre qu'elle lui avait donné contre son gré.

Ce mariage avait eu lieu au mois de mars 1781, et c'était encore l'ouvrage de la déplorable Mme Restif.

Agnès demeurait chez sa tante Bizet, la bijoutière du quai de Gesvres, quand Augé, « veuf, laid, mais fils unique d'un père honnête », demanda sa main. Il avait trente-six ans, Agnès dix-huit ; mais il se faisait passer pour riche. Cette circonstance impressionna Mme Bizet et sa belle-sœur, qui poussèrent Agnès à accepter. Mme Bizet donna alors un dîner où elle convia Restif et le prétendant. Restif le jugea sot. Une lettre qu'il reçut d'Augé, quelques jours après, le confirma dans cette opinion :

Monsieur ; Madame Bizet, à qui j'ai eu l'honneur de faire part de l'intention où j'étais de parvenir à lui appartenir dans la personne de Mademoiselle votre fille, sa nièce, m'a paru porté de la meilleure volonté à me présenter à vous, Monsieur, à l'effet de requérir votre suffrage. Je me flatte, Monsieur, que, par la sincérité et l'honnêteté que j'apporterai dans mes déclarations, vous serez à portée de juger de quelle réputation je jouis tant dans la société que parmi ceux qui tiennent les premières places dans le gouvernement auquel je suis attaché de père en fils...

Cette fois, Restif le jugea un « sot pommé » et n'hésita pas à répondre à sa démarche par un refus catégorique. « Cette lettre — note-t-il — folle, bavarde, antigourique, fut le premier motif qui me fit m'opposer au malheureux mariage de ma fille aînée. »

Mais Mme Restif tint bon pour son candidat, ce qui peut surprendre de la part d'une personne qui se piquait de littérature. Il fallait vraiment qu'elle fût bien entêtée dans sa volonté de faire pièce à son mari, pour n'être point choquée par toute la grossière niaiserie d'un billet tel que celui-ci, qu'Augé écrivait à sa fiancée, au mois de janvier :

Milles assurances de mon profond respect et de ma sincère amitié à Mademoiselle Rétif, à qui je souhaite le bonsoir et que j'embrasse avec la plus grande pureté d'intention, mais de tout mon cœur, et de la prévenir que, sans être malade, je garde aujourd'hui la maison à m'occuper à écrire pour fait de nos intérêts, un jour à venir, s'il plaît à Dieu, qui seront communs. Amen. AUGÉ.

Il est vrai qu'Augé se disait riche, ce qui fait passer sur bien des choses. Il s'était fait admettre au pair dans un bureau, pour se donner l'air sérieux d'un homme occupé ; il affichait une dévotion qui flattait la pieuse Mme Bizet. Mme Restif lui conseilla de ne se point décourager ; elle assura que son mari, à force d'être importuné, finirait pas céder ; bref, comme Restif ne se décidait pas assez vite à son gré, elle imagina une vilaine comédie, en le dessein de lui faire accroire qu'Agnès « avait cessé d'être sage ». Restif entra dans une violente colère ; après quoi, force lui fut de signer le contrat, pour ménager l'honneur de sa fille. Il donna « sa malédiction pour dot » et ne parut pas au mariage.

Ce dut être bien pis quand il connut qu'on l'avait berné, et que son triste gendre s'était vanté. J'imagine, toutefois, qu'il s'en consola en découvrant que sa femme avait puisé dans une de ses nouvelles, publiée l'année précédente : *l'Honneur éclipsé par l'amour* (1), l'idée de son indécent mensonge ; car aucun homme de lettres ne fut plus homme de lettres que Restif. Tout lui fut matière à copie : ses bonnes fortunes, ses infortunes et jusqu'aux malheurs de sa fille. Ses maîtresses fournissent les portraits des *Contemporaines* et des *Nuits de Paris* ; dans *la Femme infidèle*, il reproduit les lettres de sa volage épouse à ses amants ; *Monsieur Nicolas* est une cynique autobiographie ; le martyre conjugal de sa fille Agnès est consigné, au jour le jour, dans *Ingénue Saxancour*, avec les coquineries du « monstre » Augé, son gendre. Preuve encore du grand souci de vérité qui démangeait notre Restif.

Aussi convient-il de ne pas s'exagérer le chagrin que put lui causer le mariage d'Agnès. Sans doute, il en éprouva, sur le moment, beaucoup d'ennui ; mais il ne faut point perdre de vue qu'il était alors fort occupé par sa passion pour Sara

(1) Dans *les Contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, tome II, imprimé à Leipsick, par Büschel, 1780 (en réalité, imprimé par Restif).

Debée, fille de son ancienne hôtesse de la rue de Bièvre. Cette gamine vicieuse, qui l'appelait « papa » au plus fort de leurs épanchements, venait de lui signifier son congé, après lui avoir fait jouer un rôle de coquebin. Il s'en trouvait très malheureux : « En 1780 — écrit-il — j'étais dans l'ivresse causée par Sara ; en 1781, j'étais dans la douleur causée par la même ; en 1782, j'étais tranquille. » Au mariage de sa fille, nulle allusion, comme on voit. Il n'en sera question que plus tard, à propos d'anniversaire, et ce sera, pour ainsi parler, un chagrin rétrospectif. Disons, d'ailleurs, à sa décharge, que sa passion pour Sara fut la plus violente et la plus douloureuse de sa vie, — douleur où se mêlait pourtant une bonne dose de littérature ; car il éprouva le besoin d'en graver pour la postérité le durable souvenir, et ce fut le sujet des premières inscriptions qu'il creusa dans la pierre des parapets de l'île Saint-Louis, d'abord à l'aide d'une clef, puis au moyen d'instruments plus perfectionnés, qu'il fit forger tout exprès.

Quoi qu'il en soit, Restif était certainement animé pour son gendre d'une cordiale antipathie. Augé la méritait. Sans vouloir accepter sur son passé les rapports de son beau-père (1), on peut du moins affirmer qu'il était paresseux, ivrogne, brutal et maniaque, lui aussi, mais de l'espèce dangereuse : il ne goûtait la saveur des familiers déduits qu'autant que sa partenaire « était dans les angoisses et versait des larmes ».

La pauvre petite Agnès, « modeste, vertueuse, objet chéri de la tendresse d'un père malheureux », ne tarda guère à éprouver les singulières façons de cet amoureux déréglé.

Six semaines après son mariage, Augé n'ayant point de place, ni le désir d'en trouver une, et estimant que la malédiction de son beau-père constituait une maigre dot, engageait au Mont-de-Piété le mobilier du ménage. Sa femme s'étant permis de lui faire sur ce sujet quelques représentations raisonnables, il la rouait de coups et la violait ensuite avec un zèle dont elle se serait bien passée ; d'autant qu'il la pinçait, en

(1) D'après *la Femme infidèle*, Augé vola dès son enfance, tua son maître à danser, fut envoyé aux Iles, d'où il déserta ; tua un homme venu chez lui pour demander des renseignements, puis le prétendant d'une jeune fille qu'il faisait semblant de rechercher en mariage (il était alors en province, commis aux Aides), assomma la mère d'une jeune fille qu'il avait voulu déshonorer et fracassa la tête de cette dernière (il fut mis en prison pour ce fait) ; tua un prêtre d'un coup de poing ; fit mourir de chagrin sa première femme !

même temps, cruellement, pour l'obliger de ne point demeurer insensible au plaisir qu'il se donnait. Il était probablement de cette sage école qui enseigne à traiter les femmes avec fermeté; aussi n'épargnait-il à la sienne ni les soufflets, alors même qu'une fluxion gonflait sa joue, ni les coups de poing, ni les petits noms affectueux, comme : poison, vermine et putain, qu'il lui prodiguait, « même devant le monde ». Bien mieux, ce malotru prenait plaisir non seulement à étaler ses secrets d'alcôve aux yeux de ses amis, mais encore à leur dévoiler les charmes les mieux cachés de sa femme, ceux sur quoi les maris ont accoutumé de se réserver les droits exclusifs, de toutes les manières. Fi, le vilain homme!

Et croiriez-vous, après cela, que le ciel, par on ne sait quel erreur ou quel excès de blâmable indulgence, bénit encore cette union? En dépit d'un coup de pied dans le ventre, dont elle avait pensé mourir, Agnès Augé donna le jour à un fils.

Son mari ne l'en traita pas mieux. Deux semaines après ses couches, il la poursuivait, l'épée à la main, pour la contraindre d'accueillir ses hommages. La pauvre ne trouva, dans son affolement, d'autre ressource que de s'enfuir, en chemise, chez sa tante Bizet, la bijoutière, qui dut lui prêter un jupon pour rentrer décemment au domicile conjugal.

La scène se renouvela plusieurs fois. Augé, pour punir sa femme du peu d'empressement qu'elle apportait à l'accomplissement de son devoir, prétendait la faire coucher sur le palier. Elle courait demander asile à sa tante. Son mari l'y allait rechercher le lendemain, faisait le doux, le contrit, le patelin, la ramenait au logis et la corrigeait ni plus ni moins qu'une écolière indisciplinée.

Agnès n'aimait point à être battue. N'y tenant plus, elle prit le parti de mourir. Malheureusement, dans l'instant qu'elle s'allait jeter à la Seine, un ami de son mari, Blérie de Sérivillé (1), surgit à point nommé pour l'empêcher d'exécuter son projet. Je dis : malheureusement, car Augé connut ce détail et s'avisa d'être jaloux. Après avoir témoigné par de fougueux transports la joie qu'il éprouvait de revoir sa femme saine et sauve, il la battit comme plâtre, pour la punir de sa légèreté. Comme elle lui reprochait cet indigne procédé, il répliqua qu'elle devait être, au contraire, charmée qu'il apportât tant

(1) Commis des poudres et salpêtres de France, à l'Arsenal.

de hâte à couvrir les conséquences possibles de la faute qu'elle venait de commettre avec Blérie ! C'était à vous décourager même du suicide.

Restif, sans doute, ignorait les détails de cette misère. Il ne voyait pas son gendre. Il s'indignait que celui-ci, le 14 juin 1784, eût « osé vouloir lui parler chez M. de la Reynière ». Quant à Agnès, il est probable qu'elle ne s'empressait pas d'aller confier à son père les méfaits d'un mari qu'elle avait épousé contre son gré. Elle avait tort. Restif n'était pas homme à triompher sottement, à faire l'avantageux. La preuve, c'est qu'il cherchait à procurer un emploi au « vil Augé » qu'il détestait. Ce fut même l'occasion d'une rixe entre le beau-père et le gendre.

Restif était venu chez sa fille lui lire une lettre de l'abbé de Montlinot (1) à M. Le Pelletier, prévôt des Marchands, pour lui demander de prendre Augé dans ses bureaux. Celui-ci rentra. Il était ivre et dit à son beau-père, d'un air goguenard :

— Que je ne vous chasse pas !

— Pardon, répondit Restif, vous me chassez.

— Moi, je vous chasse? s'écria Augé...

Il courut sur son beau-père, la canne haute. Restif, en gagnant vivement la porte, le traita de monstre; l'autre l'appela gredin. Ils se pourchassèrent par l'escalier, gagnèrent la rue, où le guet à cheval, qui passait, les sépara.

Cela n'empêchait point Restif, le surlendemain, d'aller voir M. Le Pelletier et de lui recommander Augé. Il est vrai qu'il parla de lui « comme d'un mauvais sujet, qui faisait le malheur de sa fille et qu'il fallait contenir en l'obligeant » ; mais il en parla, néanmoins, et Augé, quinze jours après, était installé chez M. Legrand, premier secrétaire du prévôt des Marchands.

Il ne mit point pour cela plus de douceur dans ses rapports avec sa femme. Restif, passant à deux heures du matin, le 31 janvier 1785, sous les fenêtres d'Agnès, s'inquiétait d'y voir de la lumière ; « cela lui donnait à penser ». Il y avait sujet, en effet. Agnès se refusant aux brutales caresses de son

(1) Charles-Antoine Leclerc de Montlinot, docteur en médecine et en théologie, censeur royal.

mari, le monstre empoignait — sauf votre respect — son pot de chambre, et le lui brisait dans les jambes.

Agnès s'enfuit une fois de plus ; seulement, elle ne se réfugia ni chez sa tante Bizet la dévote, ni chez son père ; mais chez Blérie de Sérivillé, cet ami de son mari qui l'avait empêchée de mourir. C'était logique, mais très imprudent. Aussi, dès que Restif apprit cette escapade, le lendemain matin, se hâta-t-il de courir à l'Arsenal, d'y prendre sa fille et de la ramener à son mari. Accès de vertu bien inutile : Agnès en avait décidément assez de jouer le rôle de l'honnête M^lle^ de Montreuil vis-à-vis du marquis de Sade. Un matin, elle débarquait, avec un visage bleui et tuméfié chez son père, qui l'accueillit le mieux du monde (1). Augé n'affichait-il pas, maintenant, la prétention de contraindre sa femme à lui procurer de l'argent, on devine comment? Agnès s'y était refusée, et le « monstre » lui avait lancé son poing en pleine figure.

Rue Saint-Jacques, en face celle du Plâtre, dans une maison, dite de la Vieille-Poste, où le graveur Berthet occupait un logement du troisième étage, Restif avait loué secrètement « un pied à terre ou magazin », non pas, en vérité, pour y dérober ses fredaines, mais pour y tenir son journal, à l'abri des recherches indiscrètes; car, outre les manies que nous avons dites, il avait celle de se croire en butte aux persécutions de mille ennemis sournois. Dans cette retraite clandestine, il établit Agnès, en la recommandant aux soins de M^me^ Berthet. Il comptait ainsi la soustraire aux poursuites de son mari, aux remontrances de sa mère qui, naturellement, prenait parti pour Augé, et peut-être aussi à l'influence de Blérie, avec qui la jeune femme entretenait une dangereuse correspondance.

Pour toutes ces raisons, Restif rêvait de lui trouver un asile plus sûr — et plus éloigné. Il s'en ouvrit à l'abbé de Montlinot, le fit dîner avec Agnès, le combla de politesses, lui offrit son *Nouvel Abélard*, pour l'engager à emmener sa fille à Soissons. Peines perdues : Montlinot, malgré de vagues promesses, partit seul. C'était dommage. Il fallait craindre qu'Agnès ne commît quelque imprudence ; ce qu'elle fit. Le 18 octobre, les moines de la Mercy et les Mathurins promenaient dans Paris trois cents captifs français rachetés par eux en

(1) « Agnès quitte son mari ; je la remercie. » *Journal* de Restif, 8 mars 1785.

Alger. Agnès voulut voir la procession; elle eut la maladresse de se laisser voir de son mari, lequel la cherchait partout. Elle eut beaucoup de peine à lui échapper, et son père, après cette alarme, estima qu'il était urgent de la faire plus exactement surveiller; aussi l'installa-t-il tout à fait chez les Berthet.

Elle ne sortit plus seule, mais elle reçut de Blérie, son sauveteur, des lettres qui ne permettaient point de douter qu'elle lui eût, par reconnaissance, sacrifié sa vertu. Avouons qu'elle était excusable. Tel fut également l'avis de Restif qui, ayant surpris cette correspondance, n'en parla pas d'abord à sa fille, estimant « qu'il faut être tolérant pour les fautes involontaires, et que la cruelle passion de l'amour doit trouver les pères indulgents, surtout quand on tient d'eux pour la sensibilité »! Il se contenta d'envoyer prudemment Agnès passer quinze jours à Gentilly. A son retour, pourtant, il ne put se tenir de faire allusion aux lettres de Blérie. Il avait eu le loisir de les examiner. Elles lui paraissaient, à la réflexion, « marquer une âme basse »; singulièrement la dernière, où Blérie se plaignait d'avoir reçu la visite d'Augé et d'être l'objet de ses calomnies :

Il [Augé] dit, entre autres choses, que c'est moi qui vous ai conseillé de le quitter ; que vous m'avez donné plusieurs de ses effets; que j'ai eu la bassesse de les recevoir, etc., etc... Je suis au désespoir de passer par la langue de ce maudit homme-là!

Ce désespoir, Restif ne le concevait nullement; il fallait être un misérable commis, appartenir à « cette clique, ennemie des gens de lettres, et qui ne renferme pas un honnête homme », pour s'embarrasser d'une accusation aussi banale, flatteuse en somme, et qui, à tout prendre, ne tirait point à conséquence. Sa conclusion, pleine d'indulgence pour la tendre Agnès, fut « qu'une femme dont le cœur s'est laissé prendre par un de ces vils automates doit être bien malheureuse »!

Restif, d'ailleurs, pendant l'absence de sa fille, avait eu — et il avait encore — d'autres sujets d'inquiétude et de colère. Le monstre Augé, faute de pouvoir atteindre et torturer sa femme, s'attaquait maintenant à ce que son beau-père avait, après elle, de plus cher au monde : ses inscriptions. Il ameutait contre l'innocent maniaque les gamins de l'île Saint-

Louis (1). Il le faisait insulter et poursuivre; il faisait effacer ses « dates » sur la pierre des quais. Restif accusait d'abord Angelot, ouvrier imprimeur qu'il avait congédié, puis Joubert, mais bientôt la vérité lui apparaissait dans toute son horreur : le coupable était encore Augé !

Augé venait de perdre sa place chez le prévôt des Marchands et il attribuait sa disgrâce à son beau-père. Mme Restif se fit auprès de son mari l'interprète de ces griefs; car vous pensez bien qu'elle tenait de plus en plus pour Augé. Le contraire eût été surprenant. Restif, en entendant que le monstre son gendre se disposait à déposer une plainte entre les mains du lieutenant de police, entra dans une affreuse colère contre le monstre sa femme. Scènes, éclats, querelles. Rentrant chez lui, le 26 novembre, vers les trois heures, Restif apprenait de Marianne que la vieille folle, « effrayée de ses reproches », avait fui, « emportant ses paquets et jusqu'aux matelas de son lit, et donnant, à son âge, le spectacle scandaleux d'une séparation ».

Le bon sens de Restif, un reste d'atavisme bourgeois, se trouvaient heurtés par cette escapade. Il craignait surtout qu'Augé n'en fût instruit et n'en fît des gorges chaudes. Afin de parer le coup, il courut apprendre la nouvelle à M. Tous-

(1) *Soir du 5 novembre à 5 heures.* — Qui croirait que, dans une ville telle que Paris, la police soit si mauvaise qu'un honnête citoyen y est insulté par les enfants ! C'est pourtant ce qui m'est déjà plusieurs fois arrivé; le 22 octobre, je fus insulté par un homme, à l'angle du quai Bourbon et du Pont-Marie (angle quai Bourbon et rue des Deux-Ponts); plusieurs autres fois, les enfants m'ont insulté en m'appelant Griffon et en effaçant mes dates; le 26 octobre, les porteurs d'eau m'examinèrent et me firent examiner, vis-à-vis la rue de la Femme-sans-Tête (partie de la rue Le Regrattier, entre le quai Bourbon et la rue Saint-Louis); et, le lendemain, ils inscrivirent mon nom au même endroit, profondément gravé dans la pierre : Restif de la Bretonne. J'écrivis dessous, le lendemain : *Hic nomen meum inscripserunt hydrofori.* Une autre fois, le 24 auguste, des cuisinières me remarquèrent, quoique je n'écrivisse pas, et dirent entre elles : « Le voilà qui va écrire, etc... » Mais je ne fus jamais attaqué comme hier 6 novembre (dimanche). Je passais vers les 4 heures, lorsque les enfants qui sortaient en grand nombre du Salut et débouchaient par la rue Poulletier se mirent à courir après moi en criant. Il y avait surtout un grand polisson de plus de cinq pieds deux pouces, en sarot de laine, qui avait l'air d'un mendiant, qui vint me regarder sous le nez. Je continuai ma promenade sans paraître faire attention à cette canaille. Ils me poursuivirent jusqu'à la pointe de l'île sans que je sourcillasse : j'avais de cruels mouvements !... Mais je me contraignis. Je présume qu'un polisson de compagnon imprimeur, qui a travaillé pour moi, nommé Angelot, et qui demeure dans l'île Saint-Louis, est l'auteur de ces attroupements. C'est un petit bossu, bancal très méchant, très noir — (en note : « non, c'était Augé ! »). J'ai résolu de ne pas céder, mais de continuer à me promener tranquillement. Je verrai ce que cela deviendra. (*Journal* de Restif.)

tain (1), en même temps qu'il le priait de l'excuser auprès du marquis de Malherbe, qui les attendait le soir à souper, et dont une vague pudeur l'empêchait d'affronter sitôt la flatteuse compagnie. En revanche et pour se consoler, il installait sa fille Agnès chez lui, auprès de la cadette. Sage précaution : le stupide Noizette, son propriétaire de la rue Saint-Jacques, s'était laissé intimider par Augé jusqu'à lui révéler la location de la chambre discrète et probablement la retraite d'Agnès. Il reçut congé pour sa peine.

Cette trahison, jointe à de sérieux embarras financiers (il s'apercevait que sa coupable moitié l'avait encore ruiné, en employant à payer la location d'un jardin et le loyer de Fontanes l'argent destiné à l'entretien du ménage), jetait Restif dans un accès de misanthropie, encore accru par l'étrange conduite de Toustain. Celui-ci, péchant par un excès de zèle mal entendu, accueillait Augé, écoutait ses discours hypocrites, si bien que Mme de Toustain finissait par déclarer benoitement qu'il « avait d'excellentes dispositions ». Pour comble de disgrâce, Grimod de la Reynière, cet autre ami fidèle, recevait également plusieurs visites d'Augé.

Comment, après cela, ne pas se croire environné de fourbes et d'espions ? Si Restif se risquait à aborder la petite Bastienne Dumoulin, une lingère de la rue des Noyers, il s'imaginait aussitôt observé par « un homme en habit marron », évidemment soldé par ses ennemis. Sa furieuse mélancolie, il l'exprimait en gravant dans une des pierres de son île ces trois mots *Timor ! Tremens ! Agitatus !*

Ce fripon d'Augé, par là-dessus, adressait sa plainte au lieutenant de police et, comme il avait décidément toutes les audaces, il écrivait en même temps à son beau-père pour lui demander un nouvel emploi (2). Cette requête parvenait à Restif avec une convocation de l'exempt de la librairie, Henri, à venir répondre à l'accusation de séquestrer sa fille « dans une chambre secrète de la rue Saint-Jacques » et de refuser de la rendre à son mari (3).

Restif nourrissait une prévention contre la police et les

(1) Charles-Gaspard, vicomte de Toustain-Richebourg, admirateur de Restif et auteur d'un *Essai sur l'Histoire de Normandie*, suppléait comme censeur l'abbé Terrasson.

(2) « Le misérable, note Restif, m'en a ôté le pouvoir ainsi que la volonté. »

(3) Bibliothèque de l'Arsenal. *Fonds Bastille.*

exempts : « l'agneau craint les loups. » Il se souciait peu d'accepter ce rendez-vous. Ses filles y furent à sa place et Agnès exposa ses propres griefs, qui n'étaient point minces. Lui, cependant, plus adroit de sa plume que de sa langue, dressait contre son gendre un long réquisitoire. Marianne y ajouta, quelques jours après, un petit mémoire relatant les plaintes qu'elle-même avait le droit d'articuler contre son incivil beau-frère. Restif avait eu la malencontreuse inspiration d'envoyer Marion à Augé, — comme, jadis, on envoyait une vierge charmer le farouche dragon, — avec mission d'obtenir qu'il rédigeât et signât un « acte satisfactoire (1) ». Le monstre avait traité la jeune fille de gueuse; il l'avait renversée et foulée aux pieds ; après quoi il était allé crier partout que Restif avait vendu sa fille à un seigneur, et quelques agréables compliments du même goût.

Agnès, de son côté, reconnaissait fort mal les tracas que son père souffrait à cause d'elle. Elle lui dérobait l'unique exemplaire qu'il possédât de ses *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*, et pour qui, bon Dieu? pour Blérie, qu'elle aimait décidément, en dépit du peu d'empressement qu'il mettait à accueillir ses avances et ses présents. Elle lui avait envoyé le chat noir de sa voisine ; il l'avait refusé, peut-être par superstition, et Agnès avait apporté l'animal chez son père, qui ne s'en était montré nullement charmé. Le caractère de sa fille aînée commençait à l'épouvanter. Il tempêta, en constatant la disparition de son précieux volume ; mais sa détresse fut au comble quand il apprit qu'Agnès avait écrit à Blérie et que la lettre se trouvait aux mains d'Augé (2), trouvée dans la rue par un de ses amis, avec un ruban de serre-tête qui l'accompagnait.

L'invraisemblance de cette découverte, le zèle d'Augé à offrir un généreux pardon, pourvu qu'on le gratifiât d'une égale indulgence ; sa promesse de faire du ruban « sa plus belle parure de nuit » ; son refus, enfin, de laisser voir l'original de la lettre criminelle auraient dû provoquer les soupçons de Restif. Ce fut seulement chez M. Legrand, secrétaire du prévôt

(1) Cet acte fut signé un peu plus tard. Restif le reproduit dans *la Femme infidèle* sous ce titre : *Acte satisfactoire qui avait été convenu entre moi et l'Echiné* (surnom d'Augé) *au mois de décembre dernier.*

(2) *18 décembre 1785* : « Jour infortuné! Après dîner, appris *epistolam Agnetem scripsisse Blerie et habere hanc Augœum ! Dii boni ! servate me !* »

des Marchands, que la vérité éclata. Après une scène où Restif exigea l'expulsion d'un prêtre, cousin d'Augé, qui témoignait pour son parent trop de partialité, après des protestations véhémentes d'Agnès, on reconnut que la lettre était fausse, qu'elle était une abominable invention du monstre. Elle fut brûlée en autodafé, ainsi que le ruban de serre-tête ; Restif versa des larmes attendries dans les bras de ses deux filles ; mais il n'en éprouva pas moins la nécessité d'éloigner l'aînée.

Il comptait toujours pour cela sur Montlinot. Afin de le ménager, il acceptait un rôle de proxénète, et, malgré ses travaux et d'indispensables démarches chez les procureurs, il courait Paris pour dénicher au galant abbé une servante-maîtresse, « âgée d'au moins vingt-quatre ans, mais pas au-dessus de trente, de figure décente et de bouche saine, avec qui il pût souper et causer le soir (1) ». Restif se trouva, cette fois encore, mal récompensé de son zèle : Montlinot avait parlé d'emmener Agnès à Soissons ; il n'en reparla plus.

Dans l'entrefaite, Augé cherchait par tous les moyens à reprendre sa femme. Il lui avait écrit des lettres « doucereuses » ; puis, voyant qu'elles restaient sans effet, il l'avait fait arrêter, deux jours de suite, par le commissaire de l'île Saint-Louis. Nouvel émoi de Restif. Il avait couru pour reprendre sa fille, qu'on lui rendit, et soumis sa cause au lieutenant civil (2).

Les parties comparurent devant ce magistrat le 24 février. Toute la compagnie s'y trouvait réunie avant Restif. Augé, dès l'ouverture de l'audience, se jeta aux genoux du lieutenant civil, en demandant justice, en accusant son beau-père d'être « un auteur sans mœurs, un coquin, un gredin, un homme sans aveu ». Restif arriva juste comme cette litanie prenait fin. Agnès courut à lui : « — Mon papa ! mon papa ! il dit que vous êtes un coquin! »... Le magistrat, choqué, « témoigna

(1) Restif trouva là une nouvelle occasion d'exercer sa manie de rédempteur, laquelle était fort singulière : — *6 février 1786* : Envoyé lettre à Montlinot, où je lui annonce la gouvernante, que j'irai voir ce soir. Elle se nomme Mélanie, et demeure rue du Bac, chez le coutelier, à côté du chapelier. — Le soir, à six heures, j'ai été chez Mélanie, qui est arrivée comme je la demandais. Je lui ai lu les lettres de Montlinot ; elle est très contente. *Il paraît que cette jeune fille allait se perdre par la misère : elle était prête à se livrer au désespoir. Je l'ai rassurée, consolée*, je lui ai dit que la lettre d'avis pour elle était partie du matin. Elle assure qu'elle a son pucelage ; mais j'ai des raisons pour n'en rien croire.

(2) Cf. : *Archives Nationales*, Y 5138, Y 6009.

qu'on le fatiguait » ; il se hâta de rendre son ordonnance: Agnès resterait chez son père jusqu'au 7 mars.

Ce n'était point l'affaire d'Augé ; aussi ne put-il se tenir, à la sortie, d'exhaler son mécontentement. Sur le perron, il accabla sa femme, son beau-père d'injures copieuses et variées que s'empressa de recueillir leur procureur, Me Cavagnac, lequel conclut, sévère et réprobateur : « Vous vous démasquez enfin et vous prouvez combien votre femme a raison de vouloir quitter un aussi méchant homme ! »

La colère transformait Augé en énergumène. Il se répandit en propos inconsidérés sur la maîtresse de M. le prévôt des Marchands et sur ses dettes, ce qui n'était guère fait pour lui rendre ce personnage favorable. Il affichait encore l'intention délibérée de battre sa femme « à outrance », dès qu'elle lui serait rendue. Ces maladresses poussèrent probablement M. le lieutenant civil à décider, par son arrêt du 7 mars, qu'Agnès demeurerait définitivement chez son père. Augé, comme compensation, fut dispensé de verser pension à sa femme et celle-ci, comme l'on pense bien, se hâta de signer cette convention, qui lui promettait le repos et un semblant de liberté. Mais Augé n'était pas homme à s'avouer vaincu.

Désormais, ses persécutions s'adressèrent surtout à Restif, dont il venait de lire *la Femme infidèle*. Il ne lui plaisait guère de se voir dépeint, sous le nom de l'Echiné, dans ce livre trop exact, que lui avait procuré Vieillot, libraire-colporteur des Tuileries et « le plus vil des hommes », selon l'avis de Restif. Il ameutait de la canaille et l'encourageait à conspuer son beau-père, à effacer ses dates, le long des quais; il le faisait accoster par des ivrognes; il assemblait des filles sous ses fenêtres, dans le jardin de l'hôtel Torpane, rue des Bernardins. Dieu sait, pourtant, si le pauvre Restif aurait eu besoin qu'on le laissât en repos! Il venait de s'engager dans la « dernière de ses grandes aventures » (qui devait en être aussi « la plus faible » ; mais ce sont de ces particularités qu'on ne connaît qu'après coup), et il se trouvait fort occupé à détailler les charmes un peu mûrs, mais encore séduisants, de Félicité Mesnager. Les complaisances de cette demoiselle de trente-cinq ans étaient, à dire vrai, intéressées : elle voulait amener Restif à rédiger un mémoire pour son frère, directeur des Fermes, qui menait contre les Fermiers généraux un

procès fort embrouillé, auquel elle prétendait intéresser les amis influents de Nicolas.

Augé ne respecta point cette personne du beau monde, et lui procura le spectacle scandaleux d'une scène de famille.

Restif, le 25 mai, ayant à dîner Mlle Mesnager et Morel de Rozières, amoureux de Marion (1), leur proposa, après le repas, une promenade au Jardin du Roi, avec ses deux filles. On se mit en route. Restif allait devant, glissant de doux propos à l'oreille de Félicité, qui, la veille, lui avait concédé quelques notables faveurs (2) dont il se trouvait encore tout enflammé ; ses filles marchaient un peu en arrière, avec Morel de Rozières. Soudain, ce coquin d'Augé, à qui personne ne pensait, surgit à côté d'Agnès, lui donne deux soufflets et s'enfuit.

Cris de la victime, explications, indignation : Pauvre enfant! le monstre!... On se remet en route, Restif pestant contre la brute importune... Mais voilà que, dans le parterre du Jardin, Augé apparaît de nouveau, et les horreurs qu'il vomit sont terribles pour les oreilles d'une demoiselle comme il faut, eût-elle trente-cinq ans : il la traite de prostituée, ainsi que ses deux compagnes ; il accuse Restif de commettre couramment le péché d'inceste et Berthet, chez qui sa femme a vécu quelque temps, de présider aux destins d'une maison de tolérance ; il menace, enfin, d'assassiner son beau-père !

Cela fit un esclandre. On mena tout le monde au poste. L'inspecteur du Jardin du Roi, Guilliot, officier de Saint-Louis, voulut interroger chacun ; mais Augé ne permettait à personne de placer un mot ; « il ne déparlait pas ; il écumait de la bouche ; les yeux lui sortaient de la tête ; il était également fou et pris de vin. » L'inspecteur engagea Restif à « ramener ses filles et sa compagnie » et garda le monstre, qu'il traita

(1) Morel de Rosières, lieutenant général au bailliage de Châtillon-sur-Seine, pirait à devenir le gendre « du seul homme qui pût remplacer J.-J. Rousseau ». Mais Restif, qui considérait le vieux chevalier de Saint-Mars, autre amoureux de Marion, comme un meilleur parti, refusa le jeune homme. D'autre part, Mlle Mesnager, elle aussi, avait des vues sur le chevalier de Saint-Mars. Pour le détacher de Marion, elle lui envoya Augé, qui vint se plaindre de Restif et parler de sa femme dans les termes peu flatteurs qu'on suppose. Cela refroidit le chevalier à l'égard de Restif. De Rosières, évincé, mourut de chagrin en 1788, et Marion épousa son cousin Edmond Restif, fils de Pierre, resté laboureur à Sacy.

(2) « Soirée délicieuse, jusqu'à dix heures et demie, *mammillonam sugendo.* » *Journal* de Restif.

fort durement, le menaçant, s'il ameutait seulement trois personnes, de le faire conduire en prison.

De telles scènes se renouvelèrent à mainte reprise. La moindre plaisanterie d'Augé consistait à feindre d'ignorer quels liens précis le rattachaient à son fils et si celui-ci n'était pas un peu son frère. Ses grossièretés finissaient par lasser les personnes même qui, dans le début, lui avaient témoigné de la bienveillance, comme la bonne Mme de Toustain, qui ne trouvait plus du tout ses dispositions excellentes. Le fait est qu'il débitait des « inconcevabilités » : que son beau-père, probablement fou furieux, avait été trois mois enfermé dans sa chambre, où l'on le nourrissait par une ouverture pratiquée dans le plancher. Enfin, faute de pouvoir battre sa femme, il contentait ses brutaux instincts sur Sara Debée, l'ancienne grande passion de son beau-père. Un autre, au lieu de Restif, aurait pu penser que les soufflets d'Augé le vengeaient des anciens dédains de cette gourgandine ; mais notre Nicolas se souvint qu'il était gentilhomme et lança un cartel au monstre. En vrai rustaud, Augé dédaigna d'y répondre.

Quand vint la Révolution, Augé n'hésita pas à profiter des événements pour satisfaire sa vilaine rancune ; et cela dès le premier jour. Le 14 juillet 1789, au moment que, revenant de son île, Restif rentrait chez lui, beaucoup moins curieux de la prise de la Bastille que de ses inscriptions, Augé, sournoisement, le désigna à un inconnu qui l'entraîna de force au corps de garde du pont de la Tournelle. Là, il apprit qu'on l'arrêtait comme « espion du roi ». Il eut beau répondre, finement, qu'il était l'espion du vice, mais non celui du roi, avec qui il n'avait jamais eu l'honneur d'être en relation directe, l'accusation, un jour où les esprits surexcités n'examinaient rien, pouvait le conduire à la lanterne. Heureusement, il avait des amies. L'une d'elles, Savinienne Froment, amie de la petite Mâris, du carrefour Dauphine, à la jolie jambe, et « dont l'air, la démarche... et le reste étaient ce qu'on peut voir de plus voluptueux », s'approcha du sergent de garde :

— Ah ! dit-elle, c'est ce pauvre *dateur* que les enfants appelaient *griffon*, depuis qu'un vilain homme, petit et noir, le leur a fait remarquer. C'est un bonhomme. Je me suis complue à le suivre, pour voir ce qu'il écrivait. Cela était fort innocent.

On rendit à Restif la liberté et la jeune fille insista pour qu'il oubliât cet incident et revînt sur son île, où l'on serait inconsolable de ne plus le revoir; mais il repoussa sa prière par une tirade emphatique et prolixe, que lui-même a pris soin de nous conserver :

— « Non, je n'y reviendrai plus, Mademoiselle! Je chérissais mon île; mais la voilà profanée. Hélas! elle l'était déjà. Un scélérat y a fait arrêter ma fille, malheureusement sa femme. Je ne pouvais le pardonner à ma chère île. Cependant, je l'aimais si tendrement que je n'ai pu la quitter; mais aujourd'hui, je *la renonce*. Elle me faisait insulter par ses enfants; je lui pardonnais, parce que ses enfants n'étaient pas encore devenus cruels; aujourd'hui qu'ils le sont devenus, ils la profaneraient en me pendant à l'un de ces réverbères sacrés qui m'ont si souvent éclairé dans le silence et l'obscurité de la nuit. (*Me retournant et baisant la dernière pierre du pont de la Tournelle.*) Hâ ma chère île! Ma chère île, où j'ai versé tant de larmes délicieuses! Adieu te dis! adieu pour jamais! Tous les Français seront libres, excepté moi : je suis banni de mon île! Je n'aurai plus la liberté de m'y promener, et le dernier charme de ma vie est pour jamais détruit. »

(*Je m'étais arrêté. La jeune personne était attendrie.*) « Vous y reviendrez pour nous », me dit-elle. — « Non, non! le scélérat qui traîna ma famille dans la boue m'y ferait pendre sous vos yeux... Je n'y reviendrai plus... (1). »

Il y revint pourtant, encore que son gendre l'eût de nouveau dénoncé, le 28 octobre 1789, comme auteur de trois pamphlets(2) et lui eût fait passer la nuit du 28 au 29 à l'Hôtel-de-Ville, dans des angoisses très pénibles. Sa manie de « griffon » était si forte qu'il continuait à la satisfaire, en 1792, au péril de sa vie : « Il faut que j'apprenne à mes concitoyens que mes dates sur l'île ont manqué récemment de me causer la mort! Les enfants du peuple *insulaire*, instruits par un ennemi (Augé), m'ont insulté à coups de pierres et par des injures atroces, le samedi 3 et lundi 15 novembre 1792. J'ai résolu d'y mettre ordre. Ces tigres s'élèvent probablement au

(1) *La Semaine nocturne.*

(2) *Moyen sûr à employer par les deux ordres pour dompter et subjuguer le Tiers-Etat et le punir de ses exactions.— Domine, salvum fac regem. — Dom B*** aux Etats-généraux.*

massacre, et je réclame le secours de tous leurs concitoyens. J'ai écrit à leur commandant. »

Quel fut le résultat de cette plainte, nous l'ignorons; mais le certain, c'est qu'en 1793, en pleine Terreur, Restif, « avide de sensations », n'avait point renoncé à ses promenades dans l'île, bien qu'on y eût commis un meurtre qui l'avait inquiété. Il est vrai qu'alors il n'avait plus rien à craindre d'Augé. Ce scélérat, brouillé, l'on ne sait pourquoi, avec sa belle-mère, avait poussé la noire ingratitude et la haine désordonnée jusqu'à tenter, le 30 juin, de l'assassiner. Pour cette peccadille, il vit finir, sur l'échafaud de la Grève, une existence où le crime avait tenu plus de place que la vertu (1).

Il ne restait plus à Restif, pour le tourmenter, que le monstre sa femme; encore devenait-elle, avec l'âge, moins incommode. Il s'en débarrassa, en 1794, par un bon divorce. La même année, il trouvait en François Arthaud un généreux commanditaire pour l'impression de ses œuvres. Il vécut heureux, désormais, entre ses amis, ses filles et leurs enfants, et cette histoire sans morale finit comme un conte de Berquin.

GUSTAVE HUE.

(1) Agnès se remaria avec un M. Vignon, dont elle eut un fils, Victor, qui mourut en 1862, laissant deux enfants. (*Renseignement de M. Paul Cottin.*)

POÈMES

SUR LA TERRASSE DU CHATEAU DE BAGATELLE

— Ma bien aimée, comme tu t'avances noblement
Sur cette terrasse tiède.
Comme les mouvements de ta robe sont fluides!
Va! laisse-moi te suivre, et regarder tes pas!

— Regarde plutôt la rivière,
Et ses berges, ses îles.
Vois ses lents peupliers
Couler des flancs boisés de ses collines.

— Mon amie,
Je n'aime pas la bienveillance de tes yeux,
Qui, pour choisir les choses, savent baisser leurs cils.
Pourquoi n'en veux-tu pas à ces arbres tremblants
Qui laissent les fumées de ces cheminées noires
S'incliner jusqu'à ces jardins,
Et qui ne se serrent pas les uns contre les autres,
Et ne barrent pas le ciel avec leurs branches indignées,
Quand les sifflets et les tierces graves des chaudières,
Entrelaçant leurs voix et leurs vapeurs, me crient :

« Ne fais rien, ne fais rien!
Tes serviteurs entrent et sortent.
Nous chantons, eux s'engouffrent.
Ils prennent du charbon et des pelles de fer;
Ils tisonnent avec des barres des brasiers ;
Et tous les dynamos se mettent à tourner
Dans la ville gluante ;

Et les machines-outils se mettent à peiner,
Pour créer et grossir, devant tes bras croisés,
Ta puissance et tes jouissances. »

Ces arbres faibles, qui ne se serrent pas les uns contre les autres,
Et ne barrent pas le ciel avec leurs branches dressées,
Quand les canons de ce Mont, qui fut brave,
Laissent tomber, sur les joueurs de ces pelouses,
Leurs souvenirs et leurs espoirs.

— Leur bruit exalte ces enfants.
Est-ce qu'ils savent, est-ce qu'ils pensent ?
Ces jeunes gens, avec leurs chandails rayés et leurs jambières,
Regarde-les jouer sur les belles pelouses.

— Écoute-les mêler, sur les belles pelouses,
Des mots d'anglais avec leur argot de faubourgs,
Ces commis qui viennent en bandes, chaque dimanche,
Broyer, sous les crampons de cuir de leurs souliers de sport,
Cette herbe inguérissable,
Pour se donner l'illusion qu'ils sont chics.
Pense donc à ce soir,
Quand ils se répandront dans les rues de Saint-James
En traînant leurs poteaux,
En poussant leurs ballons avec leurs genoux sales.
Pense donc à ce soir,
Quand ils dévêtiront, dans les guinguettes,
Leurs culottes suantes ;
Et laveront leurs gosiers desséchés par les jurons
Avec des mominettes.

— Partons! Fuyons au fond du parc
Ces jeux qui devaient t'égayer!
Viens adoucir ton âme près des roses.
Viens voir flotter sur l'eau des petits lacs
Les nymphéas pareils à des cœurs endormis.

— Fuyons plus loin!
Ce parc est plein de cris.
Les cris anciens, les fantômes de cris
Des paysans contraints à charroyer ces pierres,
Des ouvriers contraints à maçonner ces murs.
Je vois des courtisans vendre leur femme au Roi,
Des princes quémander des faveurs sous ces kiosques,
Des bourgeois se ruer sur des catins dans ces bosquets,
Et le peuple vengeur,
Cuver son vin, sous les lampions, dans ces allées.

— Tu aimais tout naguère!

— Va! Laisse-moi te suivre et regarder tes pas!

— Tu aimes encore mes pas?
— Cette terre, où tes talons s'enfoncent!

★

TRÈS-MODERNE

Tu jouis.

Es-tu, devant une table bien mise,
A savourer un bon repas, bien ordonné?

Es-tu, dans un fumoir, avec des camarades,
A rire, en racontant de vieilles histoires d'étudiant?

Écoutes-tu, dans un salon suranné, un peu sombre,
Une demoiselle gauche chanter au piano?

Accoudé sur le sable d'une plage,
Regardes-tu le soir descendre sur la mer?

Tu jouis.

Garçon, dis-tu, l'Annuaire des téléphones !
La cabine ! Pas libre ! De quoi écrire ! L'addition !

Chasseur ! Portez de suite au télégraphe !
Garçon ! Ma peau de bique, mes lunettes !

Et tu sautes dans ton auto !
Et tu vas. Et les petites ouvrières rieuses
N'osent plus passer la chaussée.

Tu cornes. Et des mères, sur le pas des portes,
Tirent vers la maison leurs enfants qui jouaient.

Ta caisse trépide. Ta tuyauterie pétarade.
Tu sèmes ta poussière sur les jardins et sur les bois.

L'air glacé, en torrent, se jette vers tes bronches.
Plus d'air que tes poumons n'en peuvent respirer.

Les choses viennent buter contre tes yeux fixes.
Plus de choses que tes yeux n'en peuvent regarder.

Tu jouis.

Moi, sur ton volant, je vois tes mains crispées.
Et, dans le coin poudreux de tes lèvres serrées,
La grimace d'un pli tendu.

★

CATACLYSMES

LA VAPEUR

Regarde comme il sue à resserrer ce presse-étoupe,
Par où je fuis.

LA FOUDRE

Il court, des aiguilles de mes tableaux,
A tes manettes.

LE FEU

Une flamme !
Il prend des pinces, des gants de caoutchouc ;
Il dévisse une boîte.
Et le court-circuit est réparé.

LA FOUDRE

Eau, pourquoi acceptes-tu ses digues,
Et consens-tu à t'étrangler dans ses canaux,
Pour m'appeler des quatre coins du monde
Vers ses fils où tu me forces à m'écouler ?

L'EAU

Je traverse ses murs.

LA ROUTE

Il accourt avec du ciment et des pierres.

LE SOLEIL

Sous mon ardeur ses chevaux butent,
S'abattent.

LES GAZ

Bah ! Il va nous obliger à traîner ses charrois,
Il nous comprime et nous détend mille fois par minute.
Mais il a oublié de remplir ses graisseurs.
Les cylindres s'échauffent.
Le réservoir prend feu ;
Eclate.

LE SOLEIL

L'a-t-il tué ?

LA TERRE

Hélas ! Il meurt une minute, et renaît avec des bras plus forts,
Pour me trancher au soc de ses charrues !
O Ciel, lance tes vents,
Aide les Eaux à nous venger !

LE SOLEIL

L'eau s'agite, déborde.
Elle le chasse.

LA FOUDRE

La digue en s'effondrant fait plus de bruit que moi.
La plaine s'est déchirée, et les villes s'écroulent.

LE SOLEIL

Ah ! Il est écrasé ?

L'EAU

Il nage,
Il embrasse une épave.

LA TERRE

Sur une pente de gazon il aborde.
Il arrache des feuilles ;
Saccage une forêt pour construire sa hutte.

LE SOLEIL

Ouragans, tourbillonnez sur ses épaules !
Faim, tords son estomac !
Amour, aiguillonne ses nuits !
Et toi, Chaos, envoie-lui tant d'images
Qu'il crée sans répit des ouvrages
Que sans cesse tu déferas.

LES MARBRES

A grands coups de marteaux,
Il a fait éclater notre substance.

Mais qui aurait inventé notre forme
Sans lui ?

LES ROSES

Ses grèffoirs ont fendu nos écorces.
Il a rendu stériles nos pollens.
Mais aurions-nous des pétales pareils,
Sans lui ?

LES TABLEAUX

Nous aurais-tu créés, Soleil ?

LES CATHÉDRALES

Il a dressé nos tours ! Pitié pour lui !

UNE VILLE DÉVASTÉE

Non ! Non ! Acharnez-vous !
Foisonnez contre lui, Choses !
De tous côtés encerclez-le dans vos limites !
De vos cris j'ai moins peur,
Et de vos mille forces déchaînées,
Que de lui, tout-puissant.

ANDRÉ SPIRE.

LETTRE A UN PAYSAN SUR LA SCIENCE

SUIVIE D'UNE CORRESPONDANCE AVEC LE Dr E. H. SCHMITT

Ce que vous écrivez dans votre lettre est tellement important, et j'y réfléchis précisément depuis si longtemps, que je voudrais, pendant que je le puis encore, exprimer clairement, simplement, tout ce que je pense sur ce sujet.

Vous me demandez ce qu'il faut comprendre par science et instruction ? Vous me demandez si la science et l'instruction peuvent être nuisibles ? et, comme exemple des méfaits de ce que vous appelez l'instruction, vous me citez le cas d'un maître d'école, fils de paysans, qui a honte de son père. Un jour que ce père, dites-vous, était venu apporter à son fils des présents de la campagne, le fils lui demanda de se cacher dans la cuisine, car il avait honte, lui, homme instruit, de présenter à ses hôtes son père, simple paysan. Cet exemple est peut-être exclusif, mais il est symptomatique, et il faut seulement qu'on y réfléchisse pour que ce qu'on appelle chez nous l'instruction se présente sous un aspect qu'il n'a point pour la majorité.

Le lendemain de la réception de cette lettre, j'ai passé la soirée avec une dame, la femme d'un directeur de gymnase (proviseur de lycée), aux prénom et nom patronymique assez bizarres pour une pareille dame ; Akoulina Tarassowna (1).

Cette dame a de belles mains fines, blanches, ornées de bagues ; son costume est à la mode ; elle a l'air agréable d'une personne fatiguée, douce, intelligente, « instruite », libérale. Cette dame est une orpheline de paysans. La femme du seigneur, par hasard, eut pitié de cette orpheline, se chargea de l'élever et lui fit donner de « l'instruction ». Alors, au lieu de l'Akoulka (2) que sa mère tirait par les nattes, parce que cette « fille du diable » avait laissé les veaux entrer dans les blés ; au lieu de l'Akoulina qu'épouserait un Prokhor Evstiguéev, lequel étant ivre la battrait à plate couture ; au lieu de l'Akoulina veuve avec cinq enfants mendiants, ennuyant tout le monde par ses larmes et ses jérémiades ; au lieu d'Akoulina Tarassovna qui vit chez son gendre, où elle n'a pas tous les

(1) Akoulina, fille de Tarass. Akoulina et Tarass sont des prénoms qu'on ne rencontre guère que parmi les paysans.
(2) Diminutif familier d'Akoulina.

jours de quoi se rassasier, et supporte des injures de toutes sortes du frère de sa bru ; au lieu de cette Tarassovna, sale, déguenillée qui, le matin et le soir, supplie la Sainte Mère de Kazan de la prendre près d'elle ; au lieu de cette Tarassovna qui est une charge à soi-même et à tous ceux qui la nourrissent, nous voyons une femme de directeur de gymnase, charmante, intelligente, qui bat les cartes entre ses mains blanches, qui plaisante spirituellement sur les affaires de Perse avec un vieil ami, qui préfère le thé au citron plutôt qu'à la crème et, à la question : Voulez-vous des fraises? répond : Je vous en prie... mais très peu... mon charmant docteur me les interdit, mais ces fraises sont vraiment trop belles... s'il vous plaît... »

Entre l'une et l'autre Tarassovna il y a la même différence qu'entre le jour et la nuit. Et pourquoi? Parce que Akoulka a reçu de « l'instruction ».

Sa bienfaitrice ne s'est pas trompée sur ce qu'il fallait donner à sa pupille pour que celle-ci ait ce qu'elle considérait comme le bonheur indiscutable. A Akoulina elle a donné de l'instruction. Et l'instruction a fait qu'Akoulina est devenue une dame. C'est-à-dire, de la paysanne que tout le monde tutoie elle est devenue une dame à qui tous disent vous, alors qu'elle-même tutoie tous les gens qui la nourrissent, ainsi que le font tous ceux avec qui elle va maintenant de pair.

En d'autres termes, de la classe des opprimés, des écrasés, elle est passée dans la classe des dominants, des oppresseurs.

C'est la même chose, à moitié, qu'à faite votre maître d'école, et il désire le faire jusqu'au bout ; mais il a encore, en ses parents, quelques obstacles que ma dame n'avait pas.

I

Depuis ces quelques dernières années, il ne se passe pas de jour que je ne reçoive de deux à quatre lettres dans lesquelles le signataire me demande, pour lui-même ou, si c'est une mère qui écrit, pour ses enfants, de l'aider à faire ses études, à satisfaire, comme ils l'écrivent, « la passion pour l'instruction qui les dévore depuis leur tout jeune âge ». En d'autres termes, ils me demandent de les aider à passer, par un diplôme, du rang des gens obligés de travailler péniblement, dans celui de votre maître d'école ou de ma dame. Le plus surprenant avec cela — je dirais le plus amusant si ce n'était si misérable et si vilain — c'est que tous ces quémandeurs, ces pauvres gens, ces jeunes filles, ces mères motivent toujours leur désir d'instruction par la possibilité qu'ils auront alors de *servir le peuple, de consacrer leur vie au service de notre malheureux peuple.* C'est la même chose que si l'un des nombreux hommes occupés à traîner une très lourde poutre quittait sa place, s'asseyait sur la poutre

pendant que les autres continueraient à la tirer, et expliquerait cet acte par un désir de soulager ses compagnons.

Tout cela est très simple.

Nous disons qu'aux Indes il existe des castes, et que chez nous, dans notre monde chrétien, il n'y en a pas. Cela n'est pas vrai. Dans notre monde chrétien il y a aussi des castes, peu nombreuses, deux seulement, mais elles sont divisées si nettement qu'il ne saurait exister de plus grande différence entre deux classes d'hommes que celle qui existe entre la classe des hommes aux ongles bien taillés, aux fausses dents, aux beaux habits, à la cuisine raffinée, aux demeures décorées, aux tailleurs chers, les hommes qui dépensent, je ne parle même pas de centaines de roubles par jour, mais cinq, trois, deux roubles, et la classe des hommes à demi affamés, demi-nus, sales, illettrés, qui n'ont point de repos, éternellement esclaves de leur misère, et travaillent seize heures par jour pour deux roubles par semaine.

La différence entre les castes aux Indes et ces deux classes d'hommes de notre monde chrétien, c'est qu'aux Indes le passage d'une caste à l'autre est interdit par les lois et les coutumes, tandis que chez nous le passage d'une classe à l'autre est possible, et s'opère toujours par le même moyen.

Ce moyen, c'est l'instruction. Seule l'instruction donne aux hommes de la classe ouvrière la possibilité de sortir de leur classe, soit comme fonctionnaires du gouvernement ou employés chez les capitalistes et les propriétaires terriens, et de peser sur elle à leur tour en contribuant, avec le gouvernement, les propriétaires et les capitalistes, à arracher au peuple les produits de son travail. Si même des hommes du peuple ont su s'enrichir, en dehors de l'instruction, par des moyens quelconques (toujours malhonnêtes), pour leur passage complet dans la classe supérieure, l'instruction est encore nécessaire.

De sorte que la soif de l'instruction des hommes de la classe inférieure, provoquée sinon exclusivement, du moins principalement par le désir de s'affranchir du labeur de la classe ouvrière, contrairement à l'opinion établie ne contient en soi rien de louable ; c'est, au contraire, dans la plupart des cas, une aspiration très mauvaise.

II

« Mais, diront les personnes qui croient fermement aux bienfaits de la science, en admettant que le but de la majorité des gens qui aspirent à l'instruction n'ait rien de louable, néanmoins l'instruction, en elle-même, est une œuvre utile, et il est désirable que le plus grand nombre de gens en profitent. »

La réponse à cette objection est précisément celle qui répond à

ce que vous me demandez : Qu'appelle-t-on chez nous l'instruction et la science?

Puisque l'instruction n'est que la possession des connaissances reconnues comme sciences, je ne parlerai que de la science.

La science! Qu'est-ce que la science? La science, comme le comprend la majorité des hommes, c'est la connaissance des choses les plus nécessaires et les plus importantes pour la vie humaine.

Telle connaissance, maintenant comme toujours, consiste uniquement à savoir ce que chaque homme doit faire pour vivre le mieux possible dans ce monde durant la courte durée de la vie qui lui est assignée par Dieu, ou par le sort, ou par les lois de la nature, comme vous voudrez. Afin de savoir comment passer de la meilleure façon sa vie dans ce monde, il faut avant tout connaître ce qui, précisément, toujours et partout, est bien pour les hommes, et ce qui est mal. Autrement dit, l'homme doit savoir ce qu'il lui faut faire. C'est en cela, et seulement en cela, que fut toujours la vraie, la véritable science.

Puisque cette question, telle qu'elle se pose à nous, se posa toujours, pour tous les hommes de tous les peuples, depuis les temps les plus reculés, plusieurs exprimèrent en quoi, pour eux, consiste cette vie bonne, c'est-à-dire ce que les hommes doivent faire ou ne pas faire pour leur bien. Aux Indes, il y eut Bouddha; en Chine, Confucius et Lao-tsé; en Grèce et à Rome, Socrate, Epictète, Marc-Aurèle; en Palestine, Christ; en Arabie, Mahomet. De tels hommes existèrent au moyen-âge et dans les temps modernes, aussi bien dans le monde chrétien que chez les Mahométans, les Brahmanes, les Bouddhistes, les Confuciens.

Connaître toutes les conclusions auxquelles ont abouti tous ces sages, c'est en cela, et en cela seul, qu'est la vraie, la véritable science.

III

Cette science, qui enseigne comment les hommes doivent vivre pour que leur vie soit bonne, touche à plusieurs côtés différents de la vie humaine.

Elle apprend à l'homme comment il doit agir envers ses semblables, comment il doit se nourrir, se marier, élever ses enfants, prier, s'instruire, etc. De sorte que cette science, en ce qu'elle se rapporte aux différents côtés de la vie humaine, peut paraître étendue et compliquée; mais réduite au principal, d'où chacun peut tirer la réponse à toutes les questions de la vie, elle est limitée, simple, accessible à tous, au plus savant comme au plus ignorant. Et il n'en pouvait être autrement. Que Dieu existe ou non, peu importe, mais il ne pouvait pas arriver que celui qui n'a pas besoin de gagner son pain et qui, nourri par les

autres, a le loisir d'étudier pendant une douzaine d'années dans différentes écoles, puisse, seul, apprendre la science la plus nécessaire au bien de l'homme. Cela ne pouvait être, et cela n'est pas. La vraie science, celle qu'il est nécessaire à chacun de connaître, est accessible à tous, et se résume à ce qu'enseignait le Christ : aimer Dieu et son prochain.

Aimer Dieu, c'est-à-dire aimer par-dessus tout la perfection du bien. Aimer son prochain, c'est-à-dire aimer chacun comme soi-même. C'est ainsi qu'avant le Christ les sages Brahmanes et Chinois définissaient la vraie science, réduite à sa formule la plus simple, la supposant dans la bonté, l'amour; et le sage chinois formulait la nécessité de faire à autrui ce que l'on désire pour soi-même.

Mais ce n'est pas cette science qu'en notre temps, dans le monde chrétien, l'on regarde comme science et qui porte ce nom. Si étrange que cela paraisse, de nos jours, on entend par science *la connaissance de tout, de tout au monde, hors la seule chose que chaque homme doive connaître pour vivre d'une vie bonne.*

Il existe ainsi une multitude de « sciences », et chaque jour il en paraît de nouvelles, et toutes sont jugées également importantes et nécessaires, de sorte qu'on ne sait à laquelle accorder la préférence.

On étudie avec le même soin et la même gravité toutes sortes de questions : Combien pèse le soleil et la probabilité de sa rencontre avec telle ou telle étoile ; où et comment vivent et se développent les animaux microscopiques et les moyens de s'en débarrasser; comment la terre est devenue telle qu'elle est; comment les plantes y sont apparues ; quels animaux, oiseaux, poissons existent actuellement, et lesquels vécurent autrefois ; quel roi a guerroyé et contre qui et quelle femme il épousa ; qui composa les contes, les vers, les chansons, et quand; quelles lois sont utiles ; pourquoi les prisons et les gibets sont-ils nécessaires ou comment et par quoi les remplacer ; quelle est la composition des différentes pierres et métaux ; quelles vapeurs existent et comment elles se refroidissent ; pourquoi la religion chrétienne ecclésiastique est-elle la seule vraie ; comment construire les moteurs électriques, les aéroplanes, les sous-marins, etc., etc.

Toutes ces études constituent autant de sciences aux noms bizarres qui sont enseignées avec le plus grand soin, et le nombre de ces sciences est illimité, car si une œuvre sérieuse a un commencement et une fin, les sottises, elles, n'ont point de fin.

On ne peut en voir la fin, surtout parce que ces prétendues sciences font l'occupation d'hommes qui ne se nourrissent pas eux-mêmes, mais se font nourrir par d'autres, et qui, par conséquent, n'ayant rien de plus à faire, distraient leur ennui par n'importe quel passe-temps.

Ces hommes inventent des distractions de toutes sortes : prome-

nades, spectacles, théâtres, luttes, courses, etc., et ce qu'ils appellent la science.

IV

A ceux qui ont foi dans la science, mes paroles paraîtront un si épouvantable sacrilège qu'ils ne daigneront point y faire attention, ne s'en fâcheront point, mais se contenteront d'exprimer leur pitié pour le crétinisme sénile que prouvent de pareils raisonnements. Je sais qu'il en sera ainsi. Néanmoins, je dirai tout ce que je pense de ce qu'on appelle la science et je tâcherai d'expliquer pourquoi je pense ainsi.

Comme je l'ai déjà dit, il est impossible d'énumérer tous les objets dont l'étude s'appelle science. Afin que l'on puisse juger de ce qu'on appelle la science, je tâcherai de classer suivant leurs fins toutes les connaissances qu'on appelle de ce nom. Je tâcherai d'examiner comment toutes ces connaissances répondent aux exigences de la vraie science, et si elles n'y répondent pas, comment elles atteignent au moins le but que s'assignent ceux qui s'en occupent.

Toutes les connaissances qu'on appelle sciences, selon leurs fins, peuvent être classées en trois groupes principaux.

Dans le premier sont les sciences naturelles : la biologie et toutes ses subdivisions ; ensuite l'astronomie, les mathématiques et les sciences théoriques ; physique, chimie et autres, avec toutes leurs subdivisions.

Le deuxième groupe est celui des sciences appliquées : physique appliquée, chimie appliquée, mécanique, technologie, agronomie, médecine, etc., dont le but est de se rendre maître des forces de la nature pour faciliter le travail humain.

Dans le troisième groupe entrent toutes ces nombreuses sciences dont le but est la justification et la confirmation de l'ordre social existant. Telles sont les sciences qu'on appelle théologiques, philosophiques, historiques, juridiques et politiques.

Les sciences du premier groupe : l'astronomie, la mathématique et surtout les sciences biologiques, si admirées et glorifiées, et plusieurs autres « sciences » qui n'ont pour seul but que la curiosité, ne peuvent être reconnues comme « sciences » au sens exact de ce mot. A cela il y a deux raisons : 1° parce que toutes ces sciences ne répondent pas à l'exigence fondamentale de la vraie science, c'est-à-dire qu'elles n'indiquent pas aux hommes ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire pour que leur vie soit bonne ; 2° elles ne peuvent être reconnues comme sciences encore pour cette raison qu'elles ne satisfont pas même les exigences de curiosité de ceux qui s'en occupent. A l'exception de la mathématique, ces sciences ne satisfont pas aux exigences de la curiosité parce que, étudiant les phénomènes qui se passent dans le

monde inanimé et dans le monde végétal et animal, ces « sciences » partent de ce point faux, que tout ce qui se présente à l'homme d'une certaine façon existe en réalité tel que le perçoit l'une des créatures innombrables de l'univers — l'homme — à l'aide des sens extérieurs : vue, ouïe, toucher, odorat, goût dont cette créature (l'homme) est douée ; ce qui est tout à fait arbitraire et faux.

Si même on admet que le monde est réellement tel qu'il se présente à l'un des êtres innombrables qui peuplent l'univers — l'homme — ou que n'ayant pas la possibilité de connaître le monde tel qu'il est en réalité nous nous contentons de l'étudier tel qu'il nous paraît, même alors la connaissance de ce monde ne se présente pas autrement à l'homme que dans le temps et l'espace infinis.

Les causes de l'origine de chaque phénomène ainsi que ses conséquences se perdent dans le passé et l'avenir infinis. De même les rapports de n'importe quel objet envers ceux qui l'entourent ne peuvent être définis exactement, puisque tout objet ne peut être représenté autrement que dans l'espace, et que les objets matériels ne peuvent être compris autrement que par leurs rapports envers des objets infiniment grands et infiniment petits. L'homme descend des animaux inférieurs, et les animaux inférieurs de quoi ?

Et la terre elle-même, quelle est son origine et quelle est l'origine de ce qui lui a donné naissance? Où m'arrêterai-je quand je sais que, dans le temps, il n'y a pas de fin et qu'il ne saurait y avoir ni avant, ni après ? L'on me dit que le soleil est tant de millions de fois plus grand que la terre. Mais le soleil n'est rien en comparaison des étoiles de la voie lactée. Dans le sang humain il y a des globules, dans les globules des molécules, et dans les molécules, quoi ? Ainsi donc l'étude des sciences naturelles, de l'origine des mondes et de la vie organique, etc., peut être intéressante et amusante pour les gens qui ne sont pas obligés de gagner leur vie, mais toutes ces connaissances ne sont d'aucune importance pour l'homme sérieux qui réfléchit, puisqu'elles ne sont que jeu oisif de l'esprit, et, par conséquent, en aucun cas, ne peuvent être reconnues comme science.

Examinons maintenant les sciences du deuxième groupe, les sciences appliquées, celles qui nous enseignent comment lutter de la meilleure façon contre les forces de la nature et comment en profiter pour faciliter le travail humain. Ces sciences, moins encore que celles du premier groupe, méritent le nom de sciences. En effet, la vraie science se propose toujours le bien des hommes ; or, toutes ces sciences appliquées : physique, chimie, mécanique et même la médecine et d'autres, sont aussi souvent nuisibles que profitables aux hommes. Avec l'organisation capitaliste actuelle de la vie, les progrès de toutes les sciences appliquées ne font qu'augmenter fatalement le pouvoir des riches sur les travailleurs asservis, et accroître les

horreurs et les crimes des guerres. C'est pourquoi toutes ces connaissances appliquées peuvent être reconnues comme arts ou théories de différents arts, mais nullement comme science.

Restent les sciences du troisième groupe, celles dont le but est la justification de l'état de choses existant. Ces connaissances non seulement ne répondent pas à la condition principale de ce qui fait le sens de la vie : savoir le bien de l'homme, mais elles poursuivent un but très défini et juste contraire : retenir la majorité des hommes dans l'esclavage de la minorité en usant à cet effet des sophismes de toutes sortes, de fausses interprétations, de tromperies, d'escroqueries. Telles sont, avant tout, les sciences théologiques, et ensuite les sciences faussement philosophiques, avec Hégel, Marx, Hæckel, Nietzsche, etc. ; ensuite, la jurisprudence avec tous ses « Droits » ; puis les sciences historiques avec leur patriotisme et leurs descriptions de crimes de toutes sortes donnés comme des actes héroïques. Je pense qu'il est inutile de dire que toutes connaissances, dont le but est le mal et non le bien de l'humanité, ne peuvent être appelées sciences.

V

Ainsi donc, à notre époque, on appelle science non ce qui est reconnu par tous les hommes comme vrai, raisonnable et nécessaire ; mais, au contraire, on reconnaît comme vrai, raisonnable et nécessaire ce que quelques-uns appellent science.

A votre question, si la science est nuisible et en quoi elle l'est ? ma réponse sera donc celle-ci. Il n'y a rien au monde de plus nécessaire, de plus bienfaisant que la vraie science, et au contraire il n'y a rien au monde de plus nuisible, de plus inutile que ce que, dans notre monde, on appelle science.

Le mal dont souffrent actuellement les hommes, cette division des hommes en oppresseurs et opprimés, esclaves et maîtres, et la haine et les crimes qu'engendre cette division, ont pour cause principale la fausse science.

Cette fausse science donne aux dominants la possibilité d'exercer leur puissance et prive les opprimés de la possibilité de s'affranchir de leur esclavage. Ceux qui dominent (j'entends non seulement les gouvernants, mais toute la classe dominante) le savent parfaitement, et souvent, même inconsciemment, pour ne pas laisser échapper le pouvoir de leurs mains, ils suivent la science, et, de toutes leurs forces, soutiennent cette prétendue science qui leur est utile.

Tant qu'à la vraie science, celle qui enseigne comment vivre de la vie bonne, ils la jugent « non scientifique », la placent dans un domaine étranger à la science, la religion. Or, tout ce qui est du domaine de la religion, selon eux (chez nous, en Russie, le gouvernement ; en d'autres pays chrétiens, Angleterre, Allemagne, France,

Autriche, les classes supérieures) n'est pas matière à discussion, et tous les dogmes religieux, présentés comme des vérités sacrées, quelque stupides qu'ils soient, sont admis invariablement tels qu'ils sont arrivés jusqu'à nous.

Dans le domaine des sciences on reconnaît la nécessité de l'examen, du contrôle, en sorte que si les objets d'étude de la fausse science sont inutiles, c'est-à-dire excluent tout ce qui concerne les questions morales, du moins elle n'admet rien de stupide, rien de contraire au bon sens. Dans le domaine de la religion, à laquelle sont rapportées toutes les questions sérieuses, vitales, morales, ce ne sont que miracles stupides, dogmes défiant le bon sens et souvent même contraires au sentiment moral, et personne n'ose y toucher. Il est donc assez naturel que les hommes de science se sentent fiers, importants, à cause de leurs minuscules savoirs et n'aient que mépris indulgent pour la religion, cette union des vérités profondes les plus nécessaires avec les miracles et les dogmes inepties, et qu'ils inspirent le même sentiment à leurs élèves.

Il en résulte que les hommes du peuple qui cherchent l'instruction — et ils sont maintenant des millions — dès les premiers pas ne trouvent devant eux que deux voies : la doctrine religieuse arriérée, figée, reconnue comme vérité sacrée et infaillible et qui ne peut déjà plus satisfaire leurs exigences raisonnables ; ou les inutilités qu'on appelle sciences et qui sont glorifiées par les hommes de la classe dominante comme quelque chose de sacré. Presque toujours les hommes du peuple se laissent influencer par cette tromperie, choisissent ce qu'on appelle la science, s'emplissent la tête de connaissances inutiles et perdent le respect dû à la doctrine la plus importante, à la doctrine morale de la vie, qu'ils perçoivent, bien que défigurée, dans les croyances religieuses. Mais aussitôt que les gens du peuple entrent dans cette voie il se passe avec eux précisément ce que désirent les classes dominantes : perdant la conception de la vraie, de la véritable science, ils deviennent des armes dociles entre les mains des classes dominantes pour tenir leurs frères en esclavage.

D'abord il paraît étrange que cela ait pu se produire. Comment a-t-il pu se faire que ce qui devait servir au bien des hommes soit devenu une des causes principales du mal? Il suffit de réfléchir aux conditions dans lesquelles sont nées et se sont développées les connaissances qu'on appelle sciences pour que la malfaisance de la science non seulement ne semble pas étrange, mais même paraisse forcée. Si la prétendue science était l'œuvre du travail de la pensée de toute l'humanité, elle ne pourrait pas être nuisible. Mais étant le produit des hommes qui mènent criminellement, illégalement, une vie oisive, dépravée, aux dépens du peuple asservi, une pareille science ne peut être que nuisible et mensongère.

Si les brigands ou les voleurs qui vivent du brigandage ou du vol composaient leur science, cette science ne serait autre chose que la connaissance des moyens les plus commodes pour piller et dérober, des armes qu'il faut employer à cet effet et de la manière de jouir le plus agréablement possible du butin.

La même chose avec la science des hommes de notre classe dominante.

VI

« En admettant même que la science d'une classe d'individus ne peut être utile pour tous, néanmoins des connaissances telles que la physique, l'astronomie, l'histoire, surtout la mathématique (et plus que tout cela l'art) par elles-mêmes ne peuvent ne point être utiles aux hommes, car elles élargissent sa pensée, sans parler de leurs applications pratiques », diront les gens de science. « S'il n'est pas bon en soi qu'il y ait des gens n'ayant pas besoin de travailler pour se nourrir, néanmoins tout ce que ces hommes font grâce aux conditions dans lequelles ils se trouvent ne perd pas pour cela sa valeur. »

Non, cette considération ne vaut rien pour justifier ce qu'on appelle la science. Imaginons que, sur une île, vivent des milliers de familles qui se nourrissent à grand'peine en labourant la terre, tandis qu'une famille possède la plus grande partie de l'île et se fait construire sur cette terre, qui fait tant besoin aux autres, un palais luxueux avec des terrasses, des statues, des glaces, etc. Elle a installé des écuries avec des chevaux de prix, des voitures, des automobiles ; elle possède les meilleures races de bétail ; elle fait planter des vergers avec des orangeries et des serres; un parc avec des bosquets, des étangs, des fontaines, un tennis et autres jeux.

Qu'adviendra-t-il de toutes ces choses, belles en elles-mêmes, si le pouvoir de cette famille sur ces biens vient à disparaître ?

Qu'adviendra-t-il si ces milliers de familles, qui vivaient à demi-affamées sur leurs terres et travaillaient pour les propriétaires de la moitié de l'île, reçoivent à leur disparition le palais, les écuries, les chevaux, les voitures, le bétail, le parc, ses orangeries, ses fontaines, son tennis ?

Quelque belles que soient toutes ces choses, tous les habitants de l'île n'en peuvent profiter. La maison est trop grande pour l'école, trop chère à entretenir et à chauffer. Le bétail, même pour améliorer la race, est trop fort pour les mauvaises vaches des habitants. Les orangeries, les serres, les bosquets sont inutiles ainsi que tous les autres aménagements des riches propriétaires. Les habitants de l'île ont besoin de tout autre chose. Il leur faut de bonnes routes, de l'eau potable, des jardins et des potagers séparés. Tous n'ont besoin que d'un seul degré de bien-être de plus, et non de terrasses, de sta-

tues, d'automobiles, de trotteurs, d'orangeries, de jardins, de tennis, de fontaines.

Il en va de même avec les connaissances théoriques et appliquées, amenées, par les gens des classes riches, à une très grande perfection. Il n'y a aucune raison de supposer que ces connaissances et les différents degrés de leur développement soient les mêmes pour les hommes qui vivent de la vie commune que pour les privilégiés qui vivent non par leur travail, mais par celui des autres hommes. Il n'y a aucune raison de supposer que les hommes qui vivent hors des castes privilégiées s'intéressent jamais aux questions sur l'origine des organismes, la grandeur et la composition des étoiles, le radium, l'activité d'Alexandre de Macédoine, etc., etc.

Il est de même difficile de supposer que les hommes qui vivent de la vie commune et qui, selon la vraie science, se demandent ce que chacun doit faire pour vivre bien, transforment tous les actes indiqués par cette science de façon qu'ils aient un jour à s'occuper d'aéroplanes, de sous-marins, et de tous ces miracles qu'accomplissent maintenant les sciences appliquées.

Les hommes occupés de la vraie science auront toujours beaucoup à faire avec ce qu'il leur est nécessaire. Cette œuvre consistera à expliquer à chacun comment il doit agir pour qu'il n'y ait point de gens affamés ou privés de la possibilité de jouir de la terre sur laquelle ils sont nés ; pour qu'il n'y ait point de femmes qui livrent leur corps aux outrages ; pour que n'existent ni l'ivrognerie, ni l'alcool, ni le tabac ; pour qu'il n'y ait point d'hostilité parmi les peuples ; pour que n'existent plus les meurtres dans les guerres entre peuples étrangers, et, dans son propre peuple, la guillotine ou la potence ; pour qu'il n'y ait plus de tromperies religieuses et beaucoup d'autres choses.

C'est peu. Les hommes occupés de la vraie science devront expliquer ce que doit faire chacun pour bien élever les enfants, pour bien vivre ensemble, pour se nourrir, pour bien labourer. Il y aura tant de questions et si importantes devant les hommes occupés de la vraie science qu'il est douteux qu'ils puissent et veuillent s'occuper de gramophones, d'aéroplanes, de matières explosibles, de sous-marins.

VII

Il suffit d'oublier pour un moment ce à quoi nous sommes si habitués que nous ne nous demandons déjà plus si c'est bien ou mal, ce qui se passe avec les hommes sous prétexte de leurs études scientifiques, et de regarder la vérité la plus nécessaire pour être horrifié de ces crimes contre la morale et le bon sens qui se commettent au nom de la science.

Avec beaucoup d'argent, arraché au peuple, on construit des établissements dans lesquels on permet à certains d'enseigner et d'apprendre. On définit ce que doivent apprendre les hommes et pendant combien de temps, et surtout quelles récompenses de leurs études ils recevront sous forme d'un diplôme, qui permet de vivre du travail des autres.

Une récompense, un avantage pour l'acquisition des connaissances! C'est comme si l'on récompensait des gens parce qu'ils mangent la nourriture préparée pour eux, toute autre nourriture leur étant interdite. Rien que la promesse d'une récompense et l'interdiction de manger d'autre nourriture prouvent que celle qu'on donne est mauvaise et que ceux qui la préparent ne désirent pas nourrir ceux qui la consomment, mais veulent les empoisonner.

N'est-ce pas la même chose qui se passe chez nous avec ce qu'on appelle la science? Les hommes de la classe dominante savent très bien qu'ils ne peuvent exister que, tant que la fausse science dominera et cachera la vraie. Ils savent que, si la vraie science se mettait seulement à la place où se trouve maintenant la fausse, leur règne serait fini. Fini leur règne parce qu'avec la vraie science ils ne trouveraient plus — comme maintenant — d'aides parmi le peuple : des policiers de toutes sortes, des fonctionnaires, des maîtres d'école, des geôliers, et, principalement, des soldats et ne pourraient plus l'asservir.

Et les dominants le savent. C'est pourquoi, sans cesse, par tous les moyens possibles : argent, tentations, ils attirent les gens du peuple à l'étude de la fausse science, et, par des interdictions et violences de toutes sortes, l'effrayent et l'éloignent de la vraie science.

La tromperie est évidente. Que doivent donc faire les hommes pour s'en débarrasser? Une seule chose : ne pas se soumettre à la tromperie.

Ne pas se soumettre à la tromperie, cela veut dire, pour les parents, de ne plus envoyer leurs enfants dans les écoles établies par les classes dominantes pour la dépravation du peuple; pour les jeunes gens, de ne pas s'arracher au travail honnête, nécessaire pour la vie, de ne pas aspirer à entrer, de ne pas entrer, dans les établissements scolaires institués pour leur dépravation.

Que les gens du peuple cessent d'entrer dans les écoles gouvernementales et non seulement se détruira d'elle-même la fausse science inutile à tous, sauf à une seule classe d'individus, mais la science nécessaire à tous, celle qui enseigne comment vivre le mieux, devant sa conscience, devant Dieu, cette science se développera d'elle-même.

Cette vraie science, malgré tous les soins que prennent pour l'étouffer ceux à qui elle est désavantageuse, existe et ne peut ne pas exister. Cette science véritable se manifeste en notre monde dans les différentes doctrines religieuses et morales, non reconnues par la

fausse science, qu'on appelle sectes. Elle se manifeste, bien que sous une forme incomplète et défigurée, dans les doctrines du communisme, du socialisme, de l'anarchisme et, principalement, dans les entretiens personnels, d'homme à homme.

Que les hommes cessent de croire à la science imposée par la violence et les récompenses; qu'ils n'étudient pas; qu'ils s'en tiennent à cette seule science libre qui enseigne seulement ce que chacun doit faire pour vivre selon le désir de Dieu, qui est dans son cœur, et d'elle-même se détruira cette division des hommes en classe supérieure, dominante, et classe inférieure, assujettie; et en même temps disparaîtront la plupart des maux dont souffrent maintenant les hommes.

Cette science véritable et libre, non achetée et non vendue, que les hommes apprennent non en vue de diplômes, mais uniquement pour connaître la vérité, que les autres enseignent, non contre argent mais à seule fin de transmettre à leurs frères ce qu'ils savent, cette science exista toujours; toujours on peut l'apprendre sans payer pour entrer dans les écoles, les lycées, les universités, les cours de toutes sortes.

Cette science se transmet par les enseignements oraux des hommes sages actuellement vivants et par les livres des sages et des saints de l'antiquité.

Voilà ce qu'est, selon moi, la vraie science, ce qu'est la fausse science, en quoi celle-ci est nuisible et comment on peut s'en débarrasser.

L. TOLSTOÏ.

Les lettres qu'on va lire, et qui eurent pour origine l'article ci-dessus, ont été adressées par Tolstoï et le Dr Schmitt au médecin autrichien A. Skarvan, qui avait envoyé au Dr Schmitt l'article de Tolstoï en manuscrit.

Le Dr Skarvan est celui-là même qui, il y a neuf ans, étant sujet autrichien, refusa de servir dans l'armée, même en qualité de médecin militaire. Traduit pour ce refus devant les tribunaux, il fut condamné. Son procès eut en son temps un grand retentissement et Tolstoï, qui s'intéresse particulièrement à tous les cas de refus du service militaire, se mit en relation avec le Dr Skarvan, et bien vite des rapports amicaux s'établirent entre le grand écrivain et le médecin réfractaire.

N. T.

Du Dr E.-H Schmitt.

Berlin, 7 décembre 1909.

Cher ami,

Je vous renvoie le manuscrit du dernier article de Tolstoï, « Sur la science, » que vous m'avez demandé de vous retourner.

Je trouve ce travail de Tolstoï peu réussi. Justes sont les attaques

de Tolstoï contre le tâtillonnage des naturalistes et leur élucubration d'hypothèses philosophiques. Juste aussi sa critique de la philosophie, tant qu'elle est dirigée contre cette science, en général, et contre des tendances essentielles dans certaines branches particulières de la philosophie, bien que Tolstoï ne rende pas justice à la mission historique et à l'importance de la philosophie comme préparation à la science de l'esprit et, de parti pris, n'indique que ses côtés obscurs.

Je trouve également à propos sa condamnation des sciences historiques, qui ne servent qu'aux tendances mauvaises de la politique, n'accordent de l'importance qu'à ce qui n'en a pas et font le silence sur ce qui en a. Il flagelle très bien l'instruction qui se noie dans des formalités inutiles et pédantesques.

Mais en dehors de cela, ce travail de Tolstoï est tellement imprégné de dilettantisme, il contient tant d'assertions fausses que la gloire de l'auteur n'aurait rien à perdre si cet article n'était pas publié.

Archi-faux est le reproche que Tolstoï fait aux hommes de science de penser que le monde est créé tel qu'il se présente à nos sens. C'est faux et quant aux détails, et quant à la représentation des bases générales de la nature. Aucun naturaliste, par exemple, ne se représente, comme il le paraît à ses sens, que le soleil tourne autour de la terre. Les mouvements les plus imperceptibles, les molécules et les atomes, qui sont placés à la base du monde sensoriel, ne sont pas perçus par nos sens.

Tolstoï ne voit que l'union hasardeuse, indéfinie et chaotiquement infinie des phénomènes. Il ignore l'union harmonieuse raisonnablement définie ; tout le mouvement circulaire du développement.

C'est de la très mauvaise logique de dire qu'on ne peut pas considérer la science comme telle parce que l'ordre capitaliste actuel en abuse.

Ici, avant tout, la haine de Tolstoï pour n'importe quelle théorie, pour n'importe quelle science théorique, et son affirmation que seules les règles pratiques de la vie doivent être regardées comme la vraie science, sont tout à fait incompréhensibles. Par cela, Tolstoï rend impossible la contemplation théorique du monde et surtout la contemplation du monde en soi, et il tombe en contradiction avec sa propre doctrine, à savoir que la morale doit se baser sur la contemplation du monde, les actes sur l'appréciation de l'objet connu. Il en résulte, en effet, que l'instruction théorique seule est le moyen fondamental pour que l'homme devienne moralement meilleur et plus noble.

Sans vouloir faire de reproches à Tolstoï, il faut dire que ses idées principales, à demi-théologiques, sont tout à fait vagues. Telles sont par exemple ses concepts du « divin » et du « spirituel ». Si

Tolstoï entend par là la raison et l'amour, et la conscience morale, alors il faut avouer que tout cela n'est pas quelque chose de clair, de précis, de connu, mais encore un des problèmes de la connaissance de soi-même.

Il est parfaitement juste que, pour les grandes masses de l'humanité, les bases générales de la conception de la vie doivent être tracées en termes très clairs et très compréhensibles. Néanmoins, l'étude approfondie de la science de l'esprit est l'unique voie qui mène à une clarté plus parfaite de cette connaissance principale fondamentale. Nous avons souvent observé combien sont vagues les idées fondamentales de Tolstoï. Quand il parle de Dieu ou de l'esprit, ce ne sont point des représentations très claires que se forment les gens surtout les gens simples, mais sûrement quelques-uns des traditionnels fantômes théologiques, grâce auxquels les hommes resteront toujours dans les chaînes de la foi autoritaire. Et combien en l'homme de notre temps est profonde la soif de la conception scientifique de la vie, je le montre dans la brochure que je vous ai adressée.

Bien cordialement.

—

De Tolstoï

Iasnaia-Poliana, 5/18 décembre 1909.

En réponse aux objections du Dr Schmitt contre l'article sur la science, que tu lui as communiqué, voici ce que Léon Nicolaievitch me charge de t'écrire : les contradicteurs de cet article oublient toujours que son argument principal est celui-ci : que la science actuelle ne répond pas à la condition essentielle de la science raisonnable, à savoir la proportionnalité de la distribution et de l'application des connaissances, ce que Tolstoï compare à une sphère aux rayons uniformément répartis et tous de même longueur.

Tolstoï ne nie pas que la physique, ou la chimie, ou quelque autre science puisse être utile, mais avant de la reconnaître nécessaire, il faut avant tout d'abord résoudre cette question : N'existe-t-il pas d'autres sciences beaucoup plus nécessaires?

Si l'homme ne sait pas comment vivre avec ses semblables — et non seulement il l'ignore, mais on lui apprend encore (les prétendues sciences du droit) qu'il faut vivre de telle manière que les uns dominent les autres et que ceux-ci obéissent aux premiers, et que les peuples se fassent entre eux la guerre — alors Léon Nicolaievitch pense que les mathématiques supérieures, l'embryologie, l'astronomie, etc. sont inutiles, et que la physique, la chimie, non seulement sont inutiles, mais encore nuisibles, étant une arme pour soutenir la vie non naturelle des hommes.

Signé : Dr DOUCHAN-MAKOVITZKI.

(Dictée par Tolstoï.)

De Tolstoï.

Iasnaia-Poliana, 6/19 décembre 1909.

Outre ce que j'ai demandé à Douchan Petrovitch de vous écrire de ma part, je crois nécessaire d'ajouter encore quelque chose.

Les objections de Schmitt contre mon article sur la science m'ont vivement rappelé les objections analogues des ecclésiastiques à propos de la religion de l'Eglise.

Comme ces derniers, il ne tient pas compte des bases de ma négation, et il parle des particularités qu'elle lui présente indépendamment de la base même de la question, sujette aux objections.

J'estime fausse et nuisible la science actuelle parce que, selon moi, elle ne répond pas aux conditions fondamentales de la vraie science : à l'égale répartition des sciences, à l'égal degré de leurs applications suivant leur importance et non pour une certaine classe d'individus (dans le cas présent, le petit nombre de ceux qui ont la possibilité de recevoir l'instruction supérieure), mais pour tous les hommes.

Et cette répartition inégale des sciences et leur culture, qui ne correspondent point à leur importance, ont pu s'établir, grâce à la constitution immorale, monstrueuse, de notre société, divisée en gens physiquement oisifs, vivant dans le luxe, et en gens accablés par le travail physique, opprimés et besogneux.

Avec une pareille constitution de la société, sous l'aspect scientifique, devaient forcément apparaître ces connaissances bizarres, fausses, inutiles et souvent nuisibles qu'on enseigne maintenant sous le nom de sciences.

Voilà pourquoi, principalement, je condamne et même nie absolument la science contemporaine.

Il résulte de cela que celui qui veut discuter mes conclusions doit avant tout démontrer la fausseté de cette proposition. Or, c'est ce que ne font point les contradicteurs de mon article et, de ce nombre, le très intelligent, mais malheureusement « savant » M. Schmitt. Du reste, c'est compréhensible. De même que pour un ecclésiastique, un évêque, un archevêque, un surintendant, qui a passé la plus grande partie de sa vie à étudier les sciences théologiques au séminaire, à l'académie, il est difficile et presque impossible de renoncer à ce que, pendant si longtemps, il a considéré comme la vérité sacrée et à perdre, de ce fait, sa situation sociale; de même il est difficile et presque impossible au professeur, à l'académicien, et, en général, au savant, à l'écrivain, qui a consacré les meilleures années de sa vie à étudier ce qu'on appelle la science et qui croit fermement en son infaillibilité et sa bienfaisance, il est difficile, dis-je, de convenir que tout ce en quoi il a eu foi comme en une vérité sacrée n'est que le

produit de l'esprit oisif d'un petit nombre d'hommes qui vivent d'une vie anormale, exclusive, injuste, aux dépens du peuple.

Affectueusement.

Du Dr Schmitt.

Berlin, 3 janvier 1910.

Cher ami,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les lettres que Tolstoï vous a envoyées en réponse à mes observations au sujet de son article : « Sur la Science. »

D'après ces lettres, je crois que, sur un point très important, Tolstoï m'a compris faussement. Cela tient peut-être à ce que, dans une lettre, je me suis exprimé d'une façon trop brève et peut-être aussi sans assez de clarté. Je vais donc essayer d'être plus précis et plus clair.

Tolstoï me reproche de négliger son argument principal, à savoir que la science actuelle ne répond pas à l'exigence essentielle du vrai savoir : à l'égale répartition du savoir chez tous les peuples, à un développement harmonieux de la science, et qu'elle ne profite qu'à une petite minorité alors qu'elle nuit au peuple puisqu'elle sert à fortifier son esclavage.

Dans ma première lettre je disais : Il est parfaitement juste que pour les grandes masses de l'humanité les bases générales de la conception de la vie doivent être tracées en termes très clairs et très compréhensibles. Néanmoins, l'étude approfondie de la science de l'esprit est l'unique voie qui mène à une clarté plus parfaite de cette connaissance fondamentale.

Plus loin j'ai dit que les idées fondamentales de Tolstoï ne sont pas elles-mêmes assez claires et que les gens simples auxquels il parle de Dieu et de l'esprit, sûrement ne s'en font pas une représentation très claire, raisonnable, et ne se représentent que les traditionnels fantômes théologiques qui les tiennent dans les chaînes de la foi aveugle en l'autorité.

Je suis donc tout à fait d'accord avec Tolstoï qu'il faut absolument que la conception scientifique de la vie soit exposée dans une forme très claire et que tous puissent comprendre.

Plus loin j'exige que la religion soit cette science, c'est-à-dire l'anneau de la vie divine qui unit tous les hommes. Encore plus loin, j'exige que cette conscience religieuse éclaire avec une clarté et une limpidité scientifiques.

Jusqu'ici, je le pense du moins, je ne suis point en contradiction avec Tolstoï.

Je souligne encore une fois que, jusqu'à présent, malheureusement,

il n'existe pas une conception générale de la vie claire et accessible aux grandes masses de l'humanité, et que cette conception ne peut être engendrée que par l'élaboration minutieuse, détaillée, de la science de l'esprit.

Cette élaboration servira sans doute au grand problème de la libération morale de l'humanité. Cette élaboration scientifique est une œuvre de maîtres et on ne peut l'exiger du peuple, bien qu'elle soit nécessaire pour établir des bases philosophiques accessibles à tous.

Il n'est donc pas nécessaire que tous les hommes soient savants; il suffit que chaque homme ait des conceptions religieuses fondamentales claires et scientifiques, c'est-à-dire susceptibles d'être contrôlées.

Mais l'humanité n'obtiendra cela que grâce à une étude approfondie qu'on ne saurait attendre de n'importe qui. Cette claire lumière de la rationalité religieuse n'existe pas comme une chose qui est là toute prête et donnée; elle doit être créée peu à peu par nous, avec une clarté toujours croissante. Cette lumière de la conception scientifique de la vie ne luit pas encore pour les grandes masses, et c'est en cela qu'est leur malheur. Mais — et là encore je suis d'accord avec Tolstoï — cette lumière n'éclaire pas non plus nos savants et nos philosophes. A eux tous manque la véritable conception religieuse de la vie, qui a ses racines dans la connaissance de soi-même. Les hypothèses philosophiques ce n'est pas la vraie science, mais une sorte de fantaisie, de foi, et encore, dans la plupart des cas, une foi immorale et dépravante qui se donne l'éclat faux de la science et qui, par des ruses sophistiques, consolide l'esclavage. Oui, en cela, je suis d'accord avec Tolstoï.

Mais l'abus de la technique pour l'asservissement est une chose tout à fait secondaire, qui n'est possible que grâce à l'esclavage spirituel, lequel repose sur la foi aveugle en l'autorité.

En résumé Tolstoï se trompe grandement en supposant que je discute son idée principale. L'idée principale de Tolstoï est juste. Mais il ne se connaît pas en science, et il fait montre envers les savants de préventions qui affaiblissent ses attaques les plus importantes. Ma critique n'était dirigée que contre ces préventions et nullement ses idées principales. La science fausse et immorale de notre temps est une vraie peste, et les universités actuelles sont des nids de mensonge et de corruption.

Je vous prie de communiquer cette lettre au très cher et honoré maître.

Cordialement.

—

Du Dr Schmitt.

Berlin, 8 janvier.

.....Votre observation est erronée. Sans doute la religiosité moralement pure, profonde, raisonnable, libre de toute superstition est possible sans la science ; mais une pareille religion ne sera jamais une connaissance claire et limpide comme le diamant. C'est impossible. Une pareille religion ne se meut que dans les sentiments vagues, élevés, ou dans des symboles imagés, ou dans des images verbeuses. Vous ne pourriez pas me citer un exemple de la connaissance religieuse directe et claire. Chez Tolstoï, par exemple, la religion se cache dans des images artistiques et des représentations nébuleuses, et, pour les masses, la religion qui n'est pas scientifique est toujours la foi en l'autorité, et, par conséquent, l'esclavage...

—

Du Dr Schmitt.

Berlin, 13 janvier 1910.

.....Quant à la connaissance religieuse directe, claire, vous vous trompez. La connaissance du Christ, celle des évangélistes, n'était pas directe, mais transmise par des images. (« Je vous parle en images et par paraboles. ») Elle se cache dans les images symboliques. C'est précisément pourquoi les Eglises ont pu la déformer à leur gré. Socrate, en général, n'est pas l'homme qui connaît, et même qui désire être tel : « Je ne sais qu'une chose, que je ne sais rien ». Son grand mérite c'est d'avoir indiqué la connaissance de soi-même comme la vraie voie où il faille chercher la connaissance. Khelchitzky ne donne même pas les contours d'une conception quelconque du monde. Ce qui n'a pas réussi à Tolstoï, d'autant plus n'a pas réussi aux autres...

—

De Tolstoï.

Iasnaia-Poliana, 17/14 janvier 1910.

Léon Nicolaievitch te remercie de lui avoir envoyé les extraits de la lettre de Schmitt.

Léon Nicolaievitch veut principalement dire à Schmitt qu'il (Schmitt et même toi) admet que les données scientifiques facilitent la compréhension rationnelle de la vérité religieuse, tandis que Tolstoï sait par expérience qu'il y a beaucoup plus d'illettrés que de savants qui comprennent rationnellement les vérités religieuses.

En outre, Léon Nicolaievitch désirerait te dire que tu te trompes en disant qu'il attribue à la doctrine chrétienne une signification

mystique quelconque basée sur la foi, et plus grande que celle qu'il attribue à la doctrine de Kant ou de Schopenhauer, ainsi qu'à la doctrine des penseurs religieux indiens.

Signé : Dr MAKOVITZKY.
(Dicté par Tolstoï.)

De Tolstoï.

Iasnaia-Poliana, 5/18 janvier 1910.

Dans lesquels de mes écrits Schmitt a-t-il trouvé l'expression de la vérité religieuse qui se cache dans « les voiles imagés et les conceptions nébuleuses » ? Communiquez-lui l'exposé ci-joint des bases religieuses, où il me semble difficile de trouver des voiles et des brumes quelconques.

A cela je ne puis qu'ajouter que plusieurs fois il m'est arrivé d'exposer mes opinions sur la religion à des gens non seulement non savants mais presque illettrés, et ces opinions étaient comprises de telle façon que ceux qui les adoptaient les exposaient à d'autres avec une exactitude parfaite, et non seulement à des jeunes gens à l'esprit souple, mais à de vieux paysans. Au contraire, dans notre classe, celle des gens soi-disant instruits, savants, sauf de rares exceptions, je rencontre toujours la plus complète incompréhension. Je dis incompréhension et non désaccord, parce que s'il y avait désaccord il pourrait, il devrait y avoir des objections ; or, je n'ai jamais rencontré rien de pareil, de même qu'il n'y en a jamais de la part des gens d'Eglise. Et il n'en peut être autrement, puisque la non-compréhension des gens instruits, savants, a la même cause que la non-compréhension des gens d'Eglise, à savoir la foi aveugle, les uns en l'Eglise, les autres en la Science. Force m'est donc de dire, non par manière d'acquit, mais parce qu'il en est ainsi, que la science non seulement n'est pas nécessaire pour cette limpide compréhension religieuse, dont parle Schmitt, mais au contraire que rien ne s'oppose davantage à une compréhension religieuse saine et juste que ce qu'on appelle l'instruction et la science. Et il n'en saurait être autrement. En effet, l'homme du peuple, sans même parler des conditions de sa vie, plus raisonnables, plus naturelles que celles de « la vie des savants », l'homme du peuple ayant compris une fois pour toutes le mensonge de la religion de l'Eglise, et la rejetant, demeure tout à fait libre, pur, apte à recevoir la vérité. Au contraire, un savant dépravé intellectuellement dès le lycée, puis par l'université, les académies, rejetant dans la plupart des cas la fausse religion de l'Eglise, ou parfois lui restant fidèle, demeure pénétré, depuis son enfance, des dogmes de la foi scientifique qui lui ont été inculqués,

foi qui n'est point comptable avec les vérités religieuses dans leur exposé simple et rationnel.

P.-S. — Je vous envoie cette réponse à Schmitt. J'ai été très heureux de votre lettre et de l'occasion d'ajouter ces notes. Il va de soi que vous pouvez en user comme bon vous semblera.

—

De Tolstoï.

Iasnaia Poliana, 9/22 janvier 1910.

A ce que je vous ai écrit, et que j'ai écrit par vous à Schmitt, au sujet de la plus grande réceptivité des vérités religieuses supérieures chez les hommes simples que chez les savants, j'ajouterai encore ceci :

Outre que l'étourdissement du cerveau produit par les conceptions et les images pour la plupart fausses et inutiles ne peut point passer sans laisser de traces, outre cela, les conceptions « scientifiques » mêmes sont incomparablement plus déraisonnables et plus fausses que les conceptions religieuses les plus grossières. Par exemple, prenons la question la plus ordinaire, celle de l'origine du monde et de l'homme. La question de l'origine du monde et de l'homme, dans le temps, ou, autrement dit, celle de trouver le point final du temps infini, pour un être qui ne peut se représenter rien de matériel autrement que dans le temps, est une question faussement posée. La religion, dans sa forme la plus grossière, répond à cette question que Dieu a créé le monde en six jours, etc., réponse absurde, mais dans laquelle il y a la conception de Dieu, de quelque chose d'incompréhensible qui se trouve en dehors de la faculté de représentation de l'homme, et, par conséquent, en dehors du temps. Réponse inepte par les détails, mais juste par essence. En effet, elle implique que l'origine du monde a sa cause en dehors du temps ; c'est pourquoi, tout au fond, cette réponse est raisonnable. Elle dit que le commencement de la vie est en dehors du temps.

Comment donc la science répond-elle à cette question ? Par les raisonnements les plus ineptes, par des descriptions compliquées, verbeuses ; par des observations sur les changements subits, dans notre champ d'expérience, par certaines espèces se transformant en d'autres espèces.

La science n'admet même pas nettement l'idée de ce qui saute aux yeux de quiconque n'est pas étourdi par la superstition scientifique : que l'origine des choses et leur dépendance mutuelle dans le monde matériel, que nous ne pouvons pas nous représenter autrement que dans l'espace et le temps infinis, ne peuvent, en aucune façon, être définies, et que la recherche de la solution des questions sur la dépendance et l'origine des choses, dans le monde matériel,

c'est-à-dire dans l'espace et le temps infinis, constitue l'occupation la plus oisive et la plus stupide qui soit.

Et cependant le terme « évolution », mot et conception préférés des gens de science,n'est nullement plus raisonnable et plus compréhensible que l'expression : « Trois personnes en une. »

Ces jours-ci j'ai eu la visite d'un docteur, un savant. Il m'avait écrit au préalable et m'avait posé cette question : Comment exposer nettement et exactement la compréhension scientifique du sens de la vie?

Je lui dis que, selon moi, le sens de la vie se définit par l'aspiration au bien de ce principe immatériel que nous reconnaissons en nous-mêmes. Le savant docteur ne m'écoutait pas... Il m'interrompit en disant que tout cela est subjectif et qu'il désirerait avoir la définition objective du sens de la vie ; et, pour m'expliquer sa pensée, il se mit à parler de l'évolution. A ce mot, je m'excusai, et lui déclarai ne plus pouvoir continuer l'entretien.

Je vous écris tout cela pour montrer combien la conception religieuse de la vie la plus grossière est supérieure à une pareille compréhension scientifique. Là-bas il y a la conception en dehors du temps et de l'espace immobiles et immatériels : Dieu, conception qui répond à toutes les questions insolubles qui se posent à l'homme, qui répond par la reconnaissance de l'impossibilité pour l'homme de résoudre ces questions.

La phrase : Dieu a créé le monde, il m'a créé, à proprement dire signifie que j'ignore et ne puis savoir comment je suis venu au monde ni quel est le commencement de tout. Tandis que les hommes de science, eux, sont absolument convaincus qu'ils savent,qu'ils peuvent savoir, et apprendront sûrement quelle est l'origine du monde et de l'homme. Ils sont tout à fait convaincus que cette minime partie de savoir qu'ils ont pu acquérir et qui n'est qu'une petite parcelle de cet immensément grand domaine de la science, qui nous est inaccessible, constitue la vraie science et qu'il n'y a rien qui ne soit accessible à la connaissance de l'homme.

C'est pourquoi non seulement je pense, mais, par la logique et l'expérience, je sais que l'homme religieux, même avec les représentations religieuses les plus grossières, au point de vue de la réceptivité de la vérité est infiniment supérieur à l'homme ayant la superstition de la science.

Le premier sait qu'il y a quelque chose qu'on ne peut pas savoir, tandis que le deuxième est convaincu qu'il n'existe rien de pareil, et que tout ce qu'il sait est la science vraie.

Le premier n'a besoin que de rejeter les excroissances des superstitions sur ce qu'il reconnaît comme inaccessible, et alors il n'y a plus devant lui aucun obstacle pour la vérité. Le second, au contraire,

ne peut pas accepter la vérité parce qu'il est imprégné des mensonges qu'il tient pour la vérité et qu'il n'y a pas en lui un coin où puisse se loger cette vérité.

Dans les sciences, le plus important c'est de ne pas s'imaginer savoir ce que l'on ignore, de bien se rendre compte qu'on ne sait pas ce qu'on ignore. Et cette qualité ce sont les hommes religieux qui la possèdent, si même leur religion s'exprime dans les formes les plus grossières, tandis que les hommes de science sont totalement privés de cette qualité.

—

De Tolstoï (1).

Iasnaia Poliana, 11/24 janvier 1910.

C'est ainsi quant à la question générale de la science sur l'origine du monde, et il en est de même pour toutes les sciences et sur toutes les questions particulières.

Prenons, par exemple, la question la plus simple : celle du jour et de la nuit et de ce qui se passe dans le ciel. Un homme non savant, un ouvrier, qui voit presque chaque jour se lever et se coucher le soleil, dit et pense que le jour et la nuit proviennent de ce que — comme il le voit nettement — le soleil sort d'un côté, derrière la forêt ou le champ, puis disparaît de l'autre côté, et qu'alors la nuit arrive. Il sait aussi qu'à partir du printemps le soleil se lève plus tôt, et d'un certain endroit, et que l'hiver il se lève plus tard et dans un autre endroit. Il sait aussi que durant la nuit le ciel est parsemé d'étoiles, et que les étoiles, ainsi que le soleil, se lèvent et se couchent.

Un homme « instruit », un savant, bien qu'il voie rarement lever le soleil et n'ait pas observé le changement du lieu de son lever et de son coucher, dit et pense que le jour et la nuit proviennent de la rotation de la terre autour de son axe imaginaire; et que l'hiver et l'été sont dus à ce que la terre tourne, sur une orbite imaginaire, autour du soleil. Il dit et pense, en outre, que le soleil n'est pas unique, qu'il en existe des dizaines de milliers, et que plusieurs parmi eux, de même que la terre, tournent autour d'un autre soleil. Tout cela il ne le sait pas, mais l'accepte de confiance.

Quelque spirituel que soit le système de Copernic, et quelque amusantes que puissent être pour les oisifs les observations de la voie lactée, des canaux de Mars, à l'aide d'instruments qui coûtent des centaines de millions, tout homme sérieux, de bonne foi, ne peut ne point reconnaître que le paysan possède sur le ciel des connaissances réelles, acquises directement, tandis que le savant possède des con-

(1) Suite à la lettre précédente.

naissances douteuses, indirectement acquises, sujettes à caution et inutiles, sauf comme passe-temps de gens riches.

La même chose pour toutes les sciences expérimentales, sans parler déjà de la jurisprudence, de la médecine, de l'économie politique, etc. Et, avec cela, quel contentement de soi, quelle suffisance ont les savants ! Moi, je pense qu'on peut dire sans se tromper que les vraies qualités des hommes sont toujours en proportion inverse de l'opinion qu'ils en ont, et qu'il n'est pas d'indice plus sûr de la pauvreté des qualités que s'attribuent les hommes que la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Or, en notre temps, il n'existe peut-être pas d'hommes plus sûrs et plus contents d'eux-mêmes que ceux qualifiés de savants et d'hommes instruits.

Les hommes de notre temps sont fiers de la découverte du radium, qui n'est utile à rien, et dont la radioactivité ne s'épuisera que dans trois millions d'années (cela est calculé très soigneusement); de même que les rois et leurs sujets sont fiers de la splendeur royale.

Oui, rien que cette effroyable assurance de notre science est l'indice le plus sûr de sa nullité !

Oui, encore, ne manquez pas d'indiquer à Schmitt le cycle des lectures du 9 janvier. Toutes les pensées de cette journée je désirerais les mettre en épigraphe aux objections que je lui oppose.

Je vous ai ennuyé, mon cher Skarvan, avec mes suppléments, mais je vous les envoie conditionnellement. Je vous laisse carte blanche : vous pouvez les envoyer à Schmitt ou les jeter au panier.

—

Du Dr Schmitt.

Berlin, 28 janvier 1910.

Cher ami,

Bien que je ne connaisse pas la dernière œuvre de Tolstoï (1) dans laquelle, paraît-il, il expose avec une clarté parfaite toute sa philosophie, néanmoins, en analysant tout ce qu'il a fait paraître jusqu'à ce jour, il est facile de montrer que sa philosophie n'est pas du tout si limpidement claire. Comme, d'autre part, vous écrivez que cette nouvelle œuvre n'apporte rien de plus à ceux qui connaissent déjà Tolstoï, je suppose que, pour expliquer le point litigieux, il est suffisant de se reporter à ses écrits antérieurs.

Quoique Tolstoï n'admette aucune définition de Dieu, puisque, selon ses propres paroles, cette définition détruit en lui la conception de Dieu (Cycle des lectures du 7 juillet), cependant nous sommes forcés de nous en tenir à ses explications pour définir si son exposé de

(1) Un ouvrage intitulé : *l'Enseignement de la vie*, qui n'a pas encore été publié.

la question sur Dieu est, en effet, limpidement clair, surtout pour le simple peuple.

Dans son « Cycle de lectures » Tolstoï dit qu'il fut amené à la connaissance indiscutable de Dieu par la question : D'où viens-je? « Je suis né de ma mère; ma mère de ma grand'mère, etc., etc., mais la toute première, de qui est-elle issue? Et j'arrive inévitablement à Dieu. »

Puisque Tolstoï nie Dieu créateur (voir ses pensées sur Dieu), nous restons donc dans une série de causes corporelles, et il ne nous est pas tout à fait clair que la somme de pareilles unions et de causes corporelles soit absolument quelque chose de divin et de parfait.

Ailleurs Tolstoï fait une volte-face et désigne Dieu comme le commencement de sa pensée, de sa raison, de son amour, de même que de la matière. Ce que doit signifier ici le « commencement » n'est point parfaitement clair, puisque l'idée de création n'est pas envisagée.

Tolstoï est encore moins clair quand il dit que « la vie du monde s'accomplit selon la volonté de quelqu'un », que « quelqu'un fait tout ce qui se passe dans l'univers et dans notre vie ». Qu'y a-t-il derrière cette activité? Quelqu'un, c'est-à-dire une intellectualité quelconque qui dirige tout selon son désir.

Tout cela n'est ni complètement clair ni naturel, ni d'une qualité pouvant justifier tout ce qu'il y a d'irraisonnable, de cruel, d'inopportun dans le monde organique et inorganique, et faisant preuve des soins affectueux et de la sagesse paternelle de ce quelqu'un!

Ce que doit signifier, en général, « le commencement de tout », demeure très obscur. Si, d'après Tolstoï, l'idée de la création de tout ne doit pas fixer l'attention, alors on peut comprendre l'union des causes, peut-être principales, dans le cercle de la vie, et le tout, comme la somme d'unions pareilles qui cependant, en elles-mêmes, ne représentent rien de divin. La raison et l'amour ne paraissent ici que des sensations spirituelles et la survivance d'une certaine élévation ; et leurs causes se peuvent trouver sans doute, dans la connaissance de soi-même. Cependant une semblable connaissance de soi-même n'est pas quelque chose de tout prêt, mais c'est le problème le plus important et le plus ardu de la science.

Combien Tolstoï sait mal expliquer cela, on le voit, par exemple, dans le 11e chapitre des Pensées sur Dieu, où il dit : « Dieu est tout; le tout infini dont je me reconnais la partie. »

Cependant il est clair que l'infini ne peut être compris dans le fini, l'entier dans la partie, et que, si la proposition de Tolstoï est juste, il en résulte seulement qu'en aucune façon nous ne pouvons comprendre Dieu, que nous ne pouvons rien savoir de lui, puisque nous ne connaissons que la partie qui n'est pas Dieu. Ainsi, l'entier, le

tout, l'infini lui-même, doit pénétrer en nous d'une façon quelconque pour que nous puissions savoir quelque chose de lui. Les dissertations de Tolstoï ne nous expliquent pas ce que cela doit signifier, comment cela est possible, elles nous exposent seulement l'impossibilité de la conception de Dieu.

En effet, si Tolstoï ne peut pas se comprendre autrement que comme partie de Dieu (c'est-à-dire une grandeur finie, disparaissant en comparaison avec Dieu), alors il oppose quelque chose à ce fini, ce qu'il ne pouvait pas faire puisqu'il ne vit que dans le fini et n'a d'autre accès.

Toutefois il définit justement l'appréciation de ses connaissances en disant, dans le 3e chapitre des Pensées sur Dieu : « Je me suis aperçu, plus tard, que la connaissance c'est une lumière qui pénètre en moi par un verre dépoli. Je vois la lumière, mais j'ignore ce qui produit cette lumière ; je sais seulement qu'elle existe. »

Ainsi, il arrive à la conception nébuleuse de l'être suprême de tous les théistes ; et, de l'aveu de Tolstoï lui-même, sa conception de Dieu est aussi peu limpide que le verre dépoli. Quand Tolstoï croit s'exprimer de la façon la plus parfaite, il dit : Nous reconnaissons Dieu moins par la raison et même moins par le cœur, que par le sentiment de notre dépendance complète envers lui. C'est un sentiment semblable à celui qu'éprouve l'enfant sur la poitrine de sa mère : il ignore qui le tient, qui le réchauffe, qui le nourrit, mais il sait qu'il y a ce quelqu'un, et non seulement il le sait, mais il l'aime.

Ainsi il ne parle de Dieu que par images, il nous donne le tableau du nourrisson et de sa mère, qui disparaît dans la chaleur du sentiment. Devant nous flotte la personnalité supposée, en laquelle *il faut croire*, mais que nous ne connaissons pas clairement. Ou peut-être cette personnalité, ce quelqu'un qui se soucie de nous, n'est-ce aussi qu'un tableau poétique?

J'incline à penser que, dans d'autres passages où Tolstoï trouve « Celui », ou « Quelqu'un » trop étroit, l'homme simple auquel il parle ainsi de Dieu et de l'Esprit, qu'il ne peut lui expliquer, cet homme simple voit tout bonnement les images traditionnelles de la croyance théologique : le père soucieux, le maître qui dirige tout très intelligemment, représentations qui, précisément, tiennent le peuple en esclavage.

La connaissance indiscutable n'est possible que lorsqu'il s'agit de la connaissance de soi, et la connaissance des formes supérieures de la vie qui grandissent en nous, et pour la clarté desquelles l'examen minutieux est nécessaire.

Je vous laisse libre de communiquer ou non ces observations au très honoré maître.

Votre dévoué.

Traduit du manuscrit par J.-W. BIENSTOCK.

STENDHAL ET SES ÉDITEURS

DOCUMENTS INÉDITS (1)

—

Dans son éloquente analyse de la *Correspondance de Stendhal*, M. Remy de Gourmont, exprimant son goût très modéré pour les lettres à Pauline, déclare « très intéressante, au contraire, la série de lettres, jusqu'alors inédites, où Beyle traite de l'impression, de la mise en vente de ses livres, de ses rapports avec les éditeurs, les revues et les journaux. On y trouverait, ajoute l'éminent critique, les éléments d'une étude curieuse sur la condition d'un homme de lettres vers 1820 (2) ».

Cette appréciation nous encourage à publier quelques documents qui se rattachent à cette partie de la *Correspondance*, la complètent en la corroborant, et forment un appendice intéressant à l'*Histoire des Œuvres de Stendhal.*

La légende qui représente Henri Beyle « fuyant à l'étranger, à l'apparition de ses œuvres, *pour n'en pas entendre parler* » n'a plus guère de créance aujourd'hui. La *Correspondance complète* ne laisse aucun doute à cet égard ; elle nous montre que Stendhal n'était pas plus indifférent à sa renommée d'auteur, même masqué, qu'au succès matériel de ses ouvrages. Sans doute, ce n'était pas chez lui une question de lucre ou de vanité littéraire, et, comme le dit très bien M. Remy de Gourmont, « Stendhal fut plutôt un amateur, comptant peu sur des gains, plus soucieux de plaire à ses amis qu'à un public ». Lui-même écrivait en 1818, étant à Milan : « Vous savez bien que je ne suis pas auteur à la Villemain. Je fais de ces niaiseries le cas qu'elles méritent ; ça m'amuse ; j'aime surtout à en suivre le sort dans le monde, comme les enfants mettent sur un ruisseau des bateaux de papier. » Voilà une profession de foi des plus modestes. Mais il ajoute aussitôt, avec une joie non dissimulée : « Vous ai-je dit que Stendhal a eu un succès fou ici il y a quatre mois ? » Et il cite, comme *petit fait probant,* un exemplaire de *Rome, Naples et Florence* lu au café par quatre personnes qui ne voulaient que le feuilleter et se trouvèrent, à une heure du matin, le livre encore en mains (3). Beyle écrivait cela, en riant, sans doute,

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy, à qui nous en devons l'obligeante communication.

(2) *Revue des Idées,* 15 mai 1908, p. 461.

(3) *Correspondance*, édition ch. Bosse, pp. 114-115.

de ce *rire* avec lequel il accueillait plus tard la gerbe d'éloges de Balzac.

Quant au résultat pécuniaire de ses publications, nous voyons également, dans la *Correspondance*, que Beyle en avait la constante préoccupation au milieu des distractions les plus variées et sous le climat le plus propre à les lui faire oublier. Sa situation de fortune lui interdisait le détachement, de suprême élégance, qu'on lui a prêté.

La vérité, c'est que sa demi-solde de réforme et le viager Fuzier, environ 2.000 fr., qui constituaient, en 1817, son revenu annuel, étaient insuffisants pour assurer son existence d'oisif à l'étranger, curieux de tout connaître, fréquentant la meilleure compagnie, assidu aux théâtres et fervent d'excursions de toutes sortes. Aussi, tout en écrivant « comme on fume un cigare » pour se distraire et se dépenser, Beyle espérait acquérir, par sa plume, le casuel qui lui était indispensable.

De là, cette série de lettres où il s'enquiert de la vente de ses livres, met ses amis à contribution, talonne ses éditeurs, leur demandant des transformations et des comptes, recommande d'inonder la province de prospectus, et finalement se heurte à l'indifférence de ses contemporains qui laissent moisir ses rêveries dans l'arrière-boutique des libraires.

Nous allons entendre, formulée par des chiffres éloquents, la réponse de ces éditeurs du temps de la Restauration, remplis de bonne volonté, mais légèrement encombrés, puisqu'ils travaillent pour des lecteurs « de 1860 ou 80 ». Ironique et suprême consolation de l'auteur, réduit à escompter sa gloire, sans pouvoir réaliser les « cinq francs par jour » qu'il ambitionnait encore, en 1835, pour écrire des romans « entre deux bougies, dans une petite chambre, au cinquième étage, de la rue Richepanse (1) » !

§

Nous retrouvons ici le baron de Mareste, non pas celui dépeint en quelques lignes par *Henri Brulard*, et « gravé à l'eau-forte » dans les *Souvenirs d'Egotisme* personnage sec, dur, avare et envieux — mais le baron de la *Correspondance*, ami d'une rare obligeance, d'un dévouement infatigable, s'étant constitué « l'homme d'affaires » du touriste italien, soignant ses intérêts, faisant ses commissions, ne reculant devant aucune démarche pour assurer ses succès d'auteur, après l'avoir « critiqué ferme » (2).

En 1817, au début de leurs relations, Beyle avait donné de judicieux conseils au baron pour l'acquisition d'une propriété dans l'Isère, et ce petit service d'intérêt avait cimenté leur amitié. A l'époque où

(1) Cf. *Correspondance*, 1908, tome III, 141.
(2) Cf. Stendhal et ses livres. *Mercure de France*, 16 déc. 1909.

Stendhal écrivait ses *Souvenirs* (1832), il avait oublié les bons offices du baron, sans doute effacés de sa mémoire par dix ans de discussions, mais en 1818, sa reconnaissance se traduisait par des lettres étincelantes de verve et d'esprit.

I. — PRÉFECTURE DE POLICE

Paris, le 14 mai 1818.

J'ai l'honneur de saluer M. Didot et de lui transmettre le billet que j'ai reçu de M. Beyle, mon ami, par lequel il est prié de me remettre dix exemplaires de la *Vie de Haydn* et dix de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (1).

Le porteur du présent est un homme sûr à qui M. Didot peut en toute confiance remettre les ouvrages ci-dessus désignés. M. Beyle désirant savoir combien il a été vendu d'ex[emplaires] de *la Peinture* et de *Haydn*, j'ai l'honneur de le prier de vouloir bien me donner cette information et de me mander en même temps quel est le prix de ces deux ouvrages...

[DE MARESTE]

Paris, le 14 mai 1818.

II. — P. DIDOT L'AÎNÉ
Chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel
Imprimeur du Roi
de la chambre des Pairs et de la Cour Royale
rue-du-Pont de Lodi, nº 6, près celle Dauphine.

Monsieur

L'*Histoire de la Peinture* a été imprimée à 1.000 Ex.
D'après les ordres de M. Beyle, j'en ai remis :

à la Police	5 Ex.
à M. Crozet, pendant l'impression	10 —
à M. Renouard	104 —
à l'auteur, M. Beyle	50 —
à M. Chanson, libraire	50 —
à M. Delaunay, id	50 —
à M. Mongie, id	50 —
Envoyé à Londres	50 —
Remis aux journalistes	16 —
à vous, Monsieur	10 —
J'en ai à peu près vendu 25	25 —
	420 —
Il m'en reste par conséquent	580 —

Le prix est de 12 fr. et de 10 fr. pour le libraire.

Quant aux *Lettres sur Haydn*, il m'en reste toujours à peu près 800 ex., la vente ayant été à peu près nulle depuis la réimpression des titres. Le prix de l'ouvrage est de 5 fr. pour le libraire et de 6 fr. pour le particulier.

(1) Cf. *Correspondance*, éd. Ch. Bosse, 1908, II, p. 75.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

pour DIDOT L'[AIN]É.
(*S. illisible*).

Je vous prie d'avoir la complaisance de faire passer l'incluse à M. Beyle dont j'ignore l'adresse.

à Monsieur de Mareste
chef du bureau des passeports
à la Préfecture de Police
Paris.

[*Note du baron,* en tête et en travers de cette lettre :

J'ai envoyé à Jombert, libraire, le 15 mai 1818, 8 exemplaires de l'*Histoire,* pris chez Didot, plus 8 exemplaires d'*Haydn.* — Gardé deux exemplaires *Histoire,* 1 exemplaire *Haydn.* Remis 1 exemplaire *Haydn* à Lingay.]

III. — PIERRE DIDOT AU BARON DE MARESTE.

S. d. [Juillet 1818].

J'ai l'honneur de vous adresser, suivant les ordres de M. Beyle, 8 exemplaires des titres nouveaux de *Haydn,* dont sûrement il vous a indiqué l'usage (1). Je vous remets aussi un compte et une lettre qu'il vous prie d'avoir la complaisance de lui faire passer.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

[*Note du baron :*
Envoyé le tout, compte, lettre et titre de l'ouvrage, le 19 mars 1819.]

p. DIDOT l'aîné
(S. illisible.)

On sait qu'au mois de novembre 1817, Stendhal avait eu l'idée, pour ranimer la vente de son premier ouvrage, d'en faire brocher 300 exemplaires avec un nouveau titre : celui de *Vies de Haydn,* etc., substitué à : *Lettres écrites de Vienne,* etc. C'est ce qu'on appelle la deuxième édition, qui est, en réalité, la première... rajeunie. A cette occasion, Beyle avait commandé à son éditeur 2.000 affiches, avec indication « de les faire poser, par vingt ou trente, très haut (2). » Précautions superflues, sans doute, car le 25 janvier 1818, l'auteur écrivait à son ami : « Faites vendre les *Vies de Haydn,* si vous pouvez... Songez qu'il y a *huit cents orphelins* qui pleurent en magasin, et huit cents orphelins à quatre francs (3) ! » Et six mois après, il écrivait au baron : « Faites donc louer les huit cents exemplaires de l'*Haydn.* Voilà l'essentiel (4). » Vains efforts ! Le stock était encore intact en 1831, époque à laquelle Stendhal payait, avec ses émoluments de consul, les frais de magasinage de quinze années.

Quant à l'*Histoire de la peinture en Italie,* la lettre et la note suivantes nous renseignent sur son sort et ses pérégrinations :

(1), (2), (3), (4), *Correspondance,* 1908, II, pp. 38, 54, 92.

IV. — PIERRE DIDOT A HENRI BEYLE.

Paris, 8 octobre 1819.

Monsieur,

J'ai vu les libraires auxquels vous avez déposé votre ouvrage sur *la Peinture*. — M. *Chanson*, qui a reçu 50 exemplaires, a dû vous écrire à ce sujet, il y a deux jours ; et il paraît que, d'après son compte, il lui en reste 25 et que le produit des 25 vendus compense des frais d'impression faits chez lui. — *M. Renouard* a vendu les 104 exemplaires ; ainsi il vous les règlera à votre première réquisition. — M. *Delaunay* a vendu 30 exemplaires sur les 50 et me propose de m'en remettre le prix. — M. *Mongie* n'a pas eu de débit ; il lui en reste à peu près 8 sur 13.

Voilà, Monsieur, le résultat des différents dépôts dont vous demandez la note.

Je vous envoie par le porteur les 30 exemplaires des *Lettres sur Haydn*, ce qui complète la demande que vous m'avez faite.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

pour DIDOT L'[AIN]É
(S. illisible.)

V. — NOTE DU BARON DU MARESTE. — 1819.

M. Jombert n'ayant pu, faute de local, prendre chez lui 200 exemplaires de *l'Histoire* et 100 de *Haydn*, ils ont été pris chez M. Didot, déposés chez M. Chanson, rue des Grands-Augustins, n° 10, et tenus à la disposition de M. Beyle.

25 octobre 1819.

28 fr. à payer à M. Jombert, sur les 40 fr. Envoyé à M. Jombert les livres laissés ici par M. Beyle.

1819.

Remis le 29 octobre, par ordre de M. Beyle, à M. Jombert les livres laissés à l'hôtel de Bruxelles et envoyés à Grenoble à Mme Périer-Lagrange.

16 mars 1820.

D'après la lettre de Beyle du 3 mars (1), j'ai engagé Egron à envoyer à Delaunay les 20 exemplaires [de *l'Histoire de la Peinture*] qui lui restent de Stendhal, en invitant le sieur Delaunay à les vendre de 6 à 10 fr. s'il peut, comme étant les derniers d'un ouvrage dont la première édition est épuisée.

— Id. — Envoyé à Chanson le billet de B[eyle] relatif à 30 bons pour 10 exemplaires de *l'Histoire*.

Nullement découragé par l'insuccès de ses premières œuvres, Stendhal songeait, à cette époque, à faire imprimer son Essai sur l'*Amour*, sinon gratuitement, au moins à peu de frais, aussi, dans cette même lettre du 3 mars, s'était-il enquis du prix de revient le plus modique. La note du baron se termine par ces lignes qui répondent à cette question :

(1) *Correspondance*, 1908, II, p. 172.

L'*Amour*, demande faite par Stendhal : l'ouvrage fera 9 feuilles in-18 à 45 fr. la feuille — tiré à 200 exempl. cela ferait 405 fr. On paye ordinairement moitié d'avance et l'autre moitié à 3 mois de date.

Répondu les 17 et 18 mars = 12 pages pas moins.

§

Nous passons en Angleterre, où nous allons voir comment l'*Histoire de la Peinture* fut accueillie. Le 25 mars 1820, Beyle avait envoyé au libraire Dessurne à Londres, de nouveaux titres où l'énigmatique *M. B. A. A.* était remplacé par *M. de Stendhal* — mesure propre, selon l'auteur, « à lui ouvrir les ateliers des artistes dont il comptait particulièrement s'occuper en Angleterre (1) ». A cet envoi était jointe la recommandation de distribuer gratis des exemplaires aux journalistes, libraires, sociétés d'art, etc. Voici les remerciements de l'un d'eux :

VI. — J. B. WARDING A HENRI BEYLE.

Rue Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, nº 12, Paris,
20 April 1820.

Sir,

One of my friends, who expected to have the honnour of seeing you in London, promised to express my thanks for the valuable present of the « Histoire de la Peinture en Italie », but I find that his short stay in that city deprived him of that pleasure, and I pray you to excuse me in not acknowledging at an (illisible) from the receipt of this interesting work.

I am, Sir, with great respect, your most obliged servant,

J. B. WARDING.

à Monsieur le comte de Stendhal
par M. Dessurne,
124 Newgate Street,

VII. — DESSURNE AU BARON DE MARESTE.

Londres, le 26 mai 1820,

J'ai bien reçu par M. Guillon la lettre obligeante que vous avez bien voulu m'adresser, accompagnée de nouveaux titres à substituer à l'ouvrage de notre ami commun, M Beyle. A mon retour ici, ce qui n'eut lieu que le 5 courant, je trouvai une lettre de lui, sous la date du 25 mars dernier, dans laquelle il m'annonçait ce changement. Je vais suivre ses instructions et faire même une annonce dans le *Morning Chronicle*, en relatant le compte avantageux qui a été rendu de cet ouvrage dans l'*Edinburgh Review*, nº 64. Je désire que cette nouvelle tentative soit accompagnée de plus de succès que les premières. Quant aux petits frais, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Au reste, nous retrouverons cette bagatelle soit sur la vente ou à l'arrivée de M. B[eyle].

(1) *Correspondance*, 1908, II, p. 180.

Veuillez, Monsieur, continuer de disposer de moi en tout ce qui pourrait vous être agréable en cette ville. Comptez sur le zèle que je mettrais à remplir les commissions qu'il vous plairait de me confier.

J'apprends que M. Schmit est maintenant de retour à Paris. Oserai-je vous prier, Monsieur, de lui dire de me faire parvenir sous peu le certificat de vie de Madame sa mère et le sien, à moins qu'il ne vienne lui-même selon le rapport qui m'a été fait.

J'ai l'honneur de vous saluer.

L. M. DESSURNE.

à Monsieur Mareste
rue de Richelieu, nº 45.

VIII. — DESSURNE AU BARON DE MARESTE.

Londres, 28 novembre 1820.

Monsieur,

Ignorant l'adresse actuelle de M. de Beyle, je viens vous importuner de nouveau pour vous prier de lui mander à l'occasion que j'ai, à la fin, reçu de M. Polidori, le 9 et pour son compte, la somme de 115,20. Je serais bien aise d'avoir à lui transmettre en même temps des détails favorables sur la vente de ses ouvrages, mais notre attente n'a été nullement couronnée de succès. A peine en a-t-on placé une demi-douzaine.

Je désire de tout cœur qu'on ait su les apprécier davantage ailleurs. Vous priant de vouloir bien disposer de moi en tout ce qui pourrait vous être agréable, j'ai l'honneur de vous saluer.

L. M. DESSURNE.

Mille choses agréables à l'occasion à Messieurs Schmit et de Barral.

En Angleterre comme en France, Stendhal trouva, à ses débuts, *l'heureux petit nombre* de lecteurs qu'il souhaitait, en lui dédiant ses œuvres. Peut-être le croyait-il plus grand? Mais la renommée le prit au mot, laissant à la postérité le soin de consacrer sa gloire...

§

L'édition *originale de Rome, Naples et Florence* ne semble pas être celle que nous avons indiquée p. 27 de l'*Histoire des Œuvres de Stendhal*, mais la suivante, dont nous devons l'obligeante communication à M. Remy de Gourmont et qui est conforme à l'indication de M. George Vicaire (*Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, I, p. 453) :

ROME
NAPLES ET FLORENCE
en 1817
par M. de Stendhal
Officier de cavalerie

Epigraphe anglaise de 12 lignes extraite des Mémoires d'Holcroft

Paris
Delaunay, libraire au Palais-Royal, Galerie de bois :

Pélicier, libraire au Palais-Royal, Galerie des Offices.
1 vol. in-8° de 361 p. Imprimerie d'Adrien Egron, rue des Noyers, n° 37.
MDCCCXVII

L'édition qui parut la même année (1817), in-8° de 353 p. chez les mêmes éditeurs, avec un titre détaillé et l'indication du libraire anglais Colburn, serait donc la *seconde*, suivie d'une traduction anglaise, également publiée à Londres chez Colburn, en 1818. — La *troisième* édition resterait ainsi celle publiée, en 1826, par Delaunay, en 2 vol. in-8°, avec cette particularité : « que des exemplaires de cette édition ont été cartonnés. Les cartons ont été tirés en mars 1827 chez Pihan-Delaforest. Ils sont d'une demi-feuille et s'intercalent au tome II. » (*R. de G.*)

L'édition *originale* est précédée d'une préface qui n'a pas été reproduite dans les éditions postérieures, même dans celle de 1854, dite complète. En voici le texte, car c'est presque de l'inédit :

Cette esquisse est un ouvrage *naturel*. Chaque soir, j'écrivais ce qui m'avait le plus frappé. J'étais souvent si fatigué que j'avais à peine le courage de prendre mon papier. Je n'ai presque rien changé à ces phrases incorrectes, mais inspirées par les choses qu'elles décrivent : sans doute, beaucoup d'expressions manquent de mesure.

La musique est le seul art qui vive encore en Italie. Excepté un homme unique, il y a là des peintres et des sculpteurs comme il y en a à Paris et à Londres. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement, en ce pays, la poésie, la peinture et enfin les Pergolèse et les Cimarosa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et les mœurs grandioses des républiques du Moyen-Age.

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord, il veut s'occuper de musique : la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens. De là, il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs ; de là, à l'influence d'un homme sur l'Italie. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle, l'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par être noirci des tristes teintes de la politique.

§

Le traité d'Henri Beyle avec l'imprimeur de *Rome, Naples et Florence* n'a pas été retrouvé : d'autre part, la *Correspondance* est muette de juin à octobre 1817, époque de cette impression. Mais, du compte ci-après, il n'apparaît pas que l'opération ait été fructueuse pour l'auteur, qui récupera 395 fr. après en avoir avancé 700. Néanmoins, l'ouvrage eut un succès appréciable, puisque la vente atteignit 200 exemplaires en 1818, et l'édition était épuisée à la fin de 1820.

IX. — ADRIEN EGRON AU BARON DE MARESTE.

Paris, 7 mars 1818.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire remettre le compte de la vente de l'ouvrage

de M. Beyle : il en résulte que, les frais d'impression prélevés, je dois à l'auteur une somme de 395,35. Comme les exemplaires vendus ne me seront payés en partie que dans la fin de cette année, je vous offre mon billet fin octobre prochain. Si cette offre vous convient, vous voudrez bien me le marquer et vous me donnerez une décharge ; de mon côté, je vous donnerai un reçu de 158 exemplaires que je vendrai aux mêmes conditions.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur votre serviteur.

à M. de Mareste
chef du bureau des passeports
à la Préfecture de Police.

A. Egron.

X. — COMPTE.

DOIT — M. Beyle, son Cte ct chez Adrien Egron, à Paris			AVOIR —		
1817			1817		
Juin 17. Impression de *Rome, Naples, etc., en 1817,* in-8° cicéro, interligné, à 500 sur carré fin et 4 sur vélin à 36 fr. la feuille = 810 »			Juillet 10. Reçu en espèces.		250 »
Corrections..... 60 »			id. 27. id.		200 »
Brochure de 500 exempl..... 37 50		919 50	id. 31. id.		105 85
Errata 2 p. in-8° à 500..... 12 »			Août 29. id.		150 »
Septembre 15. Emballage des ex. qui lui ont été envoyés.....		3 »	1818		
Octobre 18. Port d'ex. chez divers.....		12 »	Mars 6. Ventes faites depuis le 1er octobre jusqu'à ce jour. 226 ex. réduits à 208 par la défalcation des 13es., ci : 208 à 3 fr.....		624 »
1818			*Compte des 504 exemplaires.*		
Mars 6. *Solde en sa faveur.*		395 35	Remis à M. Beyle, y compris les vélins...	64	
		1329 85	Remis aux libraires et aux journaux.....	13	
			Remis à divers, d'après ses ordres	43	
			Ex. vendus suivant cte ci-dessus	226	
			Ex. restant en magasin.	158	
					1329 85

Après examen de ce compte, Stendhal, animé d'un scepticisme fâcheux, écrit au baron de Mareste, le 21 mars 1818 : « Je joins ici un mot pour Egron qui me vole *ung petit* (1). » D'où protestation de l'imprimeur qui s'empresse de « régler » l'affaire :

(1) *Correspondance,* 1908, II, pp. 59, 63, 65, 74, 78.

XI. — A. EGRON, *Imprimeur de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, rue des Noyers, n° 19.*

AU BARON DE MARESTE.

Paris, 15 avril 1818.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser pour solde de mon compte avec M. Beyle, au 6 mars dernier, mon billet à votre ordre de fr. 395,35 au 31 octobre prochain. J'y joins le reçu de 158 exemplaires restés à cette époque entre mes mains. Veuillez, pour ma décharge, m'accuser réception de ces deux objets.

La lettre non cachetée que vous trouverez ci-jointe, et que je vous prie de transmettre à M. Beyle, vous donnera les explications nécessaires sur la réclamation qu'il m'a faite et sur laquelle je ne pense pas qu'il soit dans son caractère d'insister.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

A. EGRON.

Note du baron, en tête et en travers :

Remis à Labaume la traite de 395,35, pour la négocier, le 16 avril 1818.

XII. — COMPTE D'ARGENT DE M. BEYLE AVEC EGRON.
(*écriture de Mareste*)

Dû par Egron.....	395,35
Il m'a remis un mandat de pareille somme payable en octobre 1818 Labaume a négocié ce mandat à 30 fr. de perte. J'ai reçu effectivement pour le compte de Beyle.....	360,35
Remis à Schmit pour payer l'*Edinburgh Review* à Dessurne....	288 »
Reste net en mains propres Cte de Beyle au 1er septembre.....	72,35

Envoyé à Beyle le 12 août 1818 le Cte de Didot.
Envoyé à Beyle par Jombert le 12 août = et sur sa demande
1° le Xe n° de l'*Edinburg Review*.
2° la Table. *id.*

Il est curieux de suivre, dans la *Correspondance*, l'histoire de cette somme de 395,35, qui semble être une aubaine inespérée pour Stendhal, et dont l'emploi lui cause les soucis d'une véritable fortune (1).

Il fait et refait ses comptes, comme la Perrette du fabuliste, remboursant un ami, payant un libraire, puis sacrifiant l'un à l'autre ; mais avant tout il consacre la majeure partie de cette somme à la réalisation de son plus cher désir : la collection complète de *ses amours*, *l'Edinburgh Review*. Jamais, peut-être, plus bel hommage ne fut rendu à cet estimable périodique et en termes aussi tendres ! Cet enthousiasme n'abolit pas, d'ailleurs, le sens critique de Beyle, car il ajoute que, des vingt-sept volumes de cette collection, « la moi-

(1) Voy. note de la p. 269.

tié est à sauter net ; mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. Villemain, Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruines la ci-devant soi-disant littérature française. »

§

Le baron de Mareste, caissier principal d'Henri Beyle, continue ses opérations, qu'il note au fur et à mesure qu'elles se produisent, dans un ordre chronologique, sinon comptable. Il reçoit et paye aussitôt, avec l'évident souci de satisfaire tout le monde et d'éviter les réclamations. Ses comptes n'ont pas, sans doute, la belle ordonnance de ceux des éditeurs, dont Stendhal se méfiait un peu ; mais ils révèlent un homme d'ordre, exact et scrupuleux, faisant tous les soirs la caisse de son ami qu'il tient au courant.

Le voici dans l'exercice de ses fonctions :

XIII. — COMPTE DE BEYLE AU 19 SEPTEMBRE 1818.

Dû par moi, voir ci-dessus.....	72,35
Reçu de plus une lettre de change de Milan pour M. Flory....	200 »
Total dû par moi :.....	272,35
Payé à Barral, le 9 octobre 1818.....	130 »
Reste à Beyle.....	142,35
Payé pour lui à Jombert, dont quittance :.....	101,80
Reste dû à Beyle par moi...	40,55

Paris, 22 octobre 1818.

Payé le 20 octobre lettre de Grenoble à Beyle envoyé à Milan.	1,18 sols
Payé à son barbier sur quittance.....	5,10 »
Payé le 30 octobre à M. Jombert sur un mémoire, d'ordre de Beyle.....	28 »

XIV. — *Note du barbier.*

A M. Beyle, rue Richelieu, nº 45
Hôtel de Bruxelles
nº 19

25 barbes à 10 s..... 12 fr. 10 s.

Reçu 7 fr. Reste devoir 5,10 s.
Paris, 4 octobre 1819.
DRUN.

Entre temps, le baron, désireux de savoir où en était la vente de *Rome, Naples et Florence*, demandait, sans doute, un nouveau compte à Egron, dont voici la réponse :

XV. — A. EGRON AU BARON DE MARESTE

J'ai l'honneur de saluer monsieur de Mareste. Aussitôt que mon gendre,

qui tient mes livres, sera de retour (dans 3 ou 4 jours environ), je lui ferai passer la note relative à l'ouvrage de M. Beyle.

Son T[rès] h[umble] S[erviteur],
A. EGRON.

28 septembre 1818.

Deux ans après, nouveaux comptes du baron de Mareste, légèrement embrouillés ; décidément, l'emploi de caissier de Stendhal n'est pas une sinécure, les commissions se multiplient : amis, libraires et actrices ont recours à lui.

Admirons l'obligeant intermédiaire et suivons-le... patiemment ; il le mérite bien !

XVI. — COMPTE DE BEYLE.

à lui transmis le 11 septembre 1820.

Recettes.		*Dépenses.*	
Dû par Egron, 395,35.			
Reçu un mandat de pareille somme, négocié par Labaume à 30 fr. de perte.		A Schmit. *Ed. Review.* octobre 1818.....	288 »
		A Barral 9 oct.....	130 »
Reçu effect. d'Egron....	360,35	A Jombert, 9 oct.....	101,80
Reçu en sept. 1818, de Milan.....	200 »	Au même, 30 octobre 1819.	28 »
		Au même, 4 mai 1820....	50 »
Reçu en avril 1820, de Milan.....	150 »	Au barbier, octobre 1820..	5,50
			603,30
Lambert a entre les mains de demi-soldes.....	146 »	(?).....	63,30
	856,35		666,60
Reste dû à Beyle.....		253.05	856,35
dont 107,05 par moi..... }			603,30
et 146 » par Lambert..... }		253,05	253,05

Reçu 146 que Lambert avait entre les mains.

Ainsi je dois à Beyle, savoir :

107,05, somme ci-dessus
146 »

Total 253,05 par moi dus à Beyle.
Payé 109 » à Jombert, le 4 novembre, voir son c^te^.

reste dû 144,05

Dû à Beyle..... 144,05

Sur quoi à déduire :

Port de paquet à Baral-Annette (1), 3-9 janvier 1821 à moi port lettre à Jombert, Vischer et autres..... 3,25 10 juin 1821.

(1) M^lle^ Bereytter. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 18, et *Correspondance*, II, passim.

Payé à Jombert le 12 février 1821..... 57,05 [145]
Port de paquet ou lettre à Annette..... 1,50 [63]
82

J'ai demandé à Egron, par lettre du 12 septembre 1820 le compte définitif de Beyle ; *la 1re édition de Stendhal est tout à fait épuisée* et M. Egron doit un reliquat de compte.

XVII. — COMPTE DE H. BEYLE.

Recettes.		*Dépenses.*	
Reçu d'Egron.....	360.35	A Schmit, payé pour *Edinb-Review*.....	288 »
Le 8 sept. 1818 de Milan..	200 »	A Barral, 9 octobre 1818..	130 »
Reçu en avril 1820 de Milan.....	150 »	A Jombert id ..	101,80
Recu de Lambert 1820....	146 »	Au même, 30 oct. 1819...	28 »
	856,35	Id. 4 mai 1820...	50 »
		Id. 4 nov. 1820...	109 »
		Au barbier de l'hôtel.....	5,50
		Port de lettre à Annette, 9 janvier 1821.....	3
		Port de paquet pour Jombert-Vischer.....	3,25
		Payé à Jombert, 12 février 1821.....	57,05
			776,60

Recettes : 856,35
Dépenses : 776,60
Reste dû à Beyle : 79,75

Payé à Beyle le 1er août, 79,75
Compte arrêté.

M[ARESTE].

En arrêtant ce compte et résignant ses fonctions, l'obligeant baron dut pousser un soupir de soulagement : quelques répétitions, de petites erreurs trahissent une fatigue excusable... Stendhal allait revenir de Milan à Paris, chassé par la calomnie et en proie à un amour malheureux... Il allait dédommager son ami *Lussinge* par des promenades quotidiennes, animées de conversations infinies... L'*Essai sur l'Amour* allait paraître, sans que l'auteur eût à *payer* son insuccès, ce qui était un progrès. Désormais, plus de comptes avec les éditeurs, qui, de 1826 à 1839, devaient acheter les chefs-d'œuvre que l'on connaît la somme fantastique de 9.260 francs.

ADOLPHE PAUPE.

LE CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES

(*Suite* [1])

—

IV

Par quelle faveur extraordinaire m'arriva-t-il d'être convié à ce goûter aristocratique ? Voulut-on récompenser en moi l'inaltérable loyalisme antijeanjacquard dont j'avais fait preuve au cours de ces jours agités? Ou, plus probablement, estima-t-on convenable, pour ne pas trop dépayser Poilud, de ménager entre sa piraterie et la gratinerie des autres invités, l'adroite transition de quelques représentants des couches modestes?

Quoi qu'il en soit, le bristol que je reçus, en même temps que Poilud, fit sensation au quatrième étage du quai des Etuves.

— Peste! dit mon père,tu te mets bien! Voilà que tu fréquentes maintenant chez les aristos!

Tante Bobette en était toute ébaubie.

— Mon Té! mon Té! s'éberluait-elle, c'est du trop beau monde pour nous. Pourvu que ça ne lui donne pas des idées de grandeur, à ce petit !

Ce qui ne l'empêcha pas, au risque d'accentuer encore ma suffisance, de passer une journée entière à brosser, détacher, repasser mon plus beau vêtement et à dépenser en ville un bon écu pour me munir d'une cravate neuve, d'un faux-col à la mode et d'un mouchoir fin. Si bien que, le grand jour venu et sur le coup de trois heures et demie, au milieu de notre vieille salle à manger et sous l'œil stupéfait de nos multiples pendules, astiqué, pommadé, tiré à quatre épingles, je me faisais l'effet d'un milord.

— Va, mon enfant, amuse-toi bien et que le Seigneur te garde, me dit alors tout émue tante Bobette, après avoir longuement admiré son ouvrage.

— Et surtout, tiens-toi bien, ajouta mon père; avec ces

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 308 et 309.

mirliflores, il faut garder son quant-à-soi et ne pas se faire toiser de haut.

La campagne Latronche-Pupigny était une des plus belles des environs immédiats de la ville. Elle se clôturait, sur la route, d'un mur bas dominant un fossé maçonné et que surmontait un treillage orné de vigne. Au delà de la grille, une double avenue de marronniers d'Inde dessinait sa boucle à travers le gazon d'un verger et allait s'évaser largement devant la maison d'habitation. Celle-ci était une vieille et somptueuse demeure genevoise, restaurée et grandie d'adjonctions modernes. Un toit de tuiles courbes descendait sur la façade d'entrée, porté par des consoles triangulaires. La pièce d'accès, vaste cuisine convertie en antichambre, offrait encore, sous un plafond à poutrelles, sa cheminée à manteau, munie de ses landiers, de ses coquemars et de son tournebroche à rouet. Un buffet à quatre portes, un dressoir de faïences, des chaises de cuir noir la meublaient, ainsi qu'un fort ratelier d'armes où s'alignaient en rangs imposants des fusils de guerre, des pistoles, des arquebuses, des pertuisanes, des haches et des fauchards. On passait de là dans une spacieuse salle à pilastres, aux murs entièrement peints de vieilles fresques où se voyaient des fleurs, des fruits, des rosaces, des personnages, des sites champêtres et de gros oiseaux volant dans l'espace. De nombreux sièges de bois doré et un grand piano à queue de Zurich s'y miraient dans un éblouissant parquet à bâtons rompus. Aux deux extrémités s'ouvraient les salons, aussi tendus d'étoffes, encombrés de meubles, emmitouflés de tapis, chargés d'objets d'art, que la grande salle était solennelle et nue. Parmi les fauteuils de soie, les tables de marqueterie, les guéridons de marbre et les paravents à gravures s'éparpillaient des poufs, des coussins et des potiches. Entre les filets de cuivre et sous le verre des vitrines étincelaient les orfèvreries et se découpaient les statuettes. Partout luisaient dans leurs cadres les œuvres des maîtres genevois, depuis les miniatures d'Arlaud, les pastels de Liotard, les paysages de De la Rive, les portraits de Massot, jusqu'aux histoires de Lugardon et d'Hornung ou aux alpestreries de Diday ou de Calame. Par de larges baies en plein cintre, la salle de fête donnait sur une vaste galerie vitrée, aménagée à l'anglaise et d'où trois mar-

ches descendaient dans les jardins. Ceux-ci étendaient en pente légère leurs pelouses, leurs massifs, leurs bassins et leurs places de jeu. Des berceaux et des bosquets en soutenaient la perspective. On apercevait entre les branches d'un cèdre l'arcature d'une serre et sur un monticule le toit de chaume d'un pavillon rustique.

Lorsque j'arrivai, assez ému de me voir en si beau lieu, une vingtaine des jeunes invités de Latronche-Pupigny se trouvaient déjà rassemblés; d'autres survenaient à chaque instant. En un éblouissant costume de tennis, Latronche-Pupigny les recevait avec cette aisance raide caractéristique des Genevois de race. Il y avait là Boisseau, Bourdier, Chalumel, le Roumain Pipesco, un grand pétunia blanc à la boutonnière, Fèvre, en smoking à revers de soie, deux ou trois aristocrates de première, d'autres que je ne connaissais pas, parmi lesquels le comte de la Pomponnette, pâle, ganté de crème, en escarpins vernis, en gilet fleurdelisé, la lèvre pendante, l'œil sémillant, parfumé et la badine à la main.

Je fus content de voir paraître la bonne tête de Cachard. Avec lui j'éprouvais un peu moins le déplaisant sentiment de la distance.

— Mince! c'est rupin par ici! fit-il en me serrant la main.

C'était d'autant plus rupin que des robes blanches et roses de jeunes filles, des écharpes, des chevelures flottantes, nattées ou roulées, jetaient dans la clarté du paysage leurs notes charmantes. Les treize ans de Mlle Geneviève Latronche-Pupigny y brillaient d'une incontestable grâce. La jupe de crépon mi-longue tombait élégamment sur de fines chevilles que montaient ganter des bottines de chevreau clair; la haute taille souple s'élançait à la rencontre d'un grand col de dentelle de Saint-Gall et un chapeau bergère, d'où s'échappait un flot de boucles blondes, ombrageait le visage ravissant, dont la distinction un peu froide n'atténuait pas la séduction.

J'allais oublier Goiset. Très plein de lui, sous son complet noir à basques déjà pastorales, il évoluait, circulait, allait de l'un à l'autre, plaçant partout son mot, empressé, prudent, satisfait, obséquieux, aimable ou solennel, avec l'autorité d'un maître et la dextérité d'un jeune homme du monde. Mais pour le moment il paraissait obsédé, par une préoccupation dominante. D'instant en instant, tout en virevoltant, il lan-

çait un coup d'œil inquiet du côté de la maison, échangeait un regard avec Latronche-Pupigny, consultait sa montre, se rassurait, s'inquiétait de nouveau. Latronche, Bourdier, Fèvre, d'autres encore partageaient cette impatience. Les jeune filles riaient et papotaient à voix rapide. Je connus bientôt la cause de cette agitation. On attendait Poilud.

Viendrait-il ou ne viendrait-il pas? Incertitude d'autant plus palpitante que la présence du terrible pirate avait fini, me sembla-t-il, par devenir le clou de la réunion. On allait exhiber Poilud comme une curiosité. Mais viendrait-il?...

Il vint.

On le vit tout à coup, dégingandé, solide, noueux, déboucher dans la grande galerie vitrée, précédé d'un domestique en galons qui, s'arrêtant au haut des marches, s'inclina cérémonieusement devant lui en désignant du geste la partie des jardins où nous nous trouvions.

Très rouge, se roidissant dans sa stupeur, il descendit les

trois marches en assurant son pied, puis s'avança mécaniquement vers nous, tandis que Latronche-Pupigny, tout souriant, se portait au-devant de lui avec un empressement excessif.

J'eus peine à reconnaître Poilud. Coiffé d'un superbe feutre à plume de coq, il arborait par-dessous une face lavée et relavée où ne restait plus la moindre trace de crasse. Culotté de velours grenat, gileté de daim vert à boutons d'agate, vestonné de toile cachou avec col à la chevalière, cravaté d'une volumineuse écharpe lie de vin, notre Poilud, dont les mains se paraient en outre d'énormes gants blancs de gendarme, se présentait à nous sous les espèces du parfait champion de tir fédéral.

Ce fut un unanime cri où se mêlaient l'admiration et l'ahurissement.

Rassuré sur l'accueil qui lui était fait et reprenant peu à peu possession de ses moyens, Poilud serrait des mains, saluait, découvrant sur son crâne osseux un cheveu luxueusement ciré.

Latronche-Pupigny le présenta tout aussitôt à sa sœur :

— Notre bon camarade Poilud, un garçon des plus distingués!

— Oh! monsieur, gazouilla la jeune fille en adressant à Poilud le plus exquis de ses sourires, j'ai beaucoup entendu parler de vous par mon frère. Il paraît que vous êtes le boute-en-train de la classe!

Poilud était médusé. Il eut cependant la présence d'esprit de comprendre qu'il lui fallait répondre à tant de gentillesse par quelque chose de poli.

— Tout à vot'service, fit-il, mam'zelle! S'il s'agit d'asticoter Caporal ou de faire râler Piquant, on me trouve toujours!

Une hilarité générale agréa cette heureuse boutade.

Je n'en revenais pas. Il semblait qu'on se fût donné le mot; Chacun affichait pour Poilud une amabilité vraiment déconcertante. Il en paraissait tout fier et sans s'en étonner davantage ne demandait qu'à l'attribuer à sa qualité de boute-en-train de la classe publiquement reconnue par les lèvres roses de M^lle^ Latronche-Pupigny.

On ne manqua pas de le présenter aussi au comte de la Pomponnette.

Il ne se démonta pas pour si peu :

— T'es comte, toi?... s'exclama-t-il largement.

Puis se reprenant :

— Vous êtes comte, m'sieu?...

Et se reprenant à nouveau :

— Ah! môssieu est un comte?...

— Mon Dieu, oui... Et vous, monsieur, prince peut-être?

— Oh! non, môssieu, je suis de Saint-Gervais.

— Prince de Saint-Gervais alors?

— Citoyen, môssieu, citoyen dans cinq ans.

Tout le monde se roulait.

— C'est un Francillon, lui dit tout bas Cachard. Faut lui parler chic.

— Ah! môssieu est Francillon... je veux dire môssieu est Français?

— Et vous, monsieur, Suisse, sans doute?

— Genevois, môssieu.

— Belle ville, monsieur, que Genève!

— Et beau pays, môssieu, que la France!... Beau pays, qui a l'avantage, comme le nôtre, d'être en république.

— Ça, c'est une baffe! lui lança Cachard, en même temps que son coude dans la hanche. Il est royaliste!...

— Ah! môssieu en tient pour le roi?... Louis XIV, parfaitement!... Henri IV, Clovis... Bah! ça n'empêche pas les sentiments... les sentiments, môssieu, avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

Décidément, Poilud s'efforçait de parler chic. Le comte daignait sourire.

— Vous êtes allé en France, monsieur?

— Mais, oui, môssieu.

— A Paris, peut-être?

— Pas tout à fait, à Thonon.

La glace, on le voit, n'avait pas tardé à être rompue, et cela beaucoup, il faut l'avouer, grâce à Poilud. Une bonne humeur générale régnait, et Goiset rayonnait, plein d'espoir.

Mais on allait passer à d'autres exercices.

La table se dressait, oblongue et damassée, sous une allée couverte, dont les grands arbres taillés se joignaient par le

haut en un dôme de verdure. Le soleil, qui en pénétrait les branches, répandait partout, comme des sequins, ses petits ronds de lumière. Nous étions à peu près cinquante, tous en merveilleux appétit, tous affriolés à la vue des somptuosités qui chargeaient les nappes.

Six énormes vacherins à la crème, plantés de fleurs de sucre, occupaient de distance en distance le milieu de la longue table. Entre ces monuments, s'élevaient les pyramides de fruits confits, de chocolats et de pétards, se gonflaient les compotiers de cougnarde et de raisiné, se bombaient les brocs d'orangeade, s'écroulaient les coupes de bonbons, s'échafaudaient les corbeilles de brisselets et de croûtes dorées, s'arrondissaient les gâteaux, les châchauds et les figâces. Et tout autour, c'étaient, en une friande mêlée, la diversité des tartes et des petites pièces, l'onctuosité des miels, des beurres et des gelées, l'égrappillement des merises, des myrtilles, des raisins de mars, la dorure des petits pains de Rolle et des beignets de Divonne, le safrané des biscoins, la croustillance des rissoles et toute la théorie des brises, des glisses, des pèlerines, des tôfets, des polonais, des prussiens, des bâtons de Hollande et des lécrelets de Bâle. Le lait mousseux, le cacao odorant attendaient dans leurs jattes; les théières fumaient; les carafes rosissaient ou jaunissaient de leurs sirops, et une demi-douzaine de maîtres d'hôtel, devant autant de tables d'office encombrées d'argenterie, de porcelaine et de cristallerie, s'apprêtaient à assurer un service impeccable et surtout plantureux.

M^lle^ Latronche-Pupigny, en parfaite maîtresse je ne dirai pas de maison, puisque la fête se passait en plein air, mais de jardin, ou mieux d'allée couverte, prit place à l'un des milieux, en face de son frère qui occupa l'autre, et invita le comte de la Pomponnette à s'asseoir à sa droite. Puis, dirigeant sur Poilud un nouveau sourire non moins exquis que le premier, elle dit en lui désignant sa gauche :

— Monsieur Poilud, faites-moi le plaisir...

Si Poilud s'empressa de lui faire ce plaisir, il est inutile de l'assurer. Ce qui est plus difficile à décider, c'est si l'honneur délicieux de s'asseoir à côté de M^lle^ Geneviève primait chez lui la satisfaction aiguë qu'il éprouvait à se trouver en présence d'une table si copieusement garnie. Je crois cependant que, pour l'instant, c'est ce dernier point qui l'empor-

tait. Les orbites agrandies, les lèvres en extase, les narines battantes, il demeurait abasourdi et palpitant à considérer ce prodigieux amas de gourmandises et paraissait n'avoir pas assez de ses seuls deux yeux pour en absorber le spectacle, ni de sa seule bouche, quelque bien endentée qu'elle fût, pour en savourer par avance les alléchantes promesses.

Latronche-Pupigny désigna à son tour quelques places, puis chacun s'assit au gré du hasard ou de ses convenances. Très loin de nous, dans une autre partie du parc, on apercevait, prenant le thé sous des parasols de plage, un groupe de grandes personnes parmi lesquelles se discernait la corpulente silhouette de M. Latronche-Pupigny père. Elles mirent une louable discrétion à ne pas nous surveiller et ne nous dérangèrent point. M. Gaston et Mlle Geneviève étaient, pour l'heure, les maîtres de leur campagne.

Les domestiques passèrent d'abord des foies gras, des tranches de pâtés, des sandwiches, des bouchées, pour préluder aux douceurs. Le haut fumet du saucisson de Payerne se mêla au goût plus délicat du jambon de Berne, et l'on nous versa, pour nous mettre en train, un verre, pas plus, d'un vieux vin d'Yvorne, qui fut d'ailleurs amplement suffisant pour délier la langue de ceux qui l'avaient encore attachée au palais.

Puis on éventra les vacherins, dont les truelles mirent à jour les entrailles de vermiculés de marrons, polluant de leur écoulement brun la blancheur de leur derme de crème, où s'affaissèrent sanglantes les roses de sucre.

Si Poilud n'avait pas d'âme, il montrait du moins qu'il avait un corps. Hésitant d'abord à s'approprier de ce qui passait à sa portée selon l'énormité de son désir, il n'y mit bientôt plus de retenue.

Mlle Geneviève l'encourageait d'ailleurs de son mieux.

— Prenez donc, monsieur Poilud !... Servez-vous, servez-vous bien, monsieur Poilud !... Ne voulez-vous pas encore du gâteau, monsieur Poilud ?... Mais, monsieur Poilud, vous ne mangez rien !

L'heureux Poilud ne se le faisait pas dire deux fois. Il obéissait, il obéissait de toutes ses forces. Et ses forces étaient considérables. Tartes, poudings, galettes, potées de confitures et de marmelades s'entassaient sur ses assiettes, il réduisait tout,

il avalait tout. Jamais je ne vis travailler avec une pareille mâchoire, s'empiffrer avec une telle maestria.

— Monsieur Poilud, monsieur Poilud, goûtez donc de cela !... Ne faites pas la fine bouche devant cette tourte !...

Et la crème lui dégoulinait sur le menton, la pâte lui sortait par les commissures, le sucre lui poudrait le nez et les pommettes : il était aux anges !

Goiset suivait avec une satisfaction non déguisée ces prouesses.

— Dis donc, Poilud, lui lança-t-il à travers la table en le voyant s'administrer l'appétissante roue d'une merveille : elles sont meilleures que celles que tu mangeras à la Plaine le jour de Jean-Jacques !

— Comment, monsieur Poilud, se récria alors d'une voix qui faisait l'étonnée M^lle^ Geneviève, comment, monsieur Poilud, vous allez à Jean-Jacques?

Poilud la regarda. Il eut comme un peu honte de la vulgarité que sa jolie voisine lui supposait, car il répondit lâchement :

— Oh ! mon Dieu, je ne sais pas... je verrai... Je ne suis pas encore tout à fait décidé...

— Se pourrait-il vraiment, monsieur Poilud... se pourrait-il que vous ayez adhéré ?

— J'ai adhéré... j'ai adhéré, sans doute... vaguement... Mais enfin... Evidemment, il y a quelque chose à dire sur ce Rousseau...

Et comme, sur ces entrefaites, on apportait sur un bâti tapissé de feuillage, que deux hommes soulevaient à grand' peine, une formidable bombe glacée, dont les secteurs prâlinés, vanillés, framboisés, pistachés scintillaient de tous les petits ronds mobiles que faisait courir sur eux le soleil, Poilud, béat et prêt à tout, reniant déjà dans son cœur sa belle indépendance de pirate, trouvait que, décidément, il y avait de plus en plus à dire sur ce Rousseau !

Les jeux succédèrent au goûter. On se répandit en groupes sur les pelouses, où des divertissements variés étaient disposés. On y fit honneur. Ce n'étaient pas les jeux habituels et un peu familiers du Collège, les mapis, le baculo, la grolle, coco-poulette, la zut-à-poil ou ranguille-pet-à-moineau. Il

G. Wendt

s'agissait d'amusements plus distingués et dont plusieurs nécessitaient l'emploi d'objets coûteux : le crocket, le tennis, la paume, le tir à la carabine, à l'arc et à l'arbalète. Le crocket et le tennis ne disaient rien qui vaille à Poilud. La paume l'attirait davantage. Mais les tirs le requirent. Il les essaya tous les trois, la carabine, l'arc et l'arbalète, puis se consacra plus complaisamment à la carabine, cassa deux douzaines de pipes, fit un carton avec le comte et le battit d'un point.

— Les tireurs suisses, monsieur, reconnut galamment le comte de la Pomponnette, seront toujours les premiers du monde.

Et Poilud, couvert de gloire, se vit, pour prix de sa valeur, décorer, des propres mains de Mlle Geneviève, d'une superbe cocarde aux couleurs fédérales.

Comme il convenait, pour que la fête fût complète, on termina par une sauterie. Des rythmes engageants nous parvenaient de la maison et nous nous dirigeâmes du côté de la grande salle, où nous trouvâmes, la jambe fine, le ventre sanglé, le toupet fringant, la mouche satisfaite, l'élégant petit père Canard, le professeur de danse et de maintien des familles aristocratiques, muni de son tapeur martelant d'un bras mécanique le piano à queue de Zurich.

Mlle Latronche-Pupigny ouvrit le bal avec le comte de la Pomponnette aux sons d'une valse de Kling.

Cette cérémonie une fois accomplie et négligeant d'un geste mutin la demi-douzaine de cavaliers qui s'étaient précipités vers elle pour avoir l'honneur d'obtenir sa seconde danse, elle s'avança bravement vers Poilud, lui prit le bras et lui dit :

— Dansez-vous, monsieur Poilud?

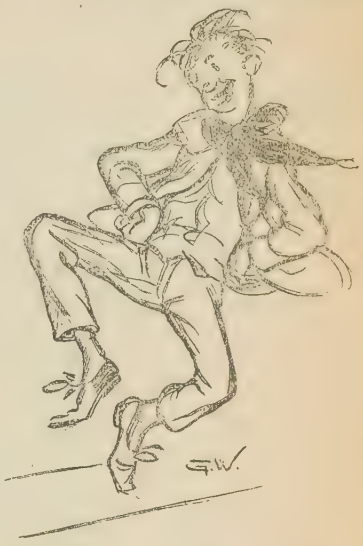
Poilud en était arrivé à un tel état de suffisance et d'orgueil que plus rien ne pouvait l'étonner. Festoyé, gobergé, décoré, les prévenances dont on le comblait lui semblaient naturelles; pour un peu, elles lui étaient dues. Aussi fut-ce sans le moindre embarras qu'il répondit :

— Sans être aussi bon danseur que tireur, je tricote à l'occasion mon petit picoulet. Allons-y, mam'zelle!

Il la prit sans façon par la taille et s'élança avec elle sur le parquet en un pas bizarre et d'une grâce déhanchée que le petit père Canard, dont cela dérangeait toutes les notions, suivit d'un œil ahuri et perplexe.

— Oh ! monsieur Poilud !... monsieur Poilud ! s'écriait Mlle Geneviève étourdie, tandis qu'elle s'essayait et réussissait enfin à ajuster ses mouvements à sa pyrrhique particulière, oh ! monsieur Poilud, mais vous êtes un danseur accompli !

Il la serrait, la faisait virer avec élégance, lui lançait le bras en avant, ramenait la main sur son cœur, puis la lâchait, exécutait devant elle un cavalier seul en battant d'exubérants entrechats ou en contrefaisant l'ours de Berne, la reprenait, l'enlevait de nouveau dans une randonnée éperdue, tandis que le petit père Canard, sérieusement estomaqué, déclarait :



— Ce doit être une danse de cabinotiers.

Après tout ce qu'il avait mangé, il était en tout cas remarquable que ce prodigieux Poilud pût encore se livrer à une pareille gymnastique. Je n'étais pas sans inquiétude à ce sujet. N'allait-il pas compromettre par quelque incongruité déplorable la fin de cette belle journée? Mais non ; mes craintes étaient vaines. Poilud souriait, Poilud portait beau, Poilud fringuait, Poilud poitrinait, Poilud maintenait son allure sans aucune défaillance, et, transporté, ravi, plein de lui-même et l'œil émerillonné, il s'enhardissait même à faire maintenant une cour indubitable à Mlle Geneviève Latronche-Pupigny.

Mais ce qui mit le comble à ma stupéfaction, ce fut de le voir passer avec sa danseuse dans la galerie où un buffet de rafraîchissements était servi et, là, recommencer à s'envoyer sans compter, comme si de rien n'était, des tartines, des bonbons, des boissons glacées et des pièces de pâtisserie.

Ce fut alors, dans ce décor sympathique, qu'eut lieu entre la jeune fille et son inénarrable partenaire une conversation importante, à laquelle j'assistai de trop loin pour en entendre un mot, mais dont je pus suivre l'essentie sur le

visage illuminé de Goiset, qui les observait de plus près. Ce fut d'ailleurs aussi court que définitif. Conquis, fasciné, subjugué, Poilud se rendit sans résistance et promit tout ce qu'on voulut. Que dis-je, il avait trop conscience de ce qu'il devait désormais à sa notable personne, au monde dans lequel il ve-

nait de faire si brillamment son entrée, à ses nouvelles amitiés et à ses anonymes aïeux, pour ne pas adopter de son propre chef le ton qu'il fallait et la conduite qui convenait. Poilud ne connaissait plus Poilud, notre Poilud légendaire. Sous le pirate de Coutance venait de percer le jeune Genevois.

Le soleil descendait très bas sur le Fort-de-l'Ecluse, lorsque nous quittâmes la campagne Latronche-Pupigny.

— Eh bien, me demanda tante Bobette en me recevant sur sa poitrine plate et dans son ample jupe, et bien, Nicolas, t'es-tu amusé chez ces grandes gens ?

— Oui, tante Bobette, c'était superbe, très beau. Mais si ce

gouliard de Poilud attrape une indigestion, il ne l'aura pas volé !

V

Il n'attrapa aucune indigestion. Nous le vîmes, le lendemain, arriver frais et dispos en classe. Il avait conservé sa cravate lie de vin et son gilet à boutons d'agate ; son visage était propre, comme la veille, et ses cheveux, saupoudrés encore çà et là de légers grains de sucre, se séparaient de côté par une belle raie. Il s'assit correctement à sa place, le buste un peu raide, sans daigner prendre part aux turlupinades coutumières de ses familiers, Brisetuile, Zinzin, Gougnaud et Machuré.

— Qu'est-ce qu'il a ? demandaient ceux-ci interloqués.

— Es-tu malade ?

— Vas-tu à la noce ?

— As-tu avalé ta règle ?

— Eh ! Poilud !...

Machuré, Gougnaud, Zinzin et Brisetuile n'y comprenaient plus rien.

— Je ne vous parle pas ! se borna-t-il à leur répondre avec une hauteur marquée.

Il écouta dans une parfaite tenue la prière de Socrate.

Quand le régent se fut rassis et tout le monde avec lui, Poilud leva fort honnêtement la main pour demander la parole.

— Vous avez quelque chose à me dire, Poilud ? interrogea Socrate en le fixant de ses yeux gris avec une méfiance justifiée par d'innombrables précédents des plus suspects.

— Oui, môssieu, si c'est un effet de votre bonté, fit Poilud en choisissant ses termes. J'ai, môssieu, une communication à vous faire.

Un grand silence nous immobilisa tous.

— Parlez, dit Socrate, je vous écoute.

— C'est par erreur, môssieu, commença Poilud, c'est par erreur que j'ai été inscrit parmi ceux qui figureraient, môssieu, aux fêtes de môssieu Jean-Jacques Rousseau...

Depuis qu'il frayait avec l'aristocratie, Poilud fourrait des « môssieu » partout.

Mais au mot d' « erreur », le front de Socrate, qui de sa vie

de régent croyait bien n'en avoir jamais commis une, s'était rembruni.

—Par erreur ? Que voulez-vous dire ? Quelle erreur ?...

— L'erreur ne vient pas de vous, môssieu, mais de moi.

Le visage de Socrate se rasséréna.

— Ou plutôt, môssieu, continua Poilud au milieu de l'attention redoublée de la classe, elle provient de ce que je me suis exprimé, l'autre jour, un peu à la légère. Môssieu Poilud, mon père, avait répondu qu'il s'en... je veux dire qu'il me laissait libre. J'avais donc tout d'abord donné mon adhésion. Mais depuis, môssieu, j'ai réfléchi, je me suis enquis et j'ai appris que môssieu Rousseau, dont on devait célébrer le centenaire, n'était rien moins... rien moins, môssieu, que...

Mais la phrase dans laquelle allait s'embarquer Poilud était si belle qu'il ne put la poursuivre. Il termina plus simplement :

— Bref, môssieu, je déclare que mon intention est de ne pas assister à ces fêtes.

— Votre choix est définitif ? demanda Socrate.

— Définitif.

— Très bien. Mais je vous avertis que je n'admettrai pas de nouveau changement. Je vous raye donc ?

— Oui, môssieu, s'il vous plaît.

Socrate tira de son pupitre la liste qu'il avait établie quelques jours auparavant, chercha un instant du doigt, prit sa règle, sa plume d'oie et, d'un trait décisif et grinçant, biffa le nom de Bastien Poilud.

Puis, embrassant du regard l'ensemble de la classe, il demanda :

— Il n'y a pas d'autre réclamation ?

Et comme aucun bras ne se levait, le régent, lapidairement, prononça :

— Sur les trente-cinq élèves de seconde, il y en a donc maintenant dix-sept exactement qui assisteront aux fêtes du centenaire de Jean-Jacques Rousseau et dix-huit qui n'y participeront pas.

Un long frémissement passa. Au banc des aristocrates il y eut un cliquetis d'allégresse. Le coin des pirates gronda sourdement, tandis que le terrible Brisetuile dardait sur Poilud le même œil furieux dont Goiset foudroyait naguère le traître Mercier.

Dix-huit ! nous étions dix-huit !

Quant à Goiset...

— Silence ! intima Socrate. Ouvrez le Xénophon à la page cent vingt-sept !

Quant à Goiset, il était transfiguré. Une joie intense couvrait ses traits, et je doute que dans tout le cours de sa brillante carrière, encore loin d'être achevée, grâce à Dieu, il en ait jamais éprouvé, depuis, une plus pure.

Le vendredi 28 juin 1878, les fêtes commencèrent, comme Socrate l'avait annoncé, par un grand tir à la Coulouvrenière. Elles devaient durer cinq jours, le premier plus spécialement consacré aux tireurs, le second aux artistes, le troisième aux citoyens, le quatrième à l'Université et le cinquième aux écoles. Aussi, bien que le déploiement s'en étendît sur la ville entière, chacune de ces journées avait-elle son centre particulier : la première, le stand ; la seconde, le théâtre; la troisième, le Palais électoral ; la quatrième, les bâtiments universitaires ; la dernière, la plaine de Plainpalais.

Genève avait arboré son apparat des grandes circonstances. Pavoisée, décorée, festonnée, enguirlandée, elle flamboyait de couleurs, miroitait et claquait sur toutes les coutures. Des quais du lac aux falaises du Rhône, des vieilles artères de la Cité aux rues neuves des faubourgs, ce n'était qu'un bouillonnement de drapeaux, d'écussons, de banderoles, de fleurs, d'arcs de verdure. Sur tous les murs officiels, la bannière fédérale mariait la croix blanche de son champ de gueules aux couleurs genevoises, parties ou ondées et chargées de l'aigle et de la clé. Ces deux pavillons, celui de la Confédération et celui du Canton, prédominaient dans l'ornementation de la ville, répandant partout leur flot d'or, d'argent et de rouge.

Mais il y en avait bien d'autres. Le vert et le blanc coupés de Vaud, la bande jaune de Berne avec son ours passant l'azur et l'argent taillés de Zurich, les trois couleurs de Neuchatel, le blanc et le noir de Fribourg, les treize étoiles du Valais et jusqu'aux crosses de Bâle, jusqu'au pèlerin de Glaris, jusqu'au faisceau de Saint-Gall ou au taureau d'Uri variaient et bariolaient de toutes parts les aspects.

A la diversité suisse s'ajoutait la bigarrure étrangère. Presque aussi fréquent que le pavillon de Genève, le drapeau français

flottait à des milliers de fenêtres ; puis c'étaient les bannières également tricolores du royaume d'Italie et du nouvel empire d'Allemagne, la pourpre britannique cantonnée de sa triple croix, les raies des Etats-Unis, la bande blanche d'Autriche avec son écusson, les croix de Suède, de Norvège, de Danemark et de Grèce, le croissant de Turquie et celui d'Egypte, le disque du Japon, le globe du Brésil, l'Espagne enfin, l'Espagne rouge et jaune, parée, en les disposant autrement, de nos propres couleurs genevoises. Tout cela rutilait, vibrait, chantait, hurlait, éclaboussait, entre les bleus divers du ciel, du lac et du fleuve, le blanc des maisons, l'étincellement des vitres, le vert des jardins et des collines, les cimes éclatantes des lointaines montagnes, en une symphonie pittoresque et magnifique, sous le ruissellement incandescent d'un soleil éblouissant.

Mais, au lieu d'embrasser d'un coup d'œil et de quelque point bien situé l'ensemble de la ville en fête, si de spectateur on se transformait en promeneur et qu'on en parcourût les diverses parties pour en visiter le détail, on s'apercevait aussitôt de discordances étranges, d'anomalies extraordinaires, de vides surprenants. Alors que les rues commerçantes et populaires, non moins que la région brillante et internationale des hôtels, foisonnaient de parements et rivalisaient par la truculence de leur pavois, des quartiers entiers, et parmi les plus riches, s'obstinaient dans une indifférence hautaine et marquaient leur dédain de ce qui se passait autour d'eux par la modestie extrême de leur mise. La noble rue des Granges se devait de n'avoir pas un drapeau : elle n'en avait pas un, et son altière façade s'élevait, du côté de la place Neuve, nue et grise comme le mur même qui la soutenait. Si, de la place de la Madeleine, croulante d'oripeaux, et de ses ruelles sordides du Paradis, d'Enfer, du Purgatoire, des Limbes et de Toutes-Ames, par la rue de la Fontaine, la rue Verdaine, la place du Bourg-de-Four, la rue des Belles-Filles, toutes chargées à craquer et disparaissant sous leur chamarrure, on gagnait l'aristocratique plateau des Tranchées, on tombait dans un vrai désert, que parsemaient à peine les oasis de quelques panoplies françaises ou américaines. A Champel, rien ; rien aux Bastions. Le quartier des banques, derrière la Corraterie, néant. Les magnifiques campagnes qui bordaient les deux

rives du lac, au delà des jetées, n'arboraient que la splendeur naturelle de leurs ombrages, et elles avaient même poussé le scrupule jusqu'à amener les drapeaux qui se balançaient d'ordinaire au bout de leurs sémaphores.

Ces signes non équivoques ne frappaient guère les étrangers, dont les riches caravansérails, situés aux points les plus voyants de la ville, étaient fastueusement harnachés de tous les emblèmes de l'univers; mais ils impressionnaient vivement les Genevois, habitués à percevoir, derrière le pompeux décor de leur cité cosmopolite, les moindres pulsations de leur vie nationale, et qui sentaient profondément l'importance de cette imposante contre-manifestation.

— Mon grand-père m'a raconté, disait mon père, qu'en 1762 il a vu brûler l'*Émile* devant la Maison de ville. Certes, je ne suis pas partisan des représailles sanglantes; nous vivons dans un siècle de progrès; il n'en est pas moins vrai que cette protestation silencieuse a aussi sa grandeur.

— Tante Bobette, elle, n'aurait pas été l'ennemie d'un peu de sang, ni même d'un peu de flammes.

Cela n'empêcha pas les fêtes de se dérouler selon le programme prévu.

Les tireurs remportèrent leurs coupes. Les rondes du *Devin du Village* égrenèrent leurs couplets sous les ormeaux d'un décor champêtre. Des banquets fraternels, bruyants et patriotiques groupèrent les citoyens sur les places publiques et dans l'enceinte du Bâtiment Electoral. Des cortèges défilèrent. Des concerts remplirent les jardins de leurs fanfares. Les rues s'il luminèrent. Il y eut une fête nautique, couronnée par le speccle toujours féerique de l'embrasement de la rade. Puis, l'Université tint ses assises à l'Aula; une foule enthousiaste, où figuraient des envoyés de toutes les nations d'Europe, salua les discours des professeurs Braillard, Amiel et Marc-Monnier, et une immense acclamation retentit lorsque ce dernier, tourné vers la délégation française, s'écria, en un magnifique mouvement oratoire : « Messieurs les Français, vous nous aviez donné Calvin, nous vous avons rendu Rousseau. Nous sommes quittes, recommençons! »

Puis, ce fut la Fête de la Jeunesse.

Je m'étais bien promis de n'en rien perdre. Non que j'eusse un instant l'idée de tricher avec la parole donnée, mais mon

abnégation n'allait pas jusqu'à m'interdire d'assister de loin à ce spectacle. Je pris seulement la précaution de ne pas m'habiller de propre, pour ne pas donner à penser que j'étais de ceux qui allaient célébrer Rousseau.

Le cortège devait se former dans le vaste emplacement à triple étage comprenant la promenade basse des Bastions, la courtine à mi-hauteur de Sous-la-Treille et la plate-forme de Sur-la-Treille avec sa double rampe descendant de la Cité. C'est là qu'avaient à se concentrer, après s'être réunies dans leurs lieux de rendez-vous respectifs, toutes les écoles de la ville et du canton, et c'est aussi de ce côté que j'allai tout d'abord rôder. Lorsque j'arrivai, bien avant l'heure, je trouvai la place occupée par les troupes. Les soldats étaient au repos et les faisceaux d'armes brillaient. Au bout d'un grand nombre de fusils étaient fixés de petits bouquets de pervenches. Des corps de musique et des batteries de tambours stationnaient. Des commissaires en habit, en cocarde et en chapeau de soie couraient ci et là, donnant leurs ordres. De grandes pancartes fichées au tronc des arbres désignaient l'emplacement des sections.

Je visitai d'abord les Bastions. Le bas, vers Neuve, était réservé à l'Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles, qui allait prendre sans doute la tête du cortège. Le reste de la promenade était destiné aux écoles primaires de filles de la Ville. Sous-la-Treille, où je ne pus m'aventurer qu'avec difficulté, plusieurs écoles étaient déjà groupées; d'autres survenaient, toutes de garçons. Les écoles de la campagne, dont beaucoup débarquaient des bateaux à vapeur ou des wagons de la Suisse Occidentale et de la ligne de Lyon, occupaient la plate-forme et les rampes de Sur-la-Treille. Elles formaient trois sections : celles d'entre Arve et Lac, celles d'entre Arve et Rhône, celles d'entre Rhône et Lac, chacune brassardée d'une couleur distinctive. Tout au haut enfin, au delà de la porte Baudet, la rue de la Treille attendait le Collège. Je le vis apparaître, drapeau en tête, dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Mais je n'eus pas le temps de le voir se ranger. Les signes précurseurs du départ agitaient du haut en bas le triple gradin des promenades et j'en entendais grossir au-dessous de moi l'immense ronflement scandé d'éclats de cuivres et de roulements de tambours. Il me fallait aller au plus vite conquérir une place pour voir le défilé.

Je descendis la Grand'Rue ; je dégringolai la Tertasse. La place Neuve était noire de monde et des grappes humaines pendaient aux maisons de la Corraterie. Le toit du café du Musée offrait aux jambes agiles et aux bonnes rotules un accès difficultueux. Il possédait déjà de nombreux hôtes ; mais, après quelques poussées savantes, je parvins à m'y ménager une suffisante installation. Du haut de cet observatoire, on dominait la première partie du parcours. Le coup d'œil était imposant. Sous le papillotement innombrable et versicolore des drapeaux, c'étaient des têtes, des têtes, une profonde et mouvante vallée de têtes, de chapeaux et d'ombrelles, où s'ouvrait, régulier, large, blanc et vide, endigué par des plantons, le lit où allait s'écouler le cortège. Une longue ondulation se propagea dans la foule. Le bourdon de la cathédrale, la Clémence, l'enveloppait de ses vibrations profondes. Soudain, un coup de canon retentit. Des acclamations partirent de milliers de poitrines. Là-bas, un mouvement se produisait. Engendrée par la grille monumentale des Bastions, une quadruple ligne sombre, d'où jaillissaient des étincellements de métal et de buffleteries, avançait lentement, baignée des éclats de plus en

plus distincts des tambours. Un fanion rouge et jaune émergea. Alors, emporté par la vague d'enthousiasme qui roulait à mes pieds, oubliant pour un instant le motif qui déployait ce spectacle émouvant, tandis que les tambours crépitaient, que les drapeaux claquaient et que flamboyaient les armes, que le colonel Ritzschell, caracolant sur son cheval blanc, prenait

le commandement en chef de l'escorte, que la Clémence sonnait, que des centaines de voix entonnaient au-dessous de moi l'hymne national et que, de minute en minute, le canon laissait tomber sa note formidable sur le flot magnifique du cortège progressant et comblant pas à pas son lit, mon cœur adolescent et genevois ne put s'empêcher de tressaillir lui aussi d'un patriotique émoi et des cris sortirent également de mon jeune gosier.

Patapla ! ratapla !... Turututu !... Dzing ! boung !...

Les gendarmes défilaient, de leur pas cadencé de parade, le bicorne en bataille et le fusil oblique sur leur ventre rebondi. Ils étaient suivis d'un peloton de troupes, d'un corps de mu-

sique, d'un groupe d'anciens officiers dans leurs uniformes démodés et d'un huissier rouge et blanc de la Confédération, précédant les délégations des autorités fédérales, des gouvernements et corps académiques de Vaud, de Neuchâtel et de Berne et les envoyés des pays étrangers. Quatre huissiers de l'Hôtel de Ville venaient ensuite. Gonflés dans leurs grands manteaux rouge et jaune et porteurs de leurs attributs, ils introduisaient les autorités genevoises, les sept membres du Conseil d'Etat, le Grand Conseil en corps, le Conseil Administratif, le Conseil Municipal et les maires des communes. Les accents de la première fanfare s'éteignaient à peine, que déjà retentissaient ceux de la musique de la Landwehr, précédant le cortège des écoles. Encadré dans toute sa longueur par le bataillon des pompiers et ceux des recrues, il s'ouvrait gracieusement par

l'essaim blanc et rose de l'Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles, toutes uniformément ornées d'un ruban lilas. Des applaudissements accompagnèrent leur passage, tandis que des étudiants poussaient en leur honneur des acclamations enthousiastes et lançaient en l'air leurs casquettes. Puis venaient les écoles primaires de la Ville, filles d'abord, garçons ensuite. C'était de beaucoup la section la plus longue. Tous enrubannés de rouge, les enfants se suivaient, quartier par quartier, classe par classe, depuis les plus grands de treize à quatorze ans, jusqu'aux plus petis de cinq à six ans, tout occupés à allonger leurs jambes.

Pla! plan! rataplan! Arve et Rhône débouchа en bon ordre, instituteurs en flanc, ruban vert au bras. Puis ce fut Arve et Lac, avec le ruban jaune; Rhône et Lac, au ruban rouge et blanc. Il y avait là quantité de petits paysans, fiers d'être à la ville, alignant consciencieusement le pas et jetant des regards d'admiration sur les édifices pavoisés et les frontons triangulaires de la Corraterie. Mais un nouveau mouvement se fit :

— Le Collège! criait-on, le Collège!

Le Collège apparaissait en effet, le Collège, gloire de Genève. Il s'avançait méthodique et compact, division sur division, par rangs de quatre, et, bien que réduit de plus de moitié, il avait encore grande allure avec ses cinq cents élèves marquant le pas.

Mais à cette vue, qui me rappelait au sens des événements par le souvenir encore chaud des luttes poursuivies, mon cœur cessa de s'exalter et je repris possession de moi-même. La musique de l'Elite, dont on nous avait favorisés, avait beau remplir l'air de ses rythmes les plus entraînants, le brassard genevois, que seules de tout le cortège nos classes avaient l'honneur de porter, avait beau frapper l'œil de ses deux vibrantes couleurs, tout ce déploiement me parut dès lors indifférent, entaché qu'il était de son indignité foncière, et je perçus fort bien la voix de ma conscience m'objurguant sévèrement : « Que fais-tu là, Nicolas Pécolas? N'as-tu pas honte d'avoir applaudi, d'avoir crié, toi aussi? N'es-tu pas un protestataire? Ne regarde pas, ne regarde plus!... »

Mais je regardai tout de même... Je vis passer Tuyau, son habit à basques étriquées, ses longues jambes, sa moustache tombante et sa figure d'enterrement. Je vis la minuscule pre-

mière, le drapeau du Collège porté par le dixième élève de la classe, les neuf premiers ayant fait défaut. Je vis notre petite seconde, restreinte à ses dix-sept jeanjacquards, dont Poilud n'était pas. Je vis Socrate, toujours plus solennel, toujours plus énigmatique, mais qui de haut ne me paraissait plus qu'un gros nain, avec sa barbe venant balayer ses souliers. Je vis Piquant et Caporal. Je vis la troisième de Bouche-à-Beurre, la quatrième A de Leclo, la quatrième B... J'assistai même au passage des franchiens... Et quand tout le Collège eut défilé, que les derniers franchiens eurent passé dans le rythme de leurs derniers talons, je regardais toujours. Et je regardais encore lorsque le cortège se ferma sur de nouvelles lignes de bicornes et de fusils, derrière lesquelles s'écoulait torrentueusement la foule.

Descendu de mon toit, non sans y avoir laissé un fragment de mon pantalon, je préférai, plutôt que de me mêler au flot qui suivait le cortège, aller rejoindre celui-ci en prenant par la ville haute. Je le retrouvai au pont du Mont-Blanc, qu'il occupait déjà dans toute sa longueur. Entre le double azur du lac et du fleuve, sa belle ligne mouvante glissait et s'inscrivait avec régularité. Un petit coup de brise de France inclinait vers elle les hauts peupliers de l'île Rousseau. De l'œil fixe que lui avait modelé Pradier, le philosophe pouvait considérer toute cette ville en fête, ces palais fleuris, cette multitude répandue, ces innombrables drapeaux, cette étendue bleue et ce soleil de feu comme le brillant brevet de sa gloire, où, par ces dix mille enfants, semblait s'apposer en ce moment la longue et vivante signature de Genève, autour de laquelle les mouettes traçaient leurs rapides paraphes.

Par Chantepoulet, le cortège gagna la rue Jean-Jacques-Rousseau. Il défila devant la maison au buste, celle même dont devait hériter Chicand. On le vit à Cornavin ; on le vit à Coutance ; je le retrouvai pour la troisième fois place Saint-Gervais. Du haut de notre maison du quai des Etuves, tante Bobette, si elle en eut la curiosité, put le voir s'engager en l'Ile. Il passa sous la tour Berthelier ; il passa sous la tour de l'Escalade ; puis par la place Neuve, d'où il était parti deux heures auparavant, la rue du Conseil-Général et le Rond-Point, il gagna le terme de son voyage, la plaine de Plainpalais.

Tout hérissé de mâts d'honneur, de portes de verdure, d'es-

trades drapées, de pylones, de kiosques et de carrousels, l'immense quadrilatère étendait son tapis de gazon entre ses avenues décorées, son mail, son cirque, son panorama, sa petite église pointue et son Sacré-Cœur à colonnes. Le milieu en était triomphalement occupé par la statue du sculpteur Salmson, haute de quinze pieds. Rousseau était représenté debout, marchant tête nue, le chapeau passé sous le bras droit dont la main s'appuyait sur une canne, le regard dirigé vers la main gauche portée à hauteur de la poitrine et tenant une fleur. Le socle était supporté par le centre d'une estrade monumentale et richement pavoisée, munie d'un proscénium pour les orateurs et d'une double rampe d'accès demi-circulaire pour les défilés, encadrant un parterre de fleurs avec rocailles et eaux jaillissantes.

Décrirai-je les gestes enflammés qui l'animèrent, l'arrivée du cortège au milieu des salves d'artillerie, la frénésie acclamatrice de la foule dont les replis infinis noircissaient jusqu'aux plus lointains horizons, l'exécution formidable de la cantate du professeur Kling par l'ensemble des sociétés chorales que soutenaient les puissantes cuivreries des corps de musique, le défilé solennel aux tambours avec salut des drapeaux devant le grand-œuvre du sculpteur Salmson et sous sa fleur de plâtre? Commémorerai-je les multiples manifestations de l'allégresse scolaire et de la joie démocratique, les jeux, les danses et les chants, les brocs vidés sous les cantines et les kyrielles de tables dressées sous les arbres ? Evoquerai-je les lanternes vénitiennes s'allumant de toutes parts avec le soir tombant, les fusées éclaboussant le ciel de leurs bouquets d'étoiles, les girations des pièces d'artifices, les pétarades, les escarbouclements et le philosophe surgissant tout à coup, éblouissant et gigantesque, dans les fumées ardentes des flammes du Bengale et régnant, déifié, sur l'incendie?... Y suffirais-je que la vision courroucée de Goiset criant à la classe déchaînée : « Vous n'êtes tous que des jeanjacquards ! » m'interdirait de m'attarder à ces souvenirs.

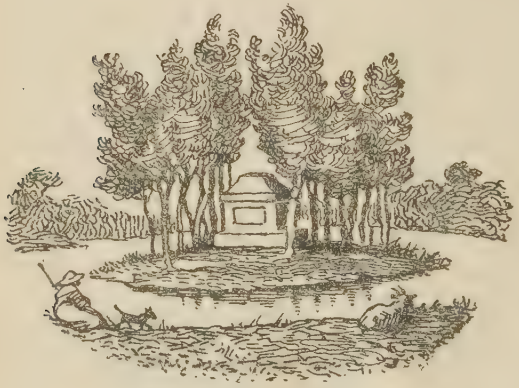
Aussi pourquoi m'y attarderais-je ? Si j'avais assisté, perdu dans la foule, à ces journées mémorables, ce n'était qu'en observateur désintéressé, en simple curieux. Il n'y avait guère place dans mon âme pour l'admiration que pouvait susciter chez d'autres la pompe des solennités et la beauté du specta-

cle. Un sentiment plus pur l'emplissait toute d'une sereine satisfaction, d'une légitime fierté.

Que me faisait, en effet, tout cet apparat de sacre et d'apothéose ? Que me faisaient les trophées, les arcs et les girandoles, l'éclat des pavois, le fracas des couleurs, le lustre des cortèges, l'ostentation des défilés, la piaffe des chevaux, la coruscation des armes, le cramoisi, la pourpre, l'or, l'argent, le sinople et l'indigo des drapeaux, les bannières et les oriflammes, les torches et les illuminations ? Que me faisaient les concerts des fanfares, l'appel des clairons, le bourdonnement des tambours, le ronflement du canon, la clameur des cloches, les chants, les cris, la profonde voix de la foule et ses vibrations d'enthousiasme? Que me faisaient les discours des professeurs et des personnages d'Etat, les déploiements artistiques, la montre des cérémonies, la parade des banquets et des assemblées ? Que m'importait le grand Jean-Jacques de la Plaine dominant un peuple immense sous l'étincellement des baguettes de feu et dans la vague tonitruante des chœurs ? Que m'importaient la ville en fièvre, le ciel en fête et l'univers répétant le nom de Genève ?...

L'honneur de la seconde classique était sauvé !

LOUIS DUMUR.



REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Chasse aux femmes. — L'Age du crime. — Roosevelt. — Prométhée. — Les Grèves. — Des pas sur le sable. — Les Fleurs.

La Chasse aux femmes. — Pourquoi crie-t-on si fort contre les erreurs de la police des mœurs ? Est-ce donc pour faire croire que, si quelquefois leurs arrestations sont arbitraires, les autres ne le sont pas ? Je ne protesterai pas contre une erreur. L'erreur est l'erreur et tout le monde y est sujet. Je ne vois pas, puisqu'elle a mission d'arrêter les femmes seules qui descendent les Champs-Elysées à minuit, on ne lui tolérerait pas, de temps à autre, une méprise. Elle croit mettre la main sur une femme déguisée en impubère, ou sur une adolescente mise en vente par sa mère vraie ou fausse. Ce n'est pas cela, et elle a tort, par hasard, car il s'agit d'une innocente jeune fille qui revient avec sa bonne d'un spectacle familial, moral et édifiant. Mais quel droit lui confère-t-on d'arrêter les femmes qui ne sont pas innocentes, si elles ne font pas de scandale, et qui scandaleriait-on, à minuit et demi, le long des Champs-Elysées ?

Je plains la jeune fille sur qui se jettent, avec leur habituelle courtoisie de gestes et de paroles, ces bandits assermentés, mais je plains autant les pauvres femmes soumises à cette absence de loi qu'on nomme règlement de police. On arrête les femmes qui cherchent fortune, pourquoi pas les hommes ? On l'a proposé.

L'Age du crime. — Les statistiques nous l'apprennent. C'est de seize à vingt ans. Avant seize ans la force manque. Après vingt ans, la sensibilité s'est développée. Cependant il est des êtres chez lesquels la sensibilité ne se développe que tardivement, ou jamais. Ce sont les plus achevés criminels. Il en est ainsi dans tous les pays, quelles que soient les mœurs générales, que l'école soit avec Dieu ou sans Dieu, que la religion chrétienne y soit respectée ou persiflée. C'est donc une loi générale. Les pays où elle n'apparaîtrait pas, ce serait que les statistiques criminelles y seraient mal faites. Il y en a. Il est même très probable qu'il en a toujours été ainsi. Seulement, nous connaissons très mal le passé, ce qui nous permet de calomnier le présent.

Des gens de bien cherchent un remède. On avait fondé de grandes espérances sur l'instruction. Il faut convenir maintenant qu'il n'y a

pas de rapport exact entre la moralité et la connaissance de l'orthographe.

Roosevelt. — Enfin, nous l'avons vu de près. Cet homme intense est peu de chose. Nous avons vu Gérard, qui tuait des lions, Bombonnel, qui tuait des panthères, le sergent Hoff, qui tuait des Prussiens, et Galliffet, qui tuait des Français. Nous nous connaissons en tueurs. Nous nous connaissons aussi en raseurs.

Nous nous connaissons aussi en impudence. Nous n'en avons pas moins goûté cet éloge du désintéressement et de la vertu civique, à deux dollars le mot, par le représentant de la nation aux mœurs politiques les plus corrompues de la terre. Cela nous changeait. Nous avons l'habitude ne nous vanter des vices que nous n'avons pas. Pour la première fois peut-être, il faut bien l'avouer, nous avons souffert qu'on nous débitât les louanges de la science méthodiste. Ce n'est pas le mot que nous employons. Avouons aussi que tout cela fut récité avec un air de candeur et de naïveté que nos pasteurs les plus protestants n'arrivent pas à feindre dans leurs homélies les plus onctueuses. Avec tout cela est-il un brave homme? Il en a tout l'air. « Il a sa conscience pour lui ! » Ah! si M. Doumer était né aux Etats-Unis, quel Roosevelt il aurait fait ! Ici, on est trop malin. Mais l'homme d'Amérique s'est méfié. La prudence de Peau-Rouge lui a soufflé quelques belles phrases de mépris pour l'intelligence, l'esprit critique, l'esprit de Satan. « Devenez d'abord des barbares ou des idiots, semblait-il dire, et vous serez de plain pied avec moi, vous me comprendrez comme je me comprends moi-même. » Etait-ce bien prudent à la Sorbonne ? La tactique du far-Ouest n'est pas celle de Paris. On dit que M. Izoulet lui-même a été choqué de cette précaution oratoire.

Au dire de ses compatriotes un peu avisés, nul n'est moins républicain que ce thuriféraire du citoyen républicain. Despote en herbe et en verbe, il attend l'occasion du pouvoir personnel dont il n'a encore pris qu'un avant-goût. M. Georges Herron, un des chefs du mouvement socialiste aux Etats-Unis, le dépeint comme une force mauvaise, comme un destructeur possible de l'état politique actuel (1). Roosevelt représente, dit-il, le retour de l'homme à la brute, les aspirations vers la barbarie. Il est la glorification de tout ce qu'il y a de réactionnaire dans notre civilisation. C'est l'influence la plus dégradante qu'on ait encore vue dans l'histoire politique des Etats-Unis. Finalement, G. Herron en fait une sorte de petit Cromwell qui veut à la fois dominer les hommes et sauver leurs âmes, pour la gloire de Dieu. Cela pourrait bien être vrai. Il y a en lui du prédicant et du convertisseur : sa distinction

(1) Dans un article publié en italie, dans *la Voce*, le journal de M. Prezzolini.

du bon et du mauvais citoyen le prouve assez. Cela nous intéresse peu et Roosevelt nous est surtout apparu tel qu'un prétentieux bavard, mais je conçois que des hommes libres craignent de retomber sous la main de ce méthodiste qui n'a de scrupules qu'en paroles. Les dieux nous préservent des gens à idéal moral; ce sont en général de redoutables scélérats.

Prométhée. — Il y a au Louvre, égaré parmi de belles choses, un *Prométhée enchaîné*, par un certain Adam, sculpteur de vers l'année 1800, qui est le morceau le plus comique. Il est figuré les quatre membres en l'air, dûment écartelés par les chaînes ; le traditionnel vautour lui ronge le foie, comme il sied. Mais cette pose, si convenable, n'est que pour les amateurs de mythologie. Dans un moment, Prométhée va se redresser pour recevoir le barbier qui le rasera soigneusement, en lui laissant deux pattes de lapin fort propres, et lui accommodera la chevelure. Peut-être que le vautour et le barbier alternaient leurs visites à cet homme célèbre. Ah ! qu'il est donc propret, le Prométhée du sieur Adam, qu'il est joli, qu'il est frais, qu'il sent bon ! Il n'est pas jusqu'à deux étoiles de poils sur son élégante poitrine qui ne semblent frisées au petit fer et galamment égalisées.

Les Grèves. — Les terrassiers grévistes, à Berlin, ont tué à coups de couteau un cheval qui travaillait, un traître.

Des pas sur le sable... — Les nuits d'amour se bornent le plus souvent à un quart d'heure bien employé.

Notre sensibilité est si mobile que nous ne savons pas toujours très bien si nous jouissons ou si nous souffrons.

Nos sentiments sont si embrouillés que nous aimons et détestons à la fois.

Notre intelligence est si complexe que nous n'arrivons pas à la comprendre nous-même.

Les Fleurs. — J'ai trop aimé les fleurs. Maintenant je souffre à voir ces belles petites vies mourir si vite, si vite. Elles penchent la tête si mélancoliquement, elles pâlissent avec tant de tristesse ! Et voilà qu'elles ne sont que du foin, il faut les jeter ! Je connais une femme qui les garde et les met dans un tiroir comme des reliques. Mais cela fait de la poussière. Il faut que tout aboutisse là. Alors j'ai eu des fleurs en étoffe, de larges fleurs irréelles comme des orchidées et comme elles sans parfum. D'abord j'en suis content. Puis on me dit : « Il faut que les fleurs soient brossées ? » Alors je sus que les meilleures fleurs sont encore les fleurs qui meurent, les amours qui meurent, les vies qui meurent. Il faut que les fleurs meurent. Ce que nous aimons le plus en elles ce n'est pas leur fraîcheur, leur forme ou leur éclat, c'est leur fragilité.

Mais quel conseil de libertinage elles nous donnent. Une autre, une autre, une autre encore !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert de Bersaucourt : *Vingt-quatre poèmes pour honorer ma demeure et chanter mon jardin ;* Henri Falque. — Paule Lysaine : *Soirs au jardin*, avec une préface d'Aurel ; Edition du « Feu ».— Maurice Simart : *Eveil ;* Edition de « Miscellanées », 2 fr. — Henri Delisle : *Au large ;* Edition du « Beffroy », 3 5o — Jean Ricquebourg : *Les Héroïsmes ;* A. Lemerre, 3 fr. — André Joussain, Eugène Langevin, Antoine Avinen, Raymond Christoflour, Gaston Camus, Albert Cruel, Pierre Jalabert, Charles Léostic, Maurice Amoreau, Roger Reigner, Charles Charreyre : *Anthologie Néo-Romantique ;* Messein, 3.5o.

Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin. Il est peu probable que M. Albert de Bersaucourt ait lu *le Livre des Bénédictions* que publia, il y a déjà quelques années, M. Thomas Braun, frère lointain de M. Francis Jammes ; dans une langue singulièrement pittoresque, M. Thomas Braun célébrait les merveilles cachées de sa demeure ; les objets les plus humbles étaient magnifiés par de fastueuses épithètes et le seigneur Dieu était magnifié en même temps pour leur avoir donné tant de beautés secrètes. Les poèmes en prose de M. de Bersaucourt sont inspirés par des sentiments très peu différents de ceux qui dictèrent *le Livre des Bénédictions ;* mais ici le détail étrange, les jeux de lumière sur les meubles et sur les verreries et dans le jardin, les attitudes des branches et les gestes des fleurs ne sont pas l'essentiel : l'émotion est plus vive que la curiosité ; de la maison au jardin et au cimetière qui est proche du potager, une longue tradition relie les uns aux autres les membres d'une même famille qui ont vécu, qui ont aimé et qui sont morts là ; certes pour qui s'imagine sous la dalle funéraire une sorte de seconde vie pas très différente de la vie actuelle, il est doux d'écouter la prosopopée consolatrice du cimetière :

Mais que crains-tu, une étroite allée me sépare du potager et, sur le mur, pendent les rouges cerises des grands cerisiers ; il y a les pêches duvetées et les groseilles pressées que le soleil mûrit. Il y a aussi la citerne endormie où l'on va chercher l'eau qui rend les plantes contentes et joyeux les fruits. Là où tu seras tu reconnaîtras l'odeur sucrée des fruits et tu frissonneras de la fraîcheur de l'eau.

Mais il est plus réconfortant encore de s'entendre dire :

Ne te plains pas : les clochers sur les morts tendrement s'apitoient. Tu écouteras, le dimanche, les chants que l'on chante dans l'église et qui donnent aux absents paix et patience. Comme hier, tu entendras, après la messe terminée, les pas se disperser. D'autres feront pour toi le signe de la croix que tu faisais et d'autres répéteront la prière que tu disais pour ton père.

Est-ce que, dans *le Petit salon*, dans *les Chambres*, et jusque dans *le Fruitier* de la vieille demeure, il ne resterait pas, ainsi que dans beaucoup de maisons provinciales, une odeur un peu fade de sacristie et dans le jardin un relent d'encens, survivant aux anciennes fêtes-Dieu et qui aurait empoisonné pour toujours le glorieux parfum des lys et des roses ?

Soirs au jardin. Il n'est pas que des soirs tragiques, empourprés par l'agonie du soleil ; il en est qui sont délicieusement lourds de langueur, de calme et de volupté ; c'est par de semblables crépuscules que Mme Paule Lysaine a laissé s'assembler des phrases musicales, sans qu'il fût besoin de leur imposer d'autre arrangement que le rythme naturel des minutes heureuses :

Un crépuscule doux descend dans les vallons
Et des sourdes rumeurs qui planent sur la ville,
Et semblent la bercer pour un sommeil tranquille,
Une voix monte et dit les mots qui me sont chers.
L'arôme des œillets, le parfum de la mer
Flottent comme une écharpe en la douceur de l'heure
Et j'écoute mon cœur que le bonheur effleure.

Si je pouvais ce soir, transposant dans le temps,
Me dire que ma vie est en fleur seulement.

Sans doute on perçoit bien un peu de cette mélancolie qui donne plus de prix aux joies précaires et par cela plus exquises ; mais bien que Laforgue et Henri Heine lui soient familiers, Mme Paule Lysaine ne s'abandonne pas à l'ironie ; elle a consenti une fois au délire dionysien ; mais c'est une ivresse trop violente pour elle et même lorsqu'elle appréhende la tristesse future, elle ne peut fermer ses lèvres à un cri de bonheur ingénu :

Soleil, laissez encor vivre un peu mon espoir
Puisque je suis jolie et qu'on m'aime ce soir.

Assez tôt viendra la longue nuit.

Eveil. Très jeune, M. Maurice Simart invoque, avec une belle audace Eros, le plus redoutable des dieux, et Dèmèter, mère des moissons, et Pallas, qui fut la Toute-Sagesse, selon les modes d'une rigoureuse orthodoxie parnassienne : il ne manque pas d'une certaine adresse verbale ; mais ce sont là jeux d'adolescent, docile à toutes les influences immédiates et il mime indifféremment la muse amoureuse de Catulle Mendès, une truculente ribaude de M. Jean Richepin, ou la raison assez morose qu'honorait Sully-Prudhomme.

Au large. Hors du lac, plus loin que le fleuve captif des coteaux et des rives, la nef, délivrée, appareille vers le large ; mais elle emporte à son bord tout un équipage d'abstractions réalisées, si j'ose ainsi parler ; c'est le pilote Volonté :

C'est le Travail qui fait les corps sains et robustes
Et qui fonde les lois, les arts et les cités,
C'est la Force épousant l'Amour et la Beauté,
C'est l'ardeur du Savoir et le culte du Juste.

Il ne faudrait pas se hâter de condamner M. Henri Delisle, avant de l'avoir lu, simplement parce qu'il a quelquefois un goût excessif pour l'allégorie; la nef symbolique reparaîtra encore maintes fois; mais j'en veux détourner les yeux et l'esprit et chercher à découvrir au milieu du fatras ce qui peut demeurer de poésie; ce n'est pas prendre une peine inutile et si M. Henri Delisle paraît vouloir détruire, par une sorte de folie ascétique, les dons qui lui furent conférés, il n'est heureusement pas parvenu au terme de son désir : il ne compose pas que des vers froids et incolores, comme ceux-là, il est sensible à la beauté d'une ville comme Paris aussi noble que les vieilles cités à demi mortes, mais haletant d'un si formidable effort de labeur et d'intelligence, secouée par le remous de si furieuses passions; il n'a pas cependant entièrement oublié d'autres paysages, et je ne sais si l'on ne distinguerait pas comme un regret dans ces vers:

Ma jeunesse est très loin dans un pays de brume
Et sans doute à jamais perdue au fond des eaux
En un marais picard où pleurent des roseaux.

Les Héroïsmes. Dans un long poème, où, se souvenant de Lucrèce, il évoque la vie des premiers hommes et des premières sociétés et entrevoit un instant la possibilité d'un monde meilleur et moins féroce, M. Jean Ricquebourg avoue enfin que l'humanité se rue vainement au bonheur et que la haine plus forte détruit tout rêve de douceur et de bonté; les civilisations les plus magnifiques dans le passé et dans le présent sont fondées sur l'oppression et sur la misère et parce qu'il y avait à Athènes des esclaves et des mendiants, une ombre triste, aux heures de lumière, flotte pour ceux qui savent la voir sur les colonnes du Parthénon. Arrivé à mi-chemin des jours, M. Jean Ricquebourg, encore qu'il ait connu quelques joies, ne songe pas sans amertume à l'irrémédiable douleur universelle; elle le hante; elle altère la sérénité de ses œuvres antérieures : il a bien recueilli l'écho de la sagesse bouddhique, mais il ne peut s'élever jusqu'à la contemplation parfaite et les voix du dehors font en tumulte le siège de sa pensée. Cependant il n'a pas sacrifié au raisonnement didactique ce qui faisait le charme et le prix de ses œuvres d'autrefois; il n'a pas renoncé à rechercher de nouvelles formes rythmiques, telles ces strophes où un seul hémistiche revient en refrain au lieu de l'alexandrin total que Baudelaire aimait répéter; d'un trait sobre, d'une couleur vive, il décrit les paysages avec la patiente minutie des imagiers orientaux et peut-être autant qu'en des

pièces plus amples, a-t-il mis le meilleur de lui-même en cette épigramme d'anthologie, *l'Arbre :*

Arrondi, haut perché sur un tronc rude et fort,
L'arbre a l'air d'un oiseau merveilleux qui s'endort.
Son plumage est laqué, mêlé de chèvrefeuilles
Et le vent le retrousse au froissement des feuilles.
Il s'argente à la lune, il se dore au soleil,
La nuit qui l'obscurcit le cédera, vermeil,
A l'aube, et cet oiseau, qui bruit dans l'orage,
S'il reçoit la lumière, en répand plus d'ombrage,
Et son haleine, aux soirs du printemps sensuel,
Vient émouvoir les cœurs et parfumer le ciel.

Anthologie néo-romantique. Sous la conduite de M. André Joussain, dix néo-romantiques sont en marche vers la gloire ; dans l'avant-propos de leur recueil ils déclarent qu'ils font porter leur effort sur trois points » sur la critique, « qui n'est dans l'esprit de la plupart des écrivains de l'heure actuelle qu'un synonyme de « réclame », sur le roman qu'ils conçoivent historique, à la manière ensemble de Flaubert et de M. Maurice Maindron, voire à la manière de Walter Scott; enfin sur le poème épique, en estimant que « le poète épique doit être un croyant » et que d'ailleurs « la seule épopée que puisse rêver le vingtième siècle est une épopée scientifique dans le genre de celle qu'André Joussain veut réaliser ». Et en effet M. André Joussain publie des fragments d'une *Epopée terrestre* qui ne serait pas sans analogie avec l'*Hermès* inachevé d'André Chénier et qui, nécessairement, appelle la comparaison avec *les Fossiles* de Louis Bouilhet et, malgré toutes les différences de technique, avec l'*Œuvre* de M. René Ghil. M. Auguste Avinen s'inspire de Leconte de Lisle et de Victor Hugo; ses tercets, bien que les rimes en soient moins sonores et le ton moins âpre, doivent beaucoup au *Lévrier de Magnus*, à *Hieronymus*, aux *Paraboles de Dom Guy*. Nous n'ignorions pas, pour avoir signalé, il y a trois ans, son premier volume, que M. Raymond Christoflour n'était pas dépourvu d'une certaine délicatesse sentimentale, et M. Ferdinand Herold, naguères, augurait bien de M. Pierre Jalabert; comme celui-ci et comme M. Raymond Christoflour, M. Albert Cruel a plus de propension à l'élégie qu'à l'épopée ; quant à M. Maurice Amoreau, il le faudra juger sur des travaux plus personnels que sa transcription du distique amer de Rutebeuf :

Ami sont que le vent emporte
Et il ventoit devant ma porte.

M. Maurice Amoreau traduit ainsi

Ce sont amis que vent emporte

Et le seul jour que je les vis,
Le vent qui soufflait dans ma porte
Me les a pris.

La traduction n'est pas supérieure à l'original. M. Robert Reigner sur des thèmes populaires s'essaie à de petites chansons. Il serait cruel de reprocher aux tenants de l'école néo-romantique de n'avoir pas, sauf M. André Joussain, tenté de doter les lettres françaises d'une épopée scientifique; ce qui les unit, c'est plutôt un goût commun pour la simplicité et chez quelques-uns une modestie qui ne leur fait pas dédaigner les récompenses que les jeux floraux du Languedoc, de Cherbourg et de Dunkerque ont coutume de décerner.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

O. W. Milosz : *L'Amoureuse initiation*, Grasset, 3.5o. — Emile Barret : *La Petite Sévillac*, Grasset, 3. 5o. — François Labeur : *Villa des Roses*, Grasset, 3. 5o. — Léon de Tinseau : *Les Deux consciences*, Calmann-Lévy, 3. 5o. — Henry Rabusson : *Le Frein*, Calmann-Levy, 3. 5o. — Marc Delbrol : *Le Grand Tour*, Calmann Lévy, 3. 5o. — Albéri Cahuet : *Les Dernières joies de Severin Chantal*, Fasquelle, 3. 5o. — Jules Rengade : *La Bête à concours*, Librairie Universelle, 3. 5o. — Quilicus Albertini : *Résurrection d'amour*, Librairie Universelle, 3. 5o — Mme Idéa : *Pour toujours*, Librairie Universelle, 3.5o. — A. de Saint-Aulaire : *Le Retour*, Perrin, 3. 5o. — Raymond Casal : *Le Dilemme*, Plon, 2. 5o. — Antoine Vicard : *Autour d'une jolie fille*, J. Le Hénaff. — Raymon Labruyere : *Bételgeuse*, Fayard, 2 fr. — Michel Provins ; *La Gerbe*, Librairie Universelle, 2. 5o.

L'Amoureuse initiation, par O. W. Milosz. Imaginez un vieux drageoir amoureusement ciselé, d'un métal précieux dont les moindres détails seraient soulignés de perles fines et de brillants très solidement sertis, une de ces anciennes pièces d'orfèvrerie qu'on aurait commandée jadis pour une favorite ou une princesse d'amour curieuse, une boîte autrefois remplie de bonbons et de confitures, mais dans laquelle on ne retrouverait plus qu'une pourriture bizarre mi-sucrée mi-amère, un peu puante malgré son ex-parfum, une boîte contenant, selon ses compartiments, des épices encore brûlantes au goût, des aphrodisiaques en poussières, aussi de la gelée de rose, de cette pâte froide et fade qui ne peut régaler que des enfants... c'est là ce livre singulier. Il ne s'agit point, comme on devrait le croire, d'une initiation à l'amour humain. Le héros de l'histoire est un libertin qui arrive à concevoir l'amour divin, une sorte de charité universelle, par l'entremise de la plus savante débauche. Son cerveau ayant épuisé toutes les conceptions distrayantes ou torturantes et son corps s'étant roulé dans toutes les ornières, ce vieillard grotesque peut enfin s'élever jusqu'aux tendresses de la compassion religieuse, ce qui nous explique une fois encore la possibilité de certaines ferveurs catholiques dans les prouesses des pires évocateurs de messes

noires. Je veux citer une page de la fin de ce roman aux poisons variés, telles des dragées sadiques, pour en donner mieux l'étrange relent de sacristie et de mauvais lieu mêlés :

« L' « objet » d'un amour, et singulièrement d'un amour très profond, n'en peut jamais être la « fin ». Dans la grande adoration, la créature n'est point autre chose qu'un médium. L'amour véritable a faim de réalité ; or il n'est de réalité qu'en Dieu. Si la grande passion s'abîme le plus souvent dans le désenchantement et dans le désespoir, ce n'est jamais qu'au seul sens terrestre de ces mots ; à cause qu'en s'élevant à l'adoration de l'Impersonnel, du doux, du tout-puissant Amour notre père, elle est payée au centuple du prix de sa perte. L'amour profond est une élévation douloureuse au séjour adorable de la chasteté, de la simplicité et de l'enfance. Le désabusement nous fait perdre le monde et gagner Celui dont le royaume n'est pas de ce monde. L'éveil, en mon cœur, de la foi, de la charité, de l'infinie tendresse pour l'homme me donnait clairement à entendre que le rôle tenu par la Sulmerre dans le drame de ma vie tirait à sa fin. J'aimais d'Annalena ce que nul autre que moi n'en pouvait connaître, ce que pas un ne m'eût pu ravir, ce qu'elle-même jamais sans doute n'avait pénétré. » Il est juste d'ajouter que cette histoire se passe en Italie, à Naples, en l'an 17... et qu'elle est tirée des mémoires du chevalier Waldemar de E... que vous ne connaissez pas, ni moi non plus, mais elle est fort intéressante, d'une philosophie faisandée qui peut très bien plaire à notre époque où les philosophies ne savent pas beaucoup où donner de la tête.

La petite Sévillac, par Emile Barret. Grandeur et décadence d'un rêve de pauvre fille. Les jeunes provinciales sans dot s'énamourent facilement, mais semblent déroger moins facilement que les jeunes Parisiennes à court de... bons motifs. La petite Sévillac n'a contre elle que son excessive crédulité. Elle n'est pas bête, elle est seulement niaise. Son instinct la pousse à s'élever au lieu de se contenter du premier venu. Elle aime un beau jeune homme qui est aussi le coq de son village, le fils du député. Elle restera vieille fille puisque le prince charmant n'existe plus. Et cela ne vaut-il pas mieux que de faire du premier imbécile venu un prince charmant qui tôt ou tard l'aurait encore plus trompée que l'autre ? Je sais bien qu'il y a, au courant de cette idylle, des théories sur le renoncement, les religieuses laïques et la consolation qu'on peut éprouver à se dévouer aux enfants des voisins, mais je me contente de l'idée dédaigneuse que tout bonne bourgeoise doit avoir pour la mésalliance ; il suffit de l'orgueil pour préserver les femmes sans aller chercher d'inutiles fioritures. On ne pousse pas assez les femmes dans la voie du mépris pour le mépris.

Villa des roses, par François Labeur. Vingt mille francs pour

soigner un bossu fantasque et d'ailleurs bon musicien ! C'est cher. Ce pauvre bossu trop riche n'a peut-être pas l'esprit de ses pareil, car il se laisse voler..., outre la forte somme, une jolie musicienne qui aurait dû le mieux apprécier puisqu'il était son égal au moins en art. Enfin tout se termine bien puisque les fous et les tuberculeux se retirèrent à temps du soleil des deux héros sains de cette histoire.

Les Deux consciences, par Léon de Tinseau. J'aime ce roman très, trop ingénieux, mais bien fait, à la fois dramatique et spirituel, ne nous désespérant pas au sujet de la conclusion, car elle est, cette conclusion, aussi sceptique ou aussi catholique, hélas! qu'on voudra la souhaiter. A-t-on le droit de tuer un homme pour l'empêcher de souffrir, d'achever le blessé qui vous prie de mettre un terme à ses tortures ? Le médecin et le confesseur disent non et même lorsqu'il est reconnu que le crime fut seulement dans l'intention et ne put exister qu'à l'état de cauchemar, faut-il l'expier ? Heureusement qu'une troisième conscience, celle de l'amour, pardonne tout.

Le Frein, par Henri Rabusson. Mais si on devait juger le cas de M. de Montlivet au point de vue de l'éducation pure et simple, il faudrait le déclarer surtout criminel, parce qu'il manque de parole à une personne qu'il a presque mise en demeure d'exécuter la mauvaise action à sa place. Il n'est jamais poli, de la part d'un homme, de laisser un ouvrage pénible à une femme. Ce Montlivet me fait l'effet d'un lâche, un peu niais. Maintenant je suis bien de l'avis de l'auteur au sujet des enfants de notre époque : ils sont tous mal élevés et je regrette bien qu'ils ne puissent pas tous finir sur l'échafaud... avant d'avoir pu en procréer d'autres.

Le Grand tour, par Marc Debrol. Sur un mot, très en l'air, d'une jeune fille qui ne le prend nullement au sérieux, ce jeune étourdi part pour l'Amérique et abandonne le toit familial. Il lui arrive des aventures assez ordinaires dans sa nouvelle vie ; non seulement la Française de Paris lui fait comprendre qu'elle n'en a jamais voulu, mais la citoyenne des Etats-Unis n'en veut pas davantage, malgré un flirt des plus poussés. Après le grand tour, il revient à son point de départ... dans sa petite vie médiocre de province.

Les Dernières joies de Severin Chantal, par Albéric Cahuet. Ceux qui aiment les péripéties de l'intrigue et la joie touchante de suivre une petite héroïne en des courses éperdues, des enlèvements en auto, tout le branle-bas d'un détournement de mineure, seront ravis. En outre, ceux qui préfèrent les théories raffinées, la luxure élégante, une pointe de criminalité s'aiguisant sur un joli scepticisme seront également satisfaits. Le suicide à plusieurs dans un dernier souper, parmi des fleurs et des femmes, termine ce drame où l'on trouve une morale agréable en la personne de la séduisante midinette qui sauve son ami.

La Bête à concours, par Jules Rengade. Un chirurgien, même savant, n'est jamais qu'un bourreau. Maintenant quand il se double d'un homme aussi vulgaire que ce Morécourt, il serait vraiment bien inutile de lui demander de la tenue. Je ne plains ni sa maîtresse ni sa femme, personnages d'une vulgarité au moins égale à la sienne, mais je m'intéresse au sort de certaines petites souris blanches victimes probablement de la prétendue bête à concours. On ne nous dit pas ce qu'elles deviennent dans l'histoire ? A ce propos, pourquoi diable l'homme, ce singe dégénéré, si parfaitement *malpropre* à l'état maladif, peut-il prétendre ressembler en quoi que ce soit aux jolies souris blanches, toujours soucieuses de leur blancheur, même lorsqu'elles sont affublées des maux humains ? Rien n'est effarant comme cette folle et sinistre idée de prendre les plus jolies bêtes de la création pour leur inoculer la laideur humaine.

Résurrection d'amour, par Quilicus Albertini. L'auteur, qui ne doit pas être Français, devrait traduire en sa langue maternelle ce qu'il pense dans la nôtre. Je suis certaine que ça lui éviterait des fautes de goût, dont il ne se doute pas, car il a l'air tellement enthousiasmé : « en des pages prestes et musicales que soulève la palpitation d'un intérêt croissant. »

Pour toujours, par Mme Idéa. « Ecrire est une maladie dont on ne veut pas guérir. » « J'écris avec plaisir », déclare cette dame dans sa préface. Elle a, en effet, la simplicité de cœur qu'il faut pour trouver un grand plaisir à ce mal. Je me permets de la féliciter, surtout quand elle découvre un nouveau genre d'éternité pour jeune fille amoureuse d'esprit fort.

Le Retour, par A. de Saint-Aulaire. Excellent guide des touristes élégants qui sont encore, ou de nouveau, dans la lune de miel. Grâce à l'auteur, aucune beauté des paysages traversés ne peut leur échapper.

Le Dilemme, par Raymond Casal. Un double adultère qui amène nécessairement le frère et la sœur en présence. Grâce à la bonne éducation de ces gens du meilleur monde, ils ne s'épousent pas, mais il faut avouer qu'ils y mettent aussi de la bonne volonté.

Autour d'une jolie fille, par Antoine Vicard. Je préfère à ce récit, un peu quartier latin, *l'Agonie*, d'un ton plus vrai.

Betelgeuse, par Raymond Labruyère. L'éternelle histoire de la panne, du jeune mécanicien amoureux de sa machine tout autant que de sa femme et de la femme se condamnant, par amour du jeune mécanicien, à aimer aussi le monstre trépidant qui la brisera bêtement quelque matin au milieu d'un site charmant dont elle n'aura pas eu le loisir de contempler la grâce immobile.

La Gerbe, par Michel Provins. Des états d'âme parisiens, tellement parisiens que l'on ne doit y rien comprendre ailleurs qu'à

Paris, témoin ce mariage d'une jeune personne enceinte avec ce vieux Monsieur l'ayant seulement épousée pour se rappeler le visage de sa fille.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Mélia : *Les Idées de Stendhal*, 1 vol. in-18, 3.50. « Mercure de France ». — Henry Berton : *Henri de Régnier. Le Poète et le Romancier*. 1 vol in-18. 3 fr., Bernard Grasset. — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. Diderot*, 1 vol. in-18, 2.25 ; *H. de Balzac*, 1 vol. in-18, 2.25 ; *Ch. Baudelaire*, 1 vol. in-18, 2.25, Louis Michaud.

M. Jean Mélia, qui a écrit *la Vie amoureuse de Stendhal*, nous donne aujourd'hui un autre volume qui complète le premier : **les Idées de Stendhal**. C'est, en somme, comme il le dit lui-même dans sa préface, l'étude du *beylisme*, qu'il entreprend, c'est-à-dire l'étude des idées et des principes particuliers à Beyle. Le beylisme pourrait peut-être se définir : l'art de tirer le plus de bonheur possible de toutes les situations, et de tous les spectacles de la vie. C'est un état d'esprit qui permet de trouver de la joie dans l'analyse des faits, même douloureux, de sa propre existence. Se connaître, ne jamais se perdre de vue, savoir pourquoi on a agi, pourquoi on a souffert, console des déceptions de l'action et de la dépression de la douleur. C'est le beylisme qui poussa Stendhal à se raconter, à composer, avec les petites pierres différemment coloriées de ses jours une mosaïque d'ensemble. M. Mélia explique : « Cette habitude d'examen devient un véritable principe directeur auquel on soumet toute son existence. De la connaissance des choses naîtra la plus parfaite jouissance. On reviendra comme d'un long voyage de cette « chasse au bonheur » dont Stendhal a tant parlé. Le bonheur sera conquis. » Mais les êtres actifs, qui ne se sont jamais regardé vivre, ne comprendront pas cette nécessité de fixer le passé : ils ne se doutent pas que le bonheur est rétrospectif. Et puis, il y a encore dans cette volonté du psychologue de reconstituer sa vie, une sorte de besoin de perpétuation de son être. Son œuvre, c'est lui-même, sa vision et sa compréhension spéciale, unique, du monde. M. Mélia raconte que Stendhal, contemplant le spectacle de Rome sur le Mont-Janicule songeait à ses jours écoulés et à sa vie présente : « Il craignit de voir son nom, tous ses ouvrages disparaître à jamais. Il se demanda avec angoisse : « Qu'ai-je été? que suis-je? » L'effroi grandit, non pour sa vie, mais pour son œuvre; il s'exclama : « De plus grands que moi sont bien morts! » Puis il reprit : « Ai-je eu du talent pour quelque chose? » Mais son interrogation fut sans effet, le silence régna dans son cœur. »

M. Mélia étudie successivement les idées de Stendhal sur les arts,

les lettres, la philosophie et la politique. C'est le résumé coordonné de l'œuvre de Beyle : en somme, un excellent ouvrage de vulgarisation stendhalienne. Stendhal s'inquiétait de l'influence future de son œuvre, reflet de sa personnalité, mais voici que toutes ses idées nous sont devenues familières; et même ceux qui n'ont jamais lu ses œuvres sont des stendhaliens sans le savoir, puisqu'ils pensent maintenant avec la foule, comme Stendhal pensait, seul, il y a presque un siècle.

§

M. Henry Berton, dans ce petit livre sur **Henri de Régnier**, nous dit sa double admiration pour le poète et le romancier. L'analyse critique qu'il nous donne des romans de M. de Régnier est parfaite de compréhension et vérifie l'aphorisme : aimer, c'est comprendre. Il nous montre, dans chacun de ces romans, la subtile poésie qui s'y dissimule, dit-il, comme une odeur au creux d'un sachet. Et, en effet, il y a dans l'œuvre romanesque de Régnier une atmosphère émue qui enveloppe ses personnages et leur donne une vraie vie. Ce n'est pas l'auteur qui nous présente ses personnages : ils se révèlent à nous par leurs gestes, leurs paroles où l'émotion du passé se marie à l'impression du moment. Ces êtres, comme tout être vivant, ont un passé secret que nous devinons et qui donne sa valeur au présent. Ainsi dans *la Flambée*, le dernier roman de Henri de Régnier, André Mauval rêve devant une petite tête de femme en terre cuite qu'il vient d'acheter. L'antique petit visage le regardait :

André tressaillit. D'une ressemblance lointaine, vague et pourtant réelle, ce petit visage ressemblait à celui de Mme de Nancelle. Longuement André le considéra. Il cherchait à substituer à la figure de terre la vraie figure de la vivante, puis il ferma les yeux... L'image qui s'y dessina fut celle dont il tenait entre ses doigts la forme morte. De la flambée qui avait brûlé sa jeunesse, il ne restait plus que ce minuscule fantôme durci et calciné qui, peu à peu, pesait plus lourd dans sa main, et qui semblait s'être formé des cendres mêmes de son amour.

Cette manière d'évoquer des sentiments par des images est encore la méthode de M. de Régnier dans son œuvre poétique. Aucun poète peut-être n'a su, comme l'auteur des *Jeux rustiques et divins*, trouver, pour draper ses pensées, de plus belles images. Poésie « d'une haute, voluptueuse et mélancolique sérénité », écrit M. Berton, « poésie de pur cristal, comme celle de Vigny ou de Leconte de Lisle, mais d'un cristal traverssé et coloré par le rayon verlainien ». Les vers que M. Berton a cités pour appuyer son admiration sont choisis parmi les plus émouvants, les plus mélancoliquement passionnés :

.... j'aime mieux laisser l'angoisse qui m'oppresse
Emplir mon cœur plaintif et mon esprit troublé,

Et pleurer de regret, d'attente et de détresse,
Et d'un obscur tourment que rien n'a consolé,

Car ni le pur parfum des roses sur le sable,
Ni la douceur du vent, ni la beauté du ciel,
N'apaise mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

Mais M. Berton veut encore trouver dans la poésie de M. de Régnier et dans le rythme même de cette poésie une leçon de sérénité et de dignité humaines dans la douleur. Si tu veux parler à ma tristesse, dit le poète,

Ne lui demande pas le secret de ses pleurs....
Parle-lui du soleil, des arbres, des fontaines...
Car la forme, l'odeur et la beauté des choses
Sont le seul souvenir dont on ne souffre pas.

§

A signaler, dans la collection « la Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains », ces trois nouveaux ouvrages de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut : **Diderot, Charles Baudelaire** et **H. de Balzac.** On trouvera réunis, dans ces pages, tous les documents qui concernent la vie intime de ces écrivains. Il y a, dans chacune de ces vies une figure de femme qui la domine et l'embellit et représente l'idée de perfection humaine que se faisaient ces grands hommes. Mlle Volland occupa pendant vingt ans l'esprit et le cœur de Diderot. Les critiques, après avoir lu leurs lettres, où il est surtout question de littérature, d'art et de philosophie, se sont demandé et se demandent encore s'ils furent amant et maîtresse. Il faut le croire : il n'y a peut-être pas de véritable intimité intellectuelle possible avec une femme qu'on n'a pas possédée. En un émotionnant chapitre, MM. Séché et Bertaut nous racontent les romanesques amours de Balzac et de Mme Hanska. Malgré le triste épilogue de cette aventure, on ne doit cependant pas plaindre Balzac, qui trouva, dans la promesse si souvent retardée de cette union un véritable but à sa vie. Séparé d'elle pendant des années entières, il lui écrivait : « Je suis hébété... j'ai pleuré comme un enfant... » et ces expressions reviennent perpétuellement sous sa plume.

Voici le roman de Baudelaire et de Mme Sabatier. On sait que la possession de cette femme, qu'il avait désirée pendant cinq ans, fut pour Baudelaire un désenchantement : « Il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme maintenant. » Plus cruellement encore, il lui écrit, le lendemain même de leur intimité : « Je t'ai dit hier, — vous m'oublierez, vous me trahirez : celui qui vous amuse vous ennuiera. — Et j'ajoute aujourd'hui : Celui-là seul souffrira qui, comme un

imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes. — Bref, je n'ai pas la foi. — Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine. » Craignait-il l'ordinaire trahison, et se retirait-il pour ne pas avoir à souffrir plus tard, ou faut-il supposer avec MM. Séché et Bertaut que dans les bras de sa nouvelle maîtresse le souvenir de l'autre, sa Vénus noire, annihilait tous ses désirs? Mme Sabatier le devinait lorsqu'elle lui écrivait : « Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses, si ce n'est que tu penses à l'autre, dont l'âme et la face noires viennent se placer entre nous! »

Ces trois ouvrages, comme ceux de cette collection précédemment parus, sont ornés de divers portraits et de reproductions d'estampes anciennes qui permettent de situer les écrivains dans leur milieu le plus intime et d'assister au spectacle de leur vie.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Lucien Romier : *Jacques d'Albon de Saint-André, Maréchal de France (1512-1562)* ; Perrin, 7 fr.50. — Louis Guimbaud : *Auget de Montyon (1733-1820)* ; Emile-Paul, 7 fr. 50.— Bernard de Lacombe : *La Vie privée de Talleyrand* ; Plon-Nourrit,7 fr. 50. — Arthur Loth : *L'Echec de la Restauration monarchique en 1873* ; Perrin, 7 fr. 50. — Memento.

Jacques d'Albon de Saint-André (1512-1562). — Voici un sujet, du moins, auquel, chose assez rare par le temps qui court, l'on ne pourra pas reprocher d'être rebattu. Quelque important qu'il soit, et il l'est assez, la littérature en est courte : Brantôme, Mme de La Fayette dans *la Princesse de Clèves*, Edme Boursault dans *le Prince de Condé*, plus un article de G. Clément-Simon sur *la Maréchale de Saint-André et ses Filles*, enfin les dictionnaires. C'est à peu près tout. M. Lucien Romier a donc dû à la fois découvrir les matériaux et en déterminer la valeur. D'où un travail entièrement neuf, fait avec des documents d'Archives, trouvés pour la plupart dans les dépôts de Paris, de Lyon et de Belgique.

A vrai dire, on peut s'étonner qu'un tel sujet n'ait pas encore été traité. Le rôle du maréchal de Saint-André dans les premières Guerres de Religion est d'une grande importance, puisque c'est ce personnage qui, en 1561, forma avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, réconciliés par lui, le fameux « Triumvirat » qui prit la direction du parti catholique. M. Romier, dans cette étude témoignant d'une préparation consciencieuse, et où il a utilisé les documents en se préoccupant moins de biographie que d'histoire générale, a fait revivre, en ce Jacques d'Albon de Saint-André, une figure assez antipathique, mais éminemment curieuse, car, pour bien connaître et juger quelques-uns des principaux faits historiques du XVIe siècle,

comme la formation du Triumvirat catholique en 1561, comme le traité de Câteau-Cambrésis en 1559, il importe de savoir exactement le rôle qu'y joua le maréchal de Saint-André.

Issu de petite noblesse, Jacques d'Albon de Saint-André parvint à tout par la faveur du roi Henri II, à qu'il eût été difficile, en fait de favoris, de trouver non seulement plus intelligent, mais encore plus malhonnête. Rapace, concussionnaire, tarifant cher à ses administrés, comme gouverneur du Lyonnais, ses moindres offices auprès de la Cour, se conciliant, par le trafic de sa propre fille, la protection des Guises en un moment difficile, le parvenu ne connut jamais que son seul intérêt. Mêlé à toutes les guerres de Henri II (qui restent la meilleure période de sa vie, par la vaillance et la haute capacité qu'il montra, tant qu'on se battit), fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin (1557) et, malgré sa situation de captif, plénipotentiaire de la Cour conjointement avec le connétable de Montmorency, le souci qu'il avait de se libérer et de reprendre son influence auprès du Roi fut pour beaucoup dans les transactions regrettables que consacra la paix peu honorable de Câteau-Cambrésis. M. Romier a donné des détails nouveaux sur ces négociations.

La partie la plus curieuse de l'ouvrage est l'étude de la formation du Triumvirat catholique. On ne saurait exagérer l'importance du rôle, à vrai dire capital, ici joué par Saint-André et qui depuis longtemps est acquis à l'Histoire. A M. Romier est échue la tâche de faire connaître par le détail un tel rôle ; de montrer comment l'intérêt personnel toujours, la nécessité de rétablir sa fortune scandaleuse d'ancien favori vénal, menacée depuis la mort de Henri II par les brusques vicissitudes de la politique, fut l'unique mobile de Saint-André ; comment, pour conjurer la malveillance dangereuse de Catherine de Médicis, cet ami des Guises conçut l'idée de former comme un « état-major » catholique tout-puissant qui dominât la Reine-mère, et sut réconcilier, dans ce but, Guise et Montmorency, en leur adjoignant même son propre ennemi de la veille, le pitoyable Antoine de Bourbon, lieutenant-général du royaume.

Ce fut, à vrai dire, un prodige de diplomatie, un chef-d'œuvre d'intrigue politique, et qui, quel qu'en ait été le mobile, donne une haute idée des facultés de l'homme qui l'accomplit. Séduisant parmi tous ses vices, Jacques d'Albon de Saint-André, ce politique de la Renaissance française à sa décadence, fait songer aux grands politiques des belles heures de la Renaissance italienne. Il a des traits d'un César Borgia. Ce qui n'est point passé dans les documents, ce qui lui reste tout personnel et que M. Romier n'a guère pu que faire entrevoir, c'est « l'extraordinaire pouvoir que ce personnage exerça sur l'esprit de tous ceux qu'il approchait ».

Signalons, parmi d'autres parties intéressantes de l'ouvrage, l'é-

tude de ce qu'était un grand gouvernement pendant la deuxième moitié du XVIe siècle, à propos de l'administration du Maréchal de Saint-André dans le Lyonnais et la France du Centre.

Auget de Montyon, par Louis Guimbaud. — M. Louis Guimbaud ne veut pas que M. de Montyon, bienfaiteur perpétuel, doive uniquement sa gloire aux « servantes dévouées » et aux « valets fidèles » gratifiés de son prix de vertu et dont il partage annuellement la notoriété, proclamée par un Secrétaire, perpétuel lui aussi. Le fait est que ce terrible prix de Vertu, c'est un peu, pour cette mémoire, que pourraient recommander d'autres mérites, comme la queue du chien d'Alcibiade. La queue, non coupée, mais affublée d'une casserole philanthropique, dont le bruit très creux doit tenir lieu au pauvre M. de Montyon des clairons de la Renommée. Cependant, l'on ne sait, malgré tout ce que dit M. Guimbaud, si M. de Montyon, sans son prix, aurait encore autant de droits au souvenir de la postérité qu'Alcibiade sans la queue de son chien.

Quoi qu'il en soit, son biographe s'est inquiété « de tout ce qu'il voulait être, de tout ce qu'il a été », — tous prix de vertu mis de côté ! Cela, sans doute, ne nous vaut pas la révélation d'une individualité historique très importante, mais, philanthropie à part, cette individualité est notable, on ne saurait le nier : elle se rattache assez bien, — sans que cela veuille dire qu'il y ait toujours accord, — à tout le mouvement d'idées et de faits de la fin du XVIIIe siècle.

Né à Paris, en 1733, de moyenne bourgeoisie fraîchement parvenue aux hauts emplois de l'Administration des finances, Robert Auget de Montyon entra dans la carrière de la magistrature. Il se fit remarquer par son attitude indépendante dans l'affaire La Chalotais, où il osa poser, dans l'Assemblée plénière qui eut à donner à ce procès « un dénouement sinon légal, du moins politique », la question préalable relativement à « la régularité des formes nouvelles avec lesquelles on avait procédé contre des magistrats ». D'où l'occasion, pour son biographe, d'esquisser de lui un portrait qui veut nous le montrer « dans son naturel, avec ses instincts d'indépendance, son amour du quant-à-soi, sa défiance à l'égard des idées toutes faites et des résolutions toutes préparées, son inclination à se poser en maître, en redresseur de torts, et par suite en adversaire, son courage à braver l'opinion et même le ridicule, enfin la coquetterie qu'il mettait parfois dans ses refus de fléchir au temps et de composer avec les hommes. »

Magistrat depuis 1754, Montyon, en 1767, entra dans les Intendances, chargé de celle d'Auvergne d'abord, poste que lui fit perdre son opposition aux parlements Maupeou ; puis, grâce à la protection de Trudaine, de celle de Provence et enfin de celle d'Aunis. A ce propos, M. Guimbaud nous donne des détails sur les trois provinces que

Montyon administra successivement, sur les conditions politiques et sociales où elles se trouvaient à l'époque troublée des parlements Maupeou et des premières réformes de Louis XVI.

Nommé conseiller d'État en 1776, Montyon, jusqu'à la Révolution, ne devait plus quitter Paris, ni surtout la Cour, où il acheta la charge de chancelier du comte d'Artois. Cependant, son soin à se pousser jusqu'aux honneurs et aux places, non par vanité, nous assure son biographe (il en avait, cependant, surtout en ce qui concernait sa « noblesse »), mais afin de déployer sur un large théâtre son activité politique, ne le fit pas sortir du plan secondaire où il est resté. M. Guimbaud voit dans ceci un effet, non pas de la modestie, mais « d'un désaccord profond entre Montyon et son époque ». En quoi donc consista ce désaccord ? C'est que Montyon, d'après son biographe, avait mal les idées de son temps (d'où sa diatribe injuste contre Necker). A l'âge de cinquante ans, vers 1782, il était resté un « magistrat et un administrateur de la vieille école », traditionnel, positif jusqu'au pédantisme, chagrin, accentuant, jusqu'au mauvais goût, devant toutes les belles billevesées d'une époque politiquement trop confiante, une attitude de Géronte. 1789 ne le trouva pas faiseur de Constitutions pour deux sous. C'était vraiment très bien pour un philanthrope !

Il passa en Angleterre en 1792 ; et là, tout en s'occupant de gérer sa fortune parmi les difficultés qu'avait suscitées la Révolution, il tenta d'attirer sur lui l'attention de Louis XVIII, et en fin de compte se réfugia dans de chères études qui nous ont valu une foule d'écrits d'économie politique, dont M. Guimbaud analyse les plus importants. La Restauration le surprit et le laissa désorienté. Un peu vieux déjà en 1782, il fut alors, même pour les ultras, un de ces revenants d'ancien régime qui avaient bien pu ressusciter, « mais qui ne pouvaient pas rajeunir ». Il mourut en 1820.

Au total, voici comment M. Guimbaud, biographe perspicace, voit son homme : « Auget de Montyon, dit-il en un jugement d'ensemble, tantôt acteur et tantôt spectateur, toujours actif et réfléchi, incarna, pendant les deux tiers d'une vie qui dura quatre-vingt-sept ans, un type assez fréquent au XVIIIe siècle, mais à la vérité fort mal étudié, celui du monarchiste réaliste et physicien, qui ne tire ses principes ni de la religion, ni de la philosophie, mais de la tradition et de l'utilité : il fut, d'un mot, l'homme qui aurait pu rapporter à l'auteur de *la Monarchie selon la Charte* les propos familiers du président de Montesquieu ou les enseignements privés de M. Cabanis. »

Ce livre est écrit avec beaucoup de distinction. Il est un tableau tout à fait soigné de la Société française à la fin du XVIIIe siècle. Quelque minutie, et quelques longueurs ; par exemple, en ce qui

concerne les affaires d'intérêt de M. de Montyon avant ou après la Révolution.

La Vie privée de Talleyrand, par Bernard de Lacombe. — On sait que les trop fameux *Mémoires* de Talleyrand furent une désillusion. Nous ne pensons pas qu'il en soit de même pour ce livre-ci. Nous ne croyons pas qu'il escamote Talleyrand intime autant que les *Mémoires* escamotèrent Tayllerand homme public. Il y a là, sur le séjour de Talleyrand à Londres, sur son voyage en Amérique, sur son mariage avec Mme Grand, enfin sur ces dernières années, sa conversion et sa mort, assez de renseignements pour assurer l'intérêt de ces pages.

Et cependant, quoique cet ouvrage n'escamote pas, autant que l'autre, Talleyrand, encore a-t-il l'air de l'escamoter quelque peu. C'est singulier, mais il y a maintes choses qu'on a pu lire à droite et à gauche, qui vous reviennent, — sur la vie privée de Talleyrand, — et qu'on ne retrouve guère dans ce livre. Et nous disons : c'est singulier, en pensant surtout à la différence d'impression. Le ton général des détails épars un peu partout, dans la littérature historique relative à la Révolution, l'Empire et la Restauration, diffère étrangement de l'impression laissée par ce livre-ci, qui est sérieuse. On avait entrevu, de maints côtés, un Talleyrand libertin, spirituellement cynique, aimant les femmes, disons le mot : vicieux (et nous ne parlons pas ici d'un ouvrage inexact comme celui de Michaud), — et voici que, pour une fois qu'on se met à écrire expressément un volume là-dessus, à recueillir les traits épars, l'impression se transforme, et qu'un Talleyrand sincère, vertueux, « respectable », *sort* sous la plume de M. Bernard de Lacombe ! C'est très curieux ! On voit que M. de Lacombe se ressent d'avoir été documenté par un homme, Mgr Dupanloup, le célèbre évêque d'Orléans, qui a connu surtout la partie « édifiante » de la vie de Talleyrand, la dernière partie, celle de la conversion. Précédemment, une autre documentation apologique, dans le même goût sérieux, respectable, était déjà venue suggérer et préparer une manière d'écrire... grave à propos de ce sceptique de Talleyrand, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas pouffer de rire en officiant à l'autel de la Fédération ; nous voulons parler des *Souvenirs* de la duchesse de Dino, la nièce du grand diplomate. M. de Lacombe semble avoir trempé presque exclusivement sa plume dans l'écritoire de l'évêque et dans celui de la duchesse.

Retenons cependant le gain de l'ouvrage : au début, si nous ne trouvons rien sur la liaison de Talleyrand avec Mme de Flahaut, l'on nous expose une manière de voir qui, d'ailleurs très documentée, nous paraît être la raison même, touchant le séjour, en deux fois, avant et après le 10 août, de Talleyrand à Londres. Les choses sont

ici mises au clair (l'ouvrage de M. Pallain y aidait déjà) : chargé d'une mission officielle durant son premier séjour, Talleyrand, à son deuxième voyage, quoique désormais simple émigré de fait, mais venu avec un passeport, sut encore, en ce qui concernait la Révolution, conserver les dehors d'une bonne volonté politique, fort inutile pour le moment, mais qui pût rester comme un souvenir efficace lorsque les hommes auraient changé, ce qui se produisit, en effet. Habile à donner, dès alors, des gages pour quelque conduite future, c'est durant ce deuxième séjour à Londres, époque par là importante de sa vie, que Talleyrand sauva son avenir. Souple et profond esprit! — Les détails sur le séjour de Talleyrand en Amérique, très intéressants, ne nous initient pas assez, cependant, à l'existence de Talleyrand immigré et homme d'affaires, de Talleyrand « settler » : nous n'avons pas pu distinguer s'il avait alors, ou non, gagné de l'argent, comme le veut la légende. — Le chapitre le plus audacieux de cette biographie où domine, avons-nous dit, un parti-pris de respectabilité, est le récit du mariage de Talleyrand, après quelque concubinage, avec une mondaine divorcée, la très belle (et point aussi sotte qu'on a dit) M^me^ Grand. Les négociations, à cet égard, de l'ancien évêque d'Autun avec la Cour de Rome se mêlèrent bizarrement à celles mêmes du Concordat. — La dernière partie du livre est consacrée à la conversion et la mort de Talleyrand. Nous avons dit l'importance que prend ce sujet sous la plume de M. Bernard de Lacombe, qui ne veut pas entendre parler ici, quant à lui, de manœuvre diplomatique de la dernière heure, — avec Dieu.

L'Echec de la Restauration monarchique en 1873, par Arthur Loth. — En écrivant, d'une manière détaillée (en un in-8° de 500 pages) et du point de vue légitimiste, l'histoire de cette période, M. Arthur Loth n'a pas cru — et il a tenu à le dire en s'appuyant sur des recherches et des discussions qui sont comme la trame de son livre — que le refus du comte de Chambord relativement à l'abandon du Drapeau blanc, refus qui amena l'échec de la campagne royaliste de 1873, dût être considéré comme une cause dépendant de la seule volonté du prétendant. Si l'Assemblée Nationale n'a pas proclamé la monarchie le 13 février 1871, à Bordeaux, dès sa réunion, ni le 24 mai 1871, à Versailles, après la défaite de la Commune, ni le 24 mai 1873 après la chute de M. Thiers, ni le 5 août 1873 à la suite de la réconciliation des deux branches de la Maison de France, — c'est, selon M. Loth, non seulement que la majorité de l'Assemblée nationale n'était pas unie, malgré les apparences, mais surtout qu'une fraction orléaniste, où se trouvaient des hommes comme le duc Decazes, ne voulait pas du comte de Chambord. Cette fraction, d'après M. Loth, aurait plus ou moins ourdi l'intrigue qui aurait eu pour but et pour résultat : 1° de donner à la réconciliation de

Frohsdorf le sens d'une investiture accordée par le comte de Chambord au comte de Paris en ce qui concernait la succession au trône, que l'on escomptait à bref délai (et, par exemple, en attendant l'avènement orléaniste, on aurait eu le « septennat légitimiste » au lieu d'avoir le « septennat » de Mac-Mahon) ; 2° de soulever, en lui donnant le plus d'urgence possible, la question du drapeau tricolore, sur laquelle on savait d'avance que l'exilé de Frohsdorf ne transigerait pas, ce qui assurerait l'échec de la restauration légitimiste et ouvrirait, sans plus attendre, la porte aux d'Orléans, ou bien alors, dans le cas d'une transaction de la part d'Henri V, diminuerait l'autorité morale de celui-ci, et rendrait possible, nécessaire même, une abdication au profit de la branche cadette. Ce ne sont point les déductions justes, ni les témoignages, ni même les faits (voir, notamment, l'exposé serré des circonstances qui précédèrent et suivirent le voyage de M. Chesnelong à Frohsdorf) qui ont manqué à M. Loth pour établir, sur ce principal double thème, l'histoire de la tentative monarchique de 1873 et des années suivantes. Nous avouons cependant que tout ceci, toute cette sophistication des résultats de l'entrevue de Frohsdorf et de la question du drapeau tricolore, nous paraît bien machiavélique, à supposer que ces choses aient été vraiment conscientes et préméditées. Pour l'investiture, M. Loth lui-même, qui n'est pas un ultra d'Espagne ou d'Italie, comme M. Du Bourg, admet par ailleurs que, dans la monarchie de Henri V, le comte de Paris eût pu avoir la haute situation d'un héritier. Quant au Drapeau tricolore, il est singulier, vraiment, que M. Loth n'ait pas davantage l'air de se douter (p. 375) qu'ici la responsabilité de l'Assemblée nationale était engagée, non point devant un parti plus ou moins orléaniste et libéral (et ce parti fût-il prépondérant), mais devant la France même, et qu'elle ne pouvait pas ne point poser cette question, quelque « inacceptable » qu'elle fût pour le prince. Nous croyons que si l'Assemblée Nationale n'a pas fait la Restauration monarchique, c'est simplement qu'elle ne l'a pas sentie possible. L'ouvrage de M. Arthur Loth est, d'ailleurs, bourré de toutes sortes de renseignements curieux ; l'auteur n'a négligé aucun fait, et il paraît avoir la connaissance profonde de toute cette période, de toute cette histoire — ancienne, hélas !

Memento. — On pourra lire, après l'ouvrage important que nous venons de critiquer, *les Dernières heures du Drapeau blanc* (P. Lethielleux, une plq. s. p.), où l'auteur, M. Albert de Mun, raconte ses très intéressants souvenirs intimes sur les derniers jours, la mort et les obsèques du Preux de Frohsdorf, — en qualifiant de « terrible sujet » (à ce moment) la question des cousins d'Orléans, question dont il eut cependant à s'occuper quelque peu, car il insista, de son côté, pour que le comte de Paris conduisît le deuil : ce qui donne le ton de cet opuscule, sous le rapport politique.

On lira aussi, de M. Robinet de Cléry, *les Prétentions dynastiques de la Branche d'Orléans* (Daragon, 1 fr. 25), discussion historico-juridique, et des moins bienveillantes, du point de vue dynastique adopté par les d'Orléans après l'entrevue de Frohsdorf. Encadrées dans le commentaire de M. Robinet de Cléry, deux Lettres du Père Bole, qui fut précisément, lors des obsèques du comte de Chambord, l'un des instigateurs de l'effacement du comte de Paris, indiquent suffisamment les tendances de cette brochure.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

Hermann Ebbinghaus : *Précis de Psychologie* (G. Raphael, trad.), in-8°, Alcan, 5 fr. — Elie de Cyon : *Dieu et Science, Essais de Psychologie des Sciences*, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — P. Mendousse : *L'Ame de l'Adolescent*, in-8°, Alcan, 5 fr. — Antonin Eymieu : *Le Gouvernement de soi-même, Essai de psychologie pratique, deuxième série, l'Obsession et le Scrupule*, in-16, Perrin et Cie, 3 fr. 50. — Drs Paul Meunier et René Masselon : *Les Rêves et leur interprétation*, in-16, Bloud et Cie, 3 fr. — Memento.

Hermann Ebbinghaus, de son vivant professeur de philosophie à l'Université de Halle, mort peu après la publication, qui eut lieu en 1908, de la première édition de cet *Abriss der Psychologie*, dont on nous donne la traduction française sous le titre de **Précis de Psychologie**, était surtout très répandu et très apprécié en Suisse et en Allemagne. On lui doit une série de travaux remarquables par lesquels il a mis en lumière et précisé le phénomène d'*économie*, grâce à lui bien connu et souvent utilisé aujourd'hui. Il a montré en effet que si une association est impuissante à se reproduire d'elle-même, on peut cependant en déceler l'existence chez un sujet, parce qu'elle nécessitera pour être mémorisée un travail de beaucoup inférieur à celui qu'exigerait la mémorisation d'une acquisition vraiment neuve.

Toutefois, dans ce *Précis de Psychologie*, on trouvera plutôt une œuvre de vulgarisation, ou, si ce mot, injustement déprécié, déplaît, d'enseignement, que des recherches purement scientifiques. Il convient admirablement, non seulement à des débutants, mais encore à des personnes déjà familiarisées avec le sujet, et désireuses d'avoir à leur disposition un exposé *à jour* des problèmes actuels de la psychologie, assez complet, bien qu'on ait cru devoir supprimer les indications bibliographiques des éditions allemandes. Après des notions générales sur le cerveau, la structure des éléments nerveux, l'auteur s'attaque à la question des rapports de l'âme et du corps, et montre très nettement que, d'une part, la loi de la conservation de l'énergie, vérifiée pour l'homme par les expériences d'Atwater, ne laisse aucune place dans l'organisme humain « pour une activité spontanée d'âmes indépendantes », que, d'autre part, le monde surnaturel d'esprits, de démons ou de dieux, dont la pensée primitive

avait peuplé les espaces, a fait peu à peu place à la conception définitive que « *toute la causalité dans la nature est un circuit fermé* », ce qui exclut toute possibilité d'existence d' « âmes séparables ». Il conclut donc au monisme : « l'âme et le corps sont *un seul et même être... une seule et même réalité, mais tantôt existant en soi-même et prenant une connaissance immédiate de soi-même, tantôt se manifestant à d'autres réalités de même sorte, lorsqu'elle est affectée par celles-ci, ce qu'on appelle être vu, être touché.* » La conception de la nature de l'âme par Ebbinghaus sera donc toute biologique. C'est une « machine *d'auto-conservation* » réalisant son propre développement et cette conservation d'elle-même à l'aide des mêmes procédés que l'organisme, soit par la *lutte* et l'*affirmation d'un certain caractère particulier*, synthèse judicieuse, comme le dit l'auteur, des systèmes « de Spinoza ou de Fechner, de Darwin et d'Aristote ». Les chapitres suivants traitent des phénomènes élémentaires de la vie psychique, de ses formes plus complexes, et enfin de la vie supérieure de l'âme. Dans cette dernière partie du volume sont examinés rapidement, d'abord, sous le titre *les inconvénients de la prévision*, les conflits de la science et de l'instinct métaphysique, de l'individu et de la société, et des sociétés entre elles ; puis *la religion, l'art, la moralité*.

§

Pour M. Elie de Cyon, **Dieu et Science** sont deux termes qui, loin de s'exclure, se confirment mutuellement. L'étude de la Science mène, selon lui, à Dieu et à la Religion :

Un exemple célèbre expliquera aisément la psychologie de ce phénomène. L'athée Voltaire, après un long séjour en Angleterre, où lui fut révélée, dans toute son ampleur, la théorie de Newton, ainsi que sa haute portée pour les conceptions du monde physique, devient un adversaire implacable de l'athéisme ; bien plus, déiste, il se montrait partisan convaincu de la morale religieuse qu'il reconnaissait comme la seule efficace (1) : « Un catéchisme de la paroisse dit à des enfants qu'il y a un Dieu, mais Newton le prouve à des sages. » « Une fausse science fait des athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité », proclamait Voltaire en paraphrasant la célèbre thèse de Bacon.

En réalité Voltaire, tout en professant une explicable préférence pour l'athéisme (2), le compare au fanatisme (3) et les tient tous deux

(1) Ceci dépasse peut-être la pensée de Voltaire, qui déclare fort sagement que « ce sont les lois qui forment la société » et que par conséquent des athées «... étant, d'ailleurs philosophes, peuvent mener une vie très sage et très heureuse à l'ombre de ces lois ». Voltaire : *Dictionnaire philosophique*, article *Athée*.

(2) « L'athéisme et le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer et déchirer la Société ; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes, et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. » Voltaire, *loc. cit.*

(3) Cette comparaison a été reprise de nos jours ; «... la caricature de la religion

pour des extrêmes auxquels le sage doit préférer un modéré juste-milieu, le déisme sans superstitions ; mais l'on doit reconnaître que, s'il oppose d'assez logiques réponses aux objections qu'il produit comme émanant des athées, rien ne contraint à les interpréter dans le sens théiste. C'est ainsi qu'à Maupertuis disant : « ... On a trouvé Dieu dans les plis de la peau du rhinocéros : on pouvait avec le même droit nier son existence à cause de l'écaille de la tortue », il répondra : « Quel raisonnement ! la tortue et le rhinocéros et toutes les différentes espèces prouvent également dans leur variété infinie la même cause, le même dessein, le même but, qui sont la conservation, la génération, la mort. » Or, ce but, ces causes paraissaient amplement suffisants en soi aux athées de l'époque, et nullement convaincants de l'existence d'un Dieu. M. de Cyon a repris la façon d'argumenter de Voltaire qui trouvait que c'est une folie de dire que « c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est au carré des révolutions des planètes comme le cube de la distance est au cube des distances des autres au centre commun ». Pour M. de Cyon « l'esprit créateur se manifeste dans l'harmonie parfaite entre les lois obtenues par la connaissance spirituelle, et les lois immuables qui régissent les phénomènes du monde réel ».

Il n'arrive d'ailleurs à cette conclusion qu'après d'interminables digressions sur la géométrie euclidienne, l'origine de la représentation de l'espace et du temps, qu'il attribue à l'appareil des canaux semi-circulaires, en même temps qu'il se plaît à insister sur une fausse interprétation de leur rôle. Il en fait un organe du sens de l'orientation, nous donnant également la perception des « directions des ondes sonores venant des trois directions cardinales de l'espace », alors qu'en réalité nous devons aux canaux semi-circulaires et aux saccules à otolithes — appareil nettement distinct de celui de l'audition, et auquel en effet aboutit non pas le nerf acoustique, mais un nerf différent accolé à celui-ci — les sensations du mouvement de la tête, et de l'équilibre en général. Une immobilité absolue, ne donnant au liquide du canal horizontal aucune agitation capable d'exciter les terminaisons nerveuses communiquant avec lui, ni aucune vibration aux otolithes, ne nous empêche cependant pas d'avoir des sensations d'étendue par la vue ou le toucher. D'autre part, en pleine mer, il est généralement impossible d'indiquer une direction au son d'une sirène. Si la théorie de M. de Cyon avait été exacte, que d'abordages eussent été évités !

§

M. P. Mendousse s'est proposé d'étudier **l'Ame de l'Adolescent**. C'est, en France du moins, le premier essai de ce genre qui ait

est le fanatisme ; la caricature de la pensée libre est l'athéisme. » L. Stein : *Philosophische Strœmungen der Gegenwart*, p. 313, Stuttgart, 1903.

été tenté. Si peu vraisemblable que cela paraisse, on a généralement considéré l'adolescent, soit comme un grand enfant, soit comme un adulte, et l'on ne s'est pas soucié de le séparer, ou de l'enfant qu'il n'est plus, ou de l'homme qu'il n'est pas encore.

Il n'a cependant des deux, ni l'aspect physique, ni le contenu mental, et dans ce volume M. Mendousse indique de nombreux documents, obtenus tant à l'aide d'observations personnelles que d'emprunts aux nombreuses enquêtes faites sur ce sujet dans les pays anglo-saxons, et surtout en Amérique, par quelles surabondances et par quels déficits la vie mentale de l'adolescent se différencie à la fois de celle de l'enfant et de celle de l'adulte. Il en établit les caractères propres, qui sont fournis, d'une part par l'apparition de la puberté physique et morale, faisant succéder à l'égoïsme de l'enfant, à son sens pratique, un altruisme nouveau, le sens de l'art, l'amour de la fiction, d'autre part par des discordances organiques, entraînant une certaine anarchie mentale qui rend la personnalité de l'adolescent particulièrement propre aux essais multiples d'adaptation, essais souvent incohérents, presque toujours instables.

§

Sous le titre général : **le Gouvernement de soi-même**, que portait déjà un premier volume de M. Antonin Eymieu, l'auteur examine ici *l'obsession et le scrupule*, ou plutôt leur psychologie « en vue de la pratique », surtout de la pratique religieuse. Il utilise les observations connues de Pitres et Régis, les théories de M. Pierre Janet, à l'usage des directeurs de consciences, en y ajoutant toutefois d'assez nombreuses observations personnelles, et de curieuses interprétations, destinées évidemment à rassurer le public un peu spécial auquel ce livre s'adresse, et que pourraient effaroucher les références profanes de M. Antonin Eymieu.

§

Depuis les temps mythiques, où le jeune Joseph expliquait gravement au Pharaon, émerveillé de tant de science, le fameux rêve des vaches maigres et des vaches grasses, le rêve a perdu beaucoup de valeur prophétique. Hormis quelques fidèles lecteurs des nombreuses *Clefs des Songes*, éditées à l'usage des jeunes personnes romanesques et des vieilles au cœur inquiet et sensible, peu de gens sont portés à s'inquiéter de leurs rêves. Quelquefois, ils ont tort. C'est du moins ce que nous affirment les docteurs Paul Meunier et René Masselon étudiant **les Rêves et leur Interprétation**. Après avoir exposé le mécanisme psychologique du rêve, ils examinent la valeur séméiologique des rêves, en pathologie générale, dans les infections, dans les névroses, dans les vésanies. Or, l'observation semble montrer que, dans un grand nombre de cas, les rêves « sont

le prodrome ou le symptôme d'affections bien déterminées ».C'est un réactif de l'équilibre psychique, mais un équilibre trop sensible pour que son emploi soit sûr. Pourtant si l'on se sert, avec de grandes précautions, que les auteurs indiquent minutieusement, des indications qu'il est susceptible de fournir, on y trouvera, dans des cas précis, d'intéressantes révélations.

Memento. — Dr Legrain : *Les Folies à éclipse* (Bloud et Cie, 1 fr.50). C'est là un intéressant essai sur rôle du subconscient dans la folie. L'auteur compare ce genre de délires aux astres qui ne disparaissent pas réellement, lorsqu'ils sont occultés, d'où le nom de folie à *éclipse*. Le délire passe dans le subconscient d'où son auteur peut le tirer, en le situant au passé comme tout autre état de conscience.

— Dr A. Marie : *Les Dégénérescences auditives* (Bloud et Cie, 1 fr. 50). Après avoir étudié, dans un précédent volume, *l'Audition morbide*, les troubles de l'audition chez le malade nerveux et mental, en dehors des altérations organiques de l'appareil même, le Dr A. Marie traite ici des anomalies et des lésions que peuvent présenter l'oreille externe, l'oreille moyenne, l'oreille interne, entraînant l'absence ou l'insuffisance des perceptions auditives.

— *Journal de Psychologie normale et pathologique* (7e année no 2, mars-avril 1910). Un important article de Pawlow, *Excitation psychique des glandes salivaires*, montre par ce qu'il appelle ses expériences *psychologiques* l'intérêt qu'il y aurait à compléter et à reviser les anciennes expériences, faites au seul point de vue *physiologique*. Dans ces expériences nouvelles, on se heurte à un inconnu immense qui se manifeste par l'inconstance des résultats. Les expériences physiologiques donnent la démonstration de réflexes spécifiques, *absolus ;* au contraire, le réflexe psychologique n'est qu'un réflexe *relatif* et par conséquent très difficile à interpréter.

— *La Revue Psychologique* (vol. III, fas. 1, mars 1910). Au sommaire Varendonck, sous le titre *Phobies d'enfants*, donne les résultats d'une enquête faite par voie de questionnaire. La plupart des peurs d'enfants leur seraient suggérées par l'éducation. Abramowski commence dans un premier article l'étude de la *Dissociation et transformation du subconscient normal ;* du Dr Toulouse : *Comment se conduire dans la vie ;* de Mlle le Dr Ioteyko : *la Loi de l'énergie spécifique pour les substances contractiles.*

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

André Hallays : *Avignon et le Comtat Venaissin*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — Capne Roald Amundsen : *Le Passage du Nord-Ouest*, Hachette, 12 fr. — J.-E. Malaussène : *Saint-Jeannet*, Picard. — Jacques Bacot : *Dans les marches Thibétaines*, Plon, 3.50. — Gabriel Faure : *Paysages passionnés*, Sansot, 3 fr.

Sur **Avignon**, qui fut au Moyen-Age la ville des Papes, M. André Hallays a donné un livre enthousiaste, mais, j'ai hâte de le dire, de bon aloi et l'un des meilleurs sans doute de la collection des « Villes d'Art » que publie la librairie Laurens. — L'histoire de cette

vieille cité, toutefois mouvementée, est assez obscure jusqu'à l'époque où s'y établit Clément V (1309). Mais la cathédrale remonte au XII^e^ siècle, et ce fut même Jésus-Christ qui vint la consacrer en personne, — un fait, on doit s'en rendre compte, qui n'a pu se produire que dans le Midi. C'est aussi un bizarre édifice, pourvu d'une grosse tour carrée que surmonte une vilaine vierge en plomb, et dont la nef est éclairée par un lanternon que M. A. Hallays qualifie de « robuste ». A l'intérieur, règne une galerie avec balcons qui serait à sa place dans un palais, et sans doute exquise dans un parc, mais dont le caractère mondain est plutôt choquant dans un édifice religieux. La cathédrale d'Avignon garde encore des fresques très abîmées, quelques vestiges de tombeaux, dont celui du pape Jean XXII, et une chaire romane en marbre que l'on a coutume de désigner comme celle des Souverains Pontifes. Mais on sait qu'il ne faut pas demander aux édifices du sud de la Loire l'opulence architecturale de nos cathédrales du Nord. — La célébrité d'Avignon est venue surtout de son palais des Papes et de ses remparts. Accaparé par l'autorité militaire, transformé en caserne après avoir été presque abandonné aux derniers temps de l'ancien régime et surtout utilisé comme prison départementale, le palais d'Avignon a enfin été remis ces derniers temps à l'administration des Beaux-Arts, qui procède tant bien que mal à sa restauration. On sait le triste sort des édifices occupés par le ministère de la Guerre, qui non seulement en interdit l'accès « sauf pour un motif militaire », comme il me fut dit à Laon par un commandant de place, mais s'y livre à des appropriations qui n'y laissent à peu près rien d'intact. M. André Hallays nous a conservé ainsi la réponse d'un capitaine du Génie à la *Commission des antiquités du Vaucluse,* qui demandait la conservation de quelques fresques. Il estime que, « dans l'état où elles se trouvent, elles n'offrent qu'un très faible intérêt pour les arts ; que des grillages qu'on proposait d'y établir gêneraient le logement du soldat et ne préviendraient pas la chute des enduits sur lesquels elles sont appliquées; enfin que leur conservation contrarie un établissement militaire ». On continua donc à les dégrader comme les autres du palais ; des loustics ajoutèrent des moustaches aux figures des saintes et mirent des pipes aux bienheureux ; d'autres détachaient des fragments, formant tableaux, pour les vendre à des amateurs ; on badigeonna le reste et aujourd'hui il subsiste, à peu près, les murs, où à peine quelques vestiges de la décoration ancienne ont été retrouvés. M. Yperman, chargé de les relever, en exposa divers détails aux derniers Salons. — Le palais des Papes, échappé par chance à un projet de restauration de Viollet-le-Duc, qui pensait bien y exercer sa coupable industrie et loger les archevêques dans les appartements tandis que la chapelle eût été transformée en cathédrale, date surtout de Benoît XII et de Clément VI.

Avignon avait déjà possédé une première enceinte, qu'on releva après un siège subi en 1226, — enceinte dont l'emplacement se retrouve encore dans le tracé curviligne des rues qui enferment le centre de la ville, et dont on a conservé les noms de quelques portes, — comme le Portail Peint, rue des Lices, la porte Fernuce, etc. Maître du Comtat Venaissin depuis le XIIIe siècle, hôte d'Avignon depuis 1304, le Saint-Siège acheta la ville à Jeanne de Naples, comtesse de Provence, pour 80.000 florins d'or (1348) et s'occupa d'établir de nouvelles fortifications englobant les quartiers de la périphérie. Mais il ne reste maintenant qu'une partie de la muraille du XIVe siècle ; les ouvrages avancés ont d'ailleurs disparu ; le fossé a été comblé ; des portes ont été remaniées, d'autres abattues, comme la porte l'Imbert et la porte de l'Oulle, — M. de Boisserin *regnante ;* des maisons s'y appuient et coutumièrement le vieux rempart est déshonoré par une cuirasse d'affiches. De même les palais des cardinaux ont presque tous été abattus et n'ont laissé que des vestiges. Il subsiste pourtant à Avignon des églises assez nombreuses et des bribes des anciens couvents : Saint-Agricol, reconstruit en 1358 ; Saint-Pierre, dont la façade, de 1512, avec de très belles portes, possède une des plus jolies vierges de la ville, tandis que l'intérieur garde une curieuse chaire, aux statues malheureusement rapportées, et un beau retable de la Renaissance ; Saint-Didier, avec le bizarre *Portement de Croix* de François Laurana, connu sous le nom d'*Images du Roi René*. C'est ensuite l'église des Bénédictins, dont on n'a gardé que des fragments : — l'abside, qui est délicieuse ; quelques travées du cloître enfermées dans une serre, et le clocher qui sert à supporter des fils télégraphiques ; les Célestins, qui forment une annexe de la caserne du Génie, où l'on ne pénètre qu'avec une *autorisation du ministère de la Guerre*, et dont la chapelle a été transformée en latrines ; les Carmes, qui servent de paroisse sous le nom de Saint-Symphorien ; les Cordeliers, qui possédaient autrefois le tombeau de Laure, et dont il ne reste guère que le clocher mutilé, près du jardin des Pénitents gris. On peut ajouter la vieille église de Saint-Antoine, où reposait Alain Chartier, transformée en magasin ; une Commanderie des chevaliers de Rhodes dont on a juste conservé la Tour, et le bizarre clocher des Augustins. Mais les Dominicains, dont Mérimée admirait encore le Cloître, ont fait place à des maisons de rapport, et des dames de Sainte-Catherine, l'église a été aménagée elle aussi en magasin ; deux chapelles latérales sont englobées dans des bâtiments modernes.

Parmi les monuments civils et les anciennes habitations, M. André Hallays mentionne encore : le Beffroi de l'Hôtel de Ville, qui possède un jacquemart comme l'Eglise Notre-Dame-de-Dijon, et qui fit partie de l'abbaye des dames de Saint-Laurent ; le palais du roi René, dont on retrouve des traces au coin de la rue Hercule et de la rue de la

Masse ; le palais de Sade, rue Doré, et l'hôtel de Baroncelli-Javon, rue du Collège de Roure, — nombre d'hôtels enfin des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — Du XV^e^ au XVII^e^, ce furent de longues séries de troubles, guerres de religion et guerres civiles. Mais le gouvernement des légats continua les traditions artistiques du Moyen-Age et le Comtat ne fut réuni à la France, qu'en 1790. Il est curieux de constater d'ailleurs qu'au XVIII^e^ siècle les hérétiques *surtout* y trouvaient un lieu d'asile. - Vint la Révolution qui saccagea tout, pilla et démolit pour le plaisir de démolir. Le musée Calvet, un des mieux compris et des mieux tenus de France, a recueilli ce qui put ensuite être sauvé des déprédations ; mais Avignon a fourni quand même, très longuement, d'antiquités vraies ou fausses les boutiques des brocanteurs. Au XIX^e^ siècle, sous prétexte d'aligner, d'assainir, on a éventré ensuite nombre de quartiers. Ce fut de l'art à coups de pioche. — Puis on s'est mis à restaurer, — et comment ! On a parsemé la ville d'affreuses statues, et sur le Rhône, à côté du vieux pont de Saint-Benezet, dont il reste la chapelle et quatre arches — on construit un *pont de style*, un pont fortifié, qui sera bien probablement une horreur. — Dernier détail, et qui caractérise bien notre époque, dont le respect des choses du passé n'a jamais été la qualité dominante : c'est dans l'église de l'abbaye de Saint-Ruf, sur la route de Tarascon, qu'on distille les vidanges de la ville. — Nous avions vu, certes, les anciennes églises utilisées pour des usages bien profanes ; mais il fallait venir à Avignon pour en trouver où l'on installe la tinette.

En traversant le fleuve, on arrive à Villeneuve, qui garde encore une tour de Philippe le Bel et nombre d'édifices intéressants : le fort Saint-André, avec une jolie chapelle du XII^e^ siècle ; le palais de la Thurroye, la Chartreuse, — et où l'on projette également des restaurations effrontées. Un chapitre sur le Comtat et ses localités curieuses, — Valréas, Vaison, précieuse petite ville pittoresque dont les monuments vaudraient bien une monographie ; Caromb, Vénasque, qui possède un baptistère mérovingien ; Pernes, Carpentras, Montfavet, Cavaillon, etc. — termine ce volume, dont l'illustration cette fois est excellente.

§

On lira avec plaisir encore la relation faite par le capitaine Roald Amundsen de son voyage dans les régions boréales à la recherche du **Passage du Nord-Ouest.** Parti de la Norvège sur un petit voilier de 47 tonnes, *la Gjoa*, avec six compagnons, il hiverna d'abord au S.-E. de la terre du Roi Guillaume pour faire des observations sur le magnétisme terrestre ; au printemps, la débâcle ne se produisit pas et les explorateurs durent se résigner à passer un deuxième hiver dans l'étau des glaces ; ils devaient y rester vingt-trois mois.

Au retour enfin, par le détroit de Behring et longeant la côte de l'Alaska, le navire se trouva de nouveau emprisonné à King-Point. C'était son troisième hivernage. Le thermomètre descendit à 61 ° sous zéro. — Entre temps, le lieutenant Hansen poussa une pointe sur la terre du roi Hakon VII et parvint dans le nord au cap Fritjof Nansen, par 70° 2 de latitude. De King-Point, Amundsen se rendit également à Fort-Yukon, et à Eagle-City, très avant dans les terres de l'ancienne Amérique Russe. Avec l'état des glaces, les voyageurs eurent du reste beaucoup de mal à ramener leur navire, qui ne marchait, outre les voiles, qu'avec un moteur à pétrole. — Ils ont rapporté cependant nombre d'observations intéressantes, et quelques détails recueillis de la bouche des Esquimaux sur la fin tragique de l'expédition Franklin (1845). D'ailleurs le livre est intéressant, même si l'on ne partage pas l'enthousiasme de l'auteur ; c'est un récit probe et de bonne humeur. Il apporte aussi sur les hommes et les bêtes de ce pays perdu des détails nombreux, particulièrement sur les chiens, dont la voracité est fantastique, et la candeur des indigènes est assez indiquée par cette anecdote : — Un soir un Esquimau était venu voir les voyageurs avec un enfant; très enrhumé, le gamin toussait et crachait partout devant lui, tant qu'Amundsen dut rappeler à l'Esquimau que le règlement interdisait de telles ordures : « Effrayé par ma mine sévère, ajoute le narrateur, l'autre se baissa vivement, recueillit les crachats avec sa main, sur le plancher, et avala le tout. »

Voilà certes de bonnes gens; mais c'était peut-être une façon comme une autre de comprendre les mesures hygiéniques.

§

Nous devons à M. J.-E. Malaussène une excellente monographie de la commune de **Saint-Jeannet** (Alpes-Maritimes). C'est un fort volume qui dut nécessiter des recherches assidues et nombreuses, et où il passe en revue l'histoire du pays, depuis le régime féodal jusqu'à la période révolutionnaire, l'administration de l'ancienne province et la description topographique du territoire, son organisation municipale avant et pendant la Révolution, les impôts et finances, les affaires ecclésiastiques, les événements militaires enfin depuis la Ligue jusqu'à l'invasion de 1815, etc... Le pittoresque village de Saint-Jeannet, dominé par la masse du « Baou », une montagne qui se dresse à 400 m. de hauteur, fut au XVe siècle un village fortifié ; deux portes y restent encore, la porte de Contardin et la porte de la Poudrière. Ses franchises municipales paraissent dater du XIVe siècle, et aux environs se rencontrent encore en assez grand nombre des camps retranchés qui remontent à l'époque préhistorique. — Au chapitre des fêtes locales, M. Malaussène mentionne le

romérage de la Saint-Jean, avec danses et boustifailles; la Saint-Clément, la Sainte-Pétronille et la Saint-Eloi ou Aloi, où il est d'usage que l'officiant donne la bénédiction aux bêtes de somme auxquelles on répartit des poignées de sel bénit. Mais on a supprimé à peu près à Saint-Jeannet l'usage indécent des *charivaris* qui se faisaient lors des épousailles, et qui subsiste encore dans la région, à Septimes, par exemple, et dans les vieux quartiers de Marseille. — Sans insister davantage je pense devoir recommander aux curieux le livre de M. Malaussène, qui apporte une utile contribution à l'histoire de la Provence.

§

J'ai à présenter encore le voyage de M. Jacques Bacot : **Dans les Marches Thibétaines**, qui fut bien une exploration hasardeuse des territoires mi-chinois, mi-thibétains, situés au nord du Yunnan et habités par des peuplades spéciales : Mossos, Lissous, Loutgis, qui ne reconnaissent guère que nominalement la souveraineté du Céleste Empire. C'est du reste une région d'altitude et la température y est si basse que, de temps à autre, passant les cols, « il arrive aux gens qui s'assoient de mourir de froid en fumant leur pipe » (*sic*). Tout ce pays est traversé par d'immenses cours d'eau, le Fleuve Bleu, le Mékong et la Salouen, mais qui se trouvent jusqu'à 2.500 m. d'altitude. Plus on avance vers le nord, dit M. Jacques Bacot, plus il fait chaud dans le fond des vallées et plus les montagnes sont hautes au-dessus de nos têtes. Vers 3.500 m. la forêt commence, forêt géante qui monte encore 2.000 m. et que l'on met deux jours à gravir. Au-dessus encore, plus haut que le Mont-Blanc, c'est de l'herbe, des fleurs, et enfin vers 6.000 m. la ligne des sommets, hérissée de glaciers et de pics. Le voyageur ne dépassa pas Batang, la première ville thibétaine de ce côté, mais au retour échancra légèrement le territoire des lamas et visita le Tsarong en brûlant la politesse aux autorités chinoises. — Dans ces régions, il n'y a guère comme Européens que quelques pauvres missionnaires, et l'influence des moines thibétains y est prépondérante. Leurs lamaseries sont d'immenses agglomérations de constructions diverses, presque toujours fortifiées. C'est le pays des moulins à prière, certains mus par un cours d'eau comme nos moulins d'Occident. Une des curiosités de ce côté encore, c'est la trompette-fémur, dont se servent les lamas, qui en tirent des sons lugubres à réveiller un cimetière.

Pour finir le volume, M. Jacques Bacot a joint à son récit de voyage une conférence faite au *Comité de l'Asie Française* sur la dernière révolte du Thibet chinois et des notes sur les populations non chinoises du Yunnan. Il est regrettable qu'il n'ait rien pu donner sur les Lolos, qui habitent de ce côté et dont les mœurs sont

curieuses : chez ces peuplades, les filles devenues nubiles ont, paraît-il, coutume de s'expatrier. Elles voyagent et ne doivent revenir que lorsqu'elles se trouvent *enceintes*, — pour prouver qu'elles sont capables de faire des enfants.

Les **Paysages passionnés**, de M. Gabriel Faure, sont de courts tableaux de description et de psychologie sur la Bretagne, l'Italie, la Grèce, — la baie de Douarnenez, le lac de Côme, Bellagio, Pérouse, Lesbos, etc.., — dont certains comportent une légère affabulation, le passage rapide de quelques personnages à l'aide desquels M. Gabriel Faure transpose ses impressions. C'est surtout de la littérature et un genre précieux qui fut très goûté avec *les Heures d'Ombrie*, publiées déjà par le même auteur.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Jean Rodes : *La Chine nouvelle*, Paris, Félix Alcan, éditeur 1910. — Memento.

Depuis quelques années déjà, et surtout, depuis la guerre russo-japonaise et l'éclatant succès des sujets du Mikado, succès que, personnellement, nous avions prédit dès le début des hostilités, mais qui, néanmoins, étonna le monde, depuis quelques années, on parle beaucoup de l'évolution de la Chine, « de projets de constitution et de réformes qui ne tendraient à rien moins, si elles étaient réalisées, qu'au bouleversement des séculaires institutions chinoises ». Cette évolution est-elle sérieuse? A quelles réalités correspond cet appétit de réformes des fils du Céleste Empire, voilà, au cours d'un long voyage d'études, les questions sur lesquelles M. Jean Rodes a fait porter son examen et auxquelles, simplement, sans phrase, en observateur impartial et scientifique, il s'est efforcé de répondre. Et la méthode suivie par l'auteur est assurément parfaite, car il a la religion du fait contrôlé, il se garde prudemment de toute conception a priori, de toute conclusion absolue. Des faits, rien de plus, et il dirait volontiers à ses lecteurs : « Concluez... si vous l'osez! » Et ceci est d'une sage et légèrement ironique psychologie. Cette attitude n'est point celle qu'adoptent à l'ordinaire les professionnels révélateurs d'exotisme qui, uniquement préoccupés d'effets faciles et dépassés par l'ampleur de l'objet étudié, croient en épuiser l'infinie complexité par la peinture de quelques traits superficiels, quelques descriptions plus ou moins littéraires, et des boutades à visées spirituelles. M. Jean Rodes, qui possède infiniment d'esprit et qui est un excellent littérateur dont les lecteurs du *Mercure de France* n'ont pas oublié *les Adolescents*, M. Jean Rodes, dans son livre **la Chine nouvelle**, ne fait ni esprit ni littérature. Il expose, il analyse, il précise, et cela suffit : son œuvre est,

à tous points remarquable. Dans un premier chapitre il se demande
e que vaut le gouvernement de la Chine, et c'est un savoureux récit
es intrigues de la cour impériale, et des personnages divers qui, ces
ernières années, menèrent des intrigues, Yuan-chi-Kaï, qui occupait
t vice-royauté du Pétchili au début du mouvement réformiste,
'cheng-che-Tong, représentant éclairé de la vieille Chine, Tchen-
'chœn-bien, novateur audacieux. Jean Rodes nous montre les évo-
ıtions de ces hommes et de quelques autres, et toutes les tergiver-
ations impériales, la rédaction de décrets vaguement réformistes, la
romesse d'une constitution et de la création d'un Parlement dans
n délai de neuf années et, brusquement, le drame de Pékin, la suc-
ession au trône, la disgrâce de Yuan-chi-Kaï et le retour de l'influence
éactionnaire. Cette versatilité gouvernementale n'est point le seul
bstacle aux réformes. Une obstruction plus grave vient de l'admi-
ıistration chinoise, « la plus corrompue et la plus routinière qui soit
u monde ». Jean Rodes nous trace un admirable tableau du man-
larin chinois, dont la principale caractéristique est la vénalité. « Pres-
urer ses administrés de toutes les manières lui semble légitime, et
n comprend que, disposant de la force armée et surtout d'attribu-
ions judiciaires, ce ne soit pour lui qu'un jeu. Avec le *squeeze*, c'est-
-dire le cadeau d'argent, on peut tout obtenir de la complaisance
lu mandarin et, en multipliant règlementations et interdictions, on
ne fait qu'accroître et favoriser son fructueux commerce. » L'argent,
a ruse et l'intrigue sont les armes majeures du mandarin.

La dissimulation profonde et le manque de caractère comptent
ussi parmi ses moyens de parvenir. « Réformiste enthousiaste au
noment où triomphent les idées nouvelles, il devient, avec une égale
acilité, traditionaliste fervent au gré des fluctuations et des caprices
le la Cour. » Après le favoritisme et la concussion, l'habitude de la
débauche est l'accusation qui revient le plus souvent dans les rap-
ports adressés au trône contre les mandarins. « Libérés de tout con-
rôle efficace, garantis par la puissance des hauts personnages aux-
quels ils ont lié leur fortune, préservés d'autre part de la lassitude
es viveurs d'occident par un dosage savant de la jouissance, ils en
nt fait leur préoccupation unique, le pôle même de leur existence. »
On vend en Chine d'innombrables fillettes que l'on prépare minu-
ieusement au rôle de courtisanes, en leur enseignant le chant et la
nusique. Le mandarin est sensuel et cruel. C'est Yuang-chi-Kaï lui-
nême qui, trompé en 1901 par une de ses femmes, lui envoie la tête
anglante de son complice et des feuilles d'or avec l'ordre de s'empoi-
onner. La face du mandarin, pétrie de dissimulation et de ruse, reste
mpénétrable et négative, impossible à classer, et l'on peut dire qu'au-
une réforme sérieuse ne se fera en Chine, s'il n'est pas préalable-
nent procédé à une refonte de l'organisation bureaucratique. Mais

ne dit-on pas la même chose en France? Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Jean Rodes, après avoir étudié les hommes et leur esprit politique, examine le bilan des réformes jusqu'à présent réalisées par les deux ou trois hauts personnages qui en ont pris l'initiative. La Chine a bien constitué une véritable armée, mais, « cette armée, si peu importante déjà comparée à l'étendue des territoires qu'elle doit défendre, voit encore sa valeur singulièrement amoindrie par les désordres de l'administration et de la politique impériales ». Il n'y a pas plus de budget de la guerre qu'il n'y a de budget général et la plupart des décisions de Pékin restent lettre morte dans les provinces. Quant à la flotte chinoise, les six petits croiseurs à quoi elle est réduite depuis l'écrasement du Yalou ne peuvent guère être considérés comme le noyau d'une flotte future. L'organisation de l'enseignement est traditionaliste, les nouveaux règlements élaborés sont excellents, mais ils ne sont que partiellement appliqués, et en bien des endroits se produisent des manifestations antiscolaires significatives. En ce qui touche aux réformes politiques, tout l'intérêt des Chinois modernistes s'attache à la question « Constitution » qui constitue le symbole vague de la modernisation, de l'imitation de l'étranger, et, par suite, l'article de foi du nouveau nationalisme. Le peuple chinois a une méfiance incoercible, — et bien justifiée, d'ailleurs, — à l'égard des gens qui le gouvernent. « Il paie l'impôt, au besoin, se laisse pressurer, mais il entend, pour tout le reste, n'avoir rien de commun avec les pouvoirs publics. » Il n'est nullement étatiste, et ce défaut d'entente entre les autorités et les populations rend difficile toute réforme. La Cour a bien essayé de faire disparaître la barrière qui séparait les Chinois des Mandchous et d'abolir les privilèges dont ceux-ci jouissaient depuis les premiers temps de la conquête. Ce fut en pure perte et depuis la disgrâce de Yuan-chi-Kaï, qui avait appelé nombre de Chinois à de hautes fonctions, les Mandchous ont repris leur ancienne prédominance. Même réforme illusoire que celle de la création de la *Cour Suprême*. Mêmes vains efforts en ce qui concerne la réforme de la justice et la réforme financière. On admet généralement qu'il ne rentre dans les caisses du Trésor public qu'à peine un dixième des sommes perçues. Le défaut d'une réglementation financière permet, à cet égard, toutes les fantaisies. Le résultat de cet état de choses est que les populations sont appauvries et poussées à la ruine sans aucun bénéfice pour l'Etat, car le Chinois, pressuré par le mandarin, devient, dans l'obligation où il est de se défendre, très ingénieux pour se soustraire au fisc. La conséquence la plus grave de méthodes si déplorables, c'est que le gouvernement manque d'argent pour les choses les plus essentielles, et ceci est de nature à singulièrement entraver toutes velléités réformatrices, même sincères. L'abolition de l'opium semble avoir été

bjet d'un effort plus suivi et d'une ferme volonté d'aboutir, sans
ute parce que cette réforme, qui n'allait pas à l'encontre des inté-
ts spéciaux de caste, paraissait aussi devoir constituer une source
revenus importants. La campagne contre l'opium commença à
anton, et bientôt un décret impérial du 22 septembre 1906 prescrivit
ns un délai de dix ans la cessation de la culture du pavot et de
isage de l'opium. En juin 1909, un nouveau décret ordonnait la
rmeture des fumeries et des maisons de vente, et la cour, en même
mps, se préoccupait d'organiser le monopole. Mais M. Jean Rodes,
près ce qu'il a vu au cours de son voyage, ne croit nullement à un
noindrissement de la passion pour la pâte dispensatrice du rêve.
artout, il a trouvé le lit du fumeur, sa natte et ses coussins. A Shan-
naï notamment, « tous fumaient, et partout, à la maison de thé, au
ncert, à la fumerie élégante, rutilante de lumière, et dans les fume-
es misérables des sombres impasses, sur des planches visqueuses
les corps apparaissaient, à la faible clarté des lumignons, comme
ne rangée de cadavres dans une effroyable morgue clandestine ».
n définitive, et quels que soient les efforts du gouvernement, le goût
l'opium sera difficile à extirper des mœurs de la Chine, et avec un
andarinat vénal, vente et culture en fraude séviront encore long-
mps. Il serait donc assez sot, dans notre Indochine, de suivre les
ggestions intéressées en vue de l'abolition du monopole de l'opium,
ors que ce monopole qui frappe, surtout les Chinois, des étrangers,
non point nos Annamites, constitue une importante source de
venus.

En matière de voies de communication et de chemins de fer, le gou-
rnement chinois a une politique très suivie et très nette qui consiste
placer tous les chemins de fer de l'Empire sous la direction ou tout
moins le contrôle de ses fonctionnaires. Un vaste plan de construc-
on existe : il est établi avec une logique rigoureuse et ses grandes
gnes avec leurs prolongements, complétés par des réseaux provin-
aux, constituent un réseau imposant qui couvrirait non seulement les
x-huit provinces de la Chine proprement dite, mais encore la Mand-
ourie, la Mongolie, le Thibet, et aboutirait à la Sibérie sur deux
ints, à l'Indochine, au Turkestan et aux Indes. La Chine a fait un
pas dans la voie des constructions ferrées, ces dernières années, qu'il
est pas chimérique d'envisager la réalisation totale de ce colossal
seau. Dans la dernière partie de son remarquable livre, M. Jean
odes étudie le côté subjectif des réformes, l'accueil qui leur est réser-
par l'âme chinoise. Du Chinois, il nous trace un portrait poussé.
L'analyse du caractère chinois n'est d'ailleurs pas aisée : « Le Chi-
is est infiniment divers, nuancé, contradictoire, avec un type pour-
nt très personnel et fortement déterminé par les siècles. Il nous dé-
ncerte et déroute notre jugement. » Ce qui domine toute sa menta-

lité, c'est un extraordinaire mélange de puérilité et de malice aiguë de matérialisme étroit et de crédulité qui fait de lui une sorte d « vieillard enfant ». L'instinct religieux se ramène chez lui à un terreur enfantine des esprits, d'où le culte des ancêtres. Il est entr nous et les Chinois de grandes divergences morales. L'égoïsme, l lâcheté, la platitude, l'hypocrisie, la concussion sont considérés pa le Chinois comme le fait d'un homme intelligent et habile à con duire sa vie : conception éminemment réaliste. Le Chinois est cruel moins que M. Mirbeau, mais il l'est.

Il a incontestablement le goût de la souffrance chez autrui et il e aime le spectacle. Il en est passionnément curieux. Il est d'une urba nité raffinée et qui plaît infiniment dans les rapports quotidiens. Il de fortes habitudes familiales. Il lui manque le goût de l'effort, l sentiment de la responsabilité. A notre contact, le caractère chinoi évoluera-t-il? Il a évolué déjà : la nouvelle génération des écoles pris le goût de l'indépendance dans la connaissance du monde exté rieur et a puisé, dans l'étude de nos sciences, l'esprit critique et d libre examen. De grands personnages n'ont pas craint d'encourage ces tendances à la libre-pensée. Puis, il est un sentiment nouveau qui constitue, dans sa généralité et son intensité, une transformatio profonde, c'est le patriotisme qui s'est développé beaucoup, non pa seulement d'ordre rationnel et pratique, mais également sentimenta Ce nationalisme intense, aggravé du vieux particularisme des Céles tes, s'est surtout manifesté par une opposition très violente contr toutes les entreprises étrangères, travaux, emprunts, concessions d voies ferrées, etc., et le désir qui domine surtout les Chinois, c'est d lutter avec les pays d'Occident sur un pied d'égalité absolue. I nous haïssent d'ailleurs, et il y a dans cette haine beaucoup d'amou propre blessé par le mépris que témoignent trop facilement au Jaunes les Européens en Extrême-Orient. La Chine possède un presse et une presse libre. La verve de nos confrères célestes ne s'a taque pas seulement aux hommes, mais encore aux idées et au vieilles coutumes de la Chine. Cette jeune presse a donné l'essor, pa ses romans-feuilletons surtout, à tout un mouvement littéraire q délaisse les antiques légendes pour des sujets nouveaux. Là auss l'influence européenne et les idées modernistes se font nettemen sentir. Nombre de romans européens sont traduits depuis *Mano Lescaut* jusqu'à *la Dame aux Camélias*, en passant par *la Guer des Mondes*, de Wells. Affilié au mouvement intellectuel, le par révolutionnaire a une doctrine et une discipline (à lire le curieu manifeste de Sun-yat-tsen), un chef, des cadres, et même des arme Mais il n'y a là qu'une façade. Ce chef de grande valeur n'a pas d troupes, quelques milliers d'étudiants, c'est peu. La seule force su laquelle la révolution puisse à peu près compter est celle des société

secrètes, et cette force est inconsistante et précaire. Les sociétés secrètes sont nombreuses en Chine. A faire partie d'une congrégation, le Chinois obéit à une fatalité biologique : c'est un animal de société. Bonnets jaunes, Triades, constituent autant d'agrégats possédant chacun leur rite particulier, qui éclosent spontanément et disparaissent avec les circonstances qui les ont fait naître. Mais les gens groupés dans ces loges, non hypnotisés par une idée générale directrice, manquent d'allant, d'enthousiasme. Il n'y a pas de courant d'idées qui les entraîne, pas de cohésion d'efforts, et cette inertie, jointe à la versatilité et à la faiblesse du gouvernement central, rend difficile tout pronostic certain sur l'avenir immédiat de la Chine. La brève conclusion de M. Jean Rodes est à citer tout entière : « Ne nous trompons pas sur la force réelle du Céleste Empire, ne portons pas atteinte à nos intérêts et à notre prestige par des conceptions systématiques et un abandon bénévole de nos droits; mais, par contre, sachons réserver l'avenir et n'oublions pas que, derrière la Chine officielle, faible et incertaine du lendemain, *il y a les Chinois !* » Les Chinois ! C'est là toute une évocation et il est très bien à M. Jean Rodes d'avoir ainsi clos son bel ouvrage sur un point d'interrogation, lequel appelle suite et explications qui, à leur heure, seront bien venues. Si je me suis arrêté aussi longuement à cet ouvrage c'est qu'il m'apparaît des plus intéressants *au point de vue colonial*. Depuis des mois, une presse, aussi légère que mal informée, a pu imprimer chaque jour, sans que nulle autorité sérieuse protestât : « L'Indochine est un péril ! » Ainsi peu à peu est établi le dogme de l'Indochine menacée et « devant être irrévocablement perdue ». En admettant que ceci soit vrai ou se réalise un jour, l'attitude *actuelle* est puérile et fait penser à Gribouille. L'Indochine est fonction de la Chine. Nous devons, là-bas, suivre une politique large et moins particulariste, nous halluciner moins sur telles ou telles réformes administratives illusoires, regarder un peu plus autour de nous. L'étude constante de la Chine nouvelle doit être le baromètre de notre influence et de la stabilité de notre autorité en pays annamite. Ce point de vue trop longtemps négligé doit être repris, et il faut être reconnaissant à M. Jean Rodes de la remarquable contribution qu'il apporte, par incidence, — et fort consciemment d'ailleurs, — aux études proprement coloniales.

Memento. — Dans *Dix ans au pays du dragon* (Maloine, éditeur), M. le docteur Matignon, auteur déjà d'un remarquable ouvrage : « Crime et superstition en Chine », raconte ses visions de guerre lors du siège des légations. Il y ajoute d'intéressants souvenirs médicaux, de curieuses notes sur la biologie sociale de l'Orient, notamment sur la prostitution au Japon.

CARL SIGER.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Com. E. Buhat : *De Ratisbonne à Znaïm* (1809). 2 vol. in-8 avec atlas, Chapelot. — Col. Camon : *La Guerre Napoléonienne. Les Batailles*, in-8 avec atlas, Chapelot. — H. Andrillon: *L'Expansion de l'Allemagne et la France*, in-18, Impr. militaire, Angoulême. — Lt-Col. Hartmann : *Les Officiers de l'Armée Royale et la Révolution*, in-8, Alcan. — Com. E. Picard : *Hohenlinden*, in-8 avec atlas, Lavauzelle — A. Rozet, député, et Lembey : *L'Invasion de la France et le Siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544*, in-8, Plon. — Memento.

La campagne de 1809, dont le com. Buhat vient de donner une étude complète, en deux gros volumes, est, entre toutes les campagnes napoléoniennes, celle qui peut être la plus passionnante pour les Français de la génération actuelle. Elle offre, en effet, un développement d'événements et de situations dont l'analogie avec des événements récents reste saisissante. Qu'on imagine les armées allemandes, au mois d'août 1870, continuant leur marche sur Paris au lieu de se jeter vers le Nord-Est, à la poursuite de l'armée de Mac-Mahon, en se contentant de masquer celle-ci, ainsi que la place de Metz, on a l'équivalent de la marche sur Vienne, au lendemain d'Eckmuhl. L'armée du prince Charles, surveillée par le corps de Davoust, retraitait, à peu près intacte, vers la Bohême, pour se rabattre ensuite au sud-est et lutter de vitesse avec l'armée impériale en route sur la capitale. En août 1870, les armées allemandes seraient entrées, probablement, sans coup férir dans Paris, où aucune force ne se trouvait encore organisée, comme les Français de 1809 pénétrèrent dans Vienne, après un semblant de résistance qui ne se prolongea pas au-delà de 24 heures. Le commandement allemand s'est bien gardé, en 1870, de commettre une telle erreur de doctrine. Qui peut dire cependant de quel poids l'occupation inopinée de Paris par les armées allemandes n'eût pas pesé sur les événements ?

Enfin, la campagne de 1809, à ses débuts tout au moins, est, si l'on y réfléchit, tout à fait émouvante pour nous. Elle offre, en exemple, un cas concret de défensive stratégique napoléonienne, qui pourrait servir de modèle demain, ou tout au moins devenir une source d'inspirations pour notre haut commandement, si nous avions à subir d'une façon inattendue, en-deçà de nos frontières, la pression des armées allemandes. Or, il est infiniment probable qu'en cas de conflit, nous aurons, si l'on peut ainsi parler, à subir la pression plutôt qu'à la faire sentir. Il peut paraître même qu'on y soit trop résigné d'avance. Mais, passons. Le commandant Buhat, ancien officier d'ordonnance et « disciple de prédilection » du général H. Bonnal, a respectueusement évité de recommencer l'ouvrage de son ancien maître : la Manœuvre de Landshut. Il prend les événements au point où celui-ci les a laissés. De là, le titre de son ouvrage, à première vue un peu surprenant: **De Ratisbonne à Znaïm**. C'est, en sommet la marche épique sur Vienne, traversée du coup de boutoir d'Ebers-

berg, avec, pour épilogue, le sanglant échec d'Essling, racheté et effacé par la prodigieuse journée de Wagram. C'est encore l'immense randonnée de l'armée du Prince Eugène et du corps de Marmont, accourus d'Italie et de Dalmatie, traversant sans male aventure tout le territoire de l'Empire, pour venir, à jour donné, tendre la main à l'armée de Napoléon, prête à franchir le Danube, en vue de la bataille décisive. Que ces temps sont lointains !

La décision de la marche sur Vienne, arrêtée dans l'esprit de l'Empereur, dès le soir du 23 avril, au moment où l'archiduc se trouvait refoulé au nord du Danube, est vivement critiquée par le Com. Buhat. Toutes les raisons d'ordre militaire exigeaient une poursuite acharnée de l'armée autrichienne. Il reconnaît cependant que si Napoléon prit la décision de marcher sur Vienne, le soir même de l'affaire de Ratisbonne, c'est qu'il crut à ce moment l'armée de l'archiduc démoralisée et jetée « du délire de la présomption dans un abattement approchant du désespoir ». Napoléon fut mal informé. Blessé il ne put se rendre compte par lui-même. Tout son entourage d'autre part était porté à exagérer auprès de lui l'effet de la vigueur de ses coups. Il put donc croire de bonne foi l'archiduc décidément mis hors de cause. De là, dans la nuit même, son ordre de mouvement à Masséna. Quelques jours plus tard, éclairé par les renseignements de Davoust, il eut une vision plus claire de la véritable situation. L'armée de l'archiduc s'était reformée à peu près intacte à faible distance des frontières de la Bohême. Il n'était plus temps alors de revenir sur la décision prise de pousser sur Vienne ; déjà les différents corps de l'armée s'échelonnaient sur la ligne d'opérations. Se raviser et se lancer à la poursuite de l'archiduc eût été renoncer au bénéfice de l'avance qu'on avait sur lui dans la direction de la capitale. Les raisons d'ordre politique qui militaient pour qu'on se hâtât dans cette direction eurent raison de la vigueur des axiomes napoléoniens eux-mêmes. S'il y eut vraiment faute commise du côté de l'Empereur, ce fut de ne pas reconnaître plus tard que, le soir de Ratisbonne, insuffisamment informé, il prit une décision en méconnaissance de cause.

Malgré tout, cette campagne de 1809 prend, avec le recul du temps, une apparence de grandeur tout à fait colossale. Qu'aucune mésaventure ne soit survenue à cette armée, largement échelonnée au cours de sa marche le long du Danube, épiée, talonnée par l'armée de l'Archiduc suivant sur la rive opposée ; que les corps ou détachements du Prince Eugène, de Marmont, de Lefebvre, éparpillés sur le territoire de l'Empire, aient réussi à le parcourir en contact constant avec des forces ennemies, sans être entamés ; que cette immense ligne de communication, qui allait de Strasbourg à Vienne, n'ait jamais été coupée par un coup de surprise de l'adversaire opérant

dans son propre pays, cela tient sans doute au surprenant prestige qui accompagnait encore nos troupes en 1809. Les estafettes de l'Empereur parcouraient tout le territoire de l'Empire, apportant ses ordres aux détachements les plus éloignés, reliant ainsi tous les organes à une seule volonté centrale. D'autre part, quelle minutie de précautions appropriées aux circonstances, pour resserrer ou détendre son dispositif de protection ! Le génie de l'Empereur est encore à son apogée, quoi qu'on ait pu dire ; sans doute il subit des éclipses d'orgueil. Il arrive au point critique de la courbe, à cet instant que Lord Rosebery a si heureusement défini : la perte de l'équilibre du jugement. N'importe, auprès de lui l'Archiduc Charles n'est qu'un chef d'armée dérouté, affolé, ne récupérant son énergie que sous le coup de fouet de l'imminence du péril, sous l'excitation du souvenir de la grandeur de la cause qu'il défend. Sa réputation militaire est cependant restée solide : c'est qu'il fut un excellent réorganisateur d'armée. Il prend même de l'éclat, aux côtés de Mack, Mélas et consorts que le rude Kléber appelait les ganaches de la monarchie. Le Com. Buhat consacre plus de 100 pages à la bataille de Wagram. Jamais cette fameuse journée n'a été traitée d'une manière plus complète. Le sujet méritait une conscience aussi acharnée. Wagram est en effet, avec son attaque centrale et son mouvement débordant sur une aile, un modèle remarquable des procédés tactiques napoléoniens. C'est en plus « un des exemples les plus saisissants, nous dit le Com. Buhat, de l'influence prépondérante exercée, dans une bataille d'armées, par le commandement supérieur ». Napoléon dut tout prévoir, tout régler, tout arrêter au cours de cette lutte de géants. Le général Pelet, en témoin enthousiaste, nous a raconté cette vision unique de l'armée française couvrant la vaste plaine du Marchfeld, où il la vit « se déployer, s'étendre, se resserrer, manœuvrer comme un régiment à la voix de son chef ».

L'ouvrage du Com. Buhat est composé avec des matériaux dont chacun est l'objet d'une critique rigoureuse, mais toujours impartiale et saine. Il représente un effort considérable : on possède désormais avec lui une étude d'ensemble, très complète et tout à fait remarquable, de la campagne de 1809. L'exposition claire et concise des ordres de mouvements, des horaires suivis par les troupes, etc., commentés avec un esprit objectif et un sens psychologique très affinés, est calquée sur la méthode suivie par le général H. Bonnal. Comme ce dernier, l'auteur néglige tout détail pittoresque, tout artifice qui ne serait ici que surcharge inutile. Son exposé est comme une épure, où l'on suit, heure par heure, en se passionnant davantage, les phases successives de ce magnifique problème d'art militaire.

§

Le Col. Camon, sous le titre général **La Guerre Napoléo-**

nienne, a successivement publié deux volumes : **Précis des campagnes** et **Systèmes d'opérations**. Il nous donne aujourd'hui un troisième tome : **Les Batailles**. Cet ensemble offre, au point de vue didactique, une division ingénieuse, qui présente, en outre, de grandes commodités pour les recherches rapides. Au surplus, cet ouvrage contient beaucoup de génie, et du meilleur : celui de Napoléon. Tout le monde y trouvera à méditer et à s'instruire.

§

Laissons ce passé grandiose pour nous tourner vers l'avenir. Le lieutenant H. Andrillon a réuni sous le titre **L'Expansion de l'Allemagne et la France** un ensemble de chiffres, de citations et de faits qui, à première vue, ne sont pas pour nous rassurer beaucoup. Que deviendra la France, demain, sous l'effet de l'accroissement continu de la population allemande ? Je n'en sais rien. On ne peut pas espérer, malgré des augures favorables, que l'homosexualité se développe en Allemagne au point d'arrêter cet accroissement prodigieux d'une population vertueuse, qui a l'oreille de la Providence ; Dieu bénit les nombreuses familles, c'est entendu. Les pronostics les plus fâcheux sont donc permis. Dans un demi-siècle, si les dames allemandes continuent, et si la vie reste aussi précaire sur le sol germain, il est probable qu'une portion notable de la population de notre territoire se composera d'émigrés allemands. A quel point doit-on s'en inquiéter? Chaque race a un pouvoir d'assimilation, d'absorption même, qui lui est propre. Sans parler de nous, les Chinois, par exemple, ont de tout temps assimilé leurs vainqueurs. Il peut y avoir sans danger 30.000 Allemands dans Paris contre 800 Français à Berlin. Ceux-ci peuvent y conserver leur air du terroir alors que ceux-là s'évertuent bien vite à déguiser leur origine. Nos départements du midi ne sont-ils pas envahis par l'émigration italienne? Quant aux prophéties des savantasses d'outre-Rhin, il ne faut pas leur donner plus de valeur qu'elles ne méritent. On en trouve l'équivalent dans les littératures de tous les autres pays. Il n'est pas de peuple qui ne soit proclamé, par la voix de ses poètes, l'élu de Dieu et le premier instrument des desseins de sa providence. Les Juifs ont été le peuple de Dieu ; la France a été fille aînée de l'Église, avant de changer de famille pour devenir fille aînée de la Révolution. Quel est le politicien de chez nous qui, au moment propice, n'a pas la bouche ou l'écritoire pleine des bienfaits passés ou à venir de notre mission civilisatrice ? En Haïti, les mêmes prétentions doivent fleurir. Il faut donner moins d'importance encore aux fanfaronnades brutales des généraux de là-bas ; il y a gros à parier qu'on en trouverait l'équivalent dans les propos de nos généraux du second Empire, ce qui ne les a pas préservés d'être, dans la suite, rossés comme plâtre. Ce sont là raisons d'espérer, qui ne sont peut-être pas très

solides ; n'importe. J'ai confiance dans la malice de la Providence ; elle a joué des tours pendables, depuis sa naissance, a des gens haut placés. *Deposuit potentes...* Le livre de M. Andrillon est curieux à connaître ; il est instructif et témoigne d'une connaissance approfondie des courants officiels d'outre-Rhin. Mais il ne nous montre qu'une des faces du Janus allemand.

§

Il me faut parler rapidement du consciencieux ouvrage, très documenté et tout à fait nouveau, du lieutenant-col. Hartmann : **les Officiers de l'armée Royale et la Révolution**, qui est bien fait pour dissiper certaines notions confuses qu'on avait jusqu'ici sur le rôle des officiers au début de la Révolution. Le corps presque tout entier des officiers se trouva d'instinct à l'avant-garde ; il en vint jusqu'à refuser de faire marcher les troupes contre l'émeute. Plus tard, il devait se raviser sous la pression des événements. Je reviendrai sur cet ouvrage avec plaisir. Le commandant E. Picard avec son étude tout à fait remarquable sur **Hohenlinden**, apporte une nouvelle et sans doute dernière contribution à l'histoire de Moreau, dont il nous restera, grâce à ses travaux, une physionomie grave de soldat philosophe, très attirante, tout à fait dégagée de la légende. M. Albin Rozet, député, et M. Lembey, ont avec un courage louable exhumé les dépêches d'un fils de Lucrèce Borgia, ainsi que celles de nombre de personnages contemporains, pour nous donner une restitution très vivante de ce que ce fut **l'Invasion de la France et le siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544**. Comment on faisait la guerre au bon vieux temps? Il n'est pas inutile de le bien savoir; les comparaisons lointaines sont toujours édifiantes. L'invasion dura cent jours ; et Saint-Dizier, seul patelin qui eût fait son devoir, l'occupa pendant cinquante-deux jours. Je souhaite que nos forteresses bétonnées en fassent autant, à l'occasion.

Memento. — Du général Canonge, docteur en médecine : *L'Education physique en France* (Lavauzelle), brochure d'une centaine de pages sur un sujet trop longtemps négligé dans un pays où tout le monde croit venir d'Athènes ; soyons un peu spartiate. — La table générale (tomes (I-X) de la *Revue Napoléonienne* vient de paraître ; elle rendra de grands services aux chercheurs. — *Revue militaire générale* (mars). G. de Torcy. Les Espagnols au Maroc. — Lieut. Roy : Etude sur le 18 août 1870. — C. Masselin : L'Artillerie au combat et les liaisons avec l'infanterie, etc. — *Revue d'Histoire* (Chapelot) (avril) : Les Armées de Louis XIV en 1674. — La manœuvre de Pultusk. — La campagne de 1713, etc. — (Mars). Les Soldats de la Révolution et de l'Empire. — La fausse manœuvre de d'Erlon le 16 juin 1815, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères* (Chapelot) (avril) : Les opérations autour de Melilla. — Les manœuvres impériales allemandes en 1909 : etc. — *Journal des Sciences militaires* (Chapelot)

(15 avril) : Cap. Matuchet. Etude sur les progrès de l'armement. — La question des Troupes noires, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue de Paris : Victor Hugo prophète à propos des aéroplanes. — *Le Centaure* : un quatrain de M. Léon Dierx. — *Les Documents du Progrès* : M. W. Z. Stead et son bureau de communications avec l'au delà — *Le Correspondant* : M. T. de Visan surJean Moréas et son œuvre. — Memento.

« L'oiseau-mouche est plus fortqu'Hercule. » Quel autre que Hugo pouvait hasarder cette affirmation par antithèse. Vous la trouverez, et bien d'autres encore saisissantes pareillement, dans cette lettre à Nadar qui a pour titre : *L'homme devient oiseau* et que publie **la Revue de Paris** (15 avril).

Elle date de janvier 1864 et elle pose le problème de l'aviation que tente aujourd'hui de résoudre l'audace d'une foule sans cesse accrue de jeunes hommes.

Etre un projectile qui a en soi sa volonté et qui emporte avec soi la force ; pouvant par conséquent varier sa ligne, changer son but, accroître ou diminuer sa vitesse ; être à la fois la flèche volante et l'arc bandé. C'est ainsi que la question finit par se poser.

Cette question, dont les données semblent contradictoires, est résolue.

Par quoi ? par l'hélicoptère.

Rien n'est tel que les ignorants pour avoir des instincts. Il y a douze ans, dans un livre publié en 1852, j'écrivais, à propos de la direction des aérostats, ces lignes : « L'homme n'a plus qu'à trouver la force impulsive, qu'à *faire le vide* devant l'aéorostat, par exemple. » Le 9 août 1863, M. Babinet a annoncé l'avènement de l'hélicoptère dans de spirituelles et savantes observations auxquelles s'est alliée une autre autorité de la science, M. Barral, et dans l'exposé de M. Babinet je lis : « Vous voyez qu'en effet l'air de dessous est aspiré et *fait le vide* en passant sous les électres, tandis que l'air de dessus les remplit et fait le plein, et par ce double moyen l'appareil monte. »

Effectivement pour dompter l'air dans l'air, il fallait chercher une force nouvelle. Or, contre l'air et toutes ses densités possibles exprimées par la variabilité des vents, il n'y a qu'une force, le vide. Zéro est une base d'attaque à tous les nombres. C'est dans le vide employé comme propulseur qu'était la solution. De là, aujourd'hui, l'hélicoptère.

Le boulet est une pompe aspirante et foulante et fait le vide derrière lui. Le vide le pousse. La palette de l'hélice par la brusquerie de sa percussion fait également le vide. Admirables contre-coups des grandes découvertes! la vis sans fin d'Archimède s'envole, troue l'espace, et emporte l'homme derrière elle.

Ce que l'usage actuel nomme l'aéroplane, Hugo l'appelait un aéroscaphe ou un hélicoptère. Il recommande, en cas d'accident à la machine motrice, l'emploi du parachute, « la chaloupe du navire aérien ». Celui-ci, dit-il, « est trouvé. Il n'y a plus qu'à réaliser la

navigation aérienne ». Elle délivrera l'homme « de son tyran ».

Quel tyran ?

La Pesanteur.

Rendons-nous maîtres des causes, les effets nous obéiront.

Les causes sont les choses. Elles s'appellent toutes Séparations. Les abstractions tyrans font la Division, dont les tyrans de chair et d'os profitent pour régner. Or, supprimez l'une de ces choses-tyrans, vous les supprimez toutes. Supprimez la frontière, la division s'évanouit, plus de règne possible de l'homme. Ce qui maintenant va sortir du fait, c'est le droit. A l'instant même s'efface sur la carte le bariolage des peuples dépecés héréditairement et déchiquetés par le droit divin en haillons qu'on nomme royaumes. La mappemonde devient bleue comme le ciel. Vous avez l'unité. Unité, c'est harmonie ; unité, c'est liberté.

. . . . . .

Le tyran, c'est l'obstacle. L'homme a un obstacle, la pesanteur. Et l'on pourrait presque dire, il n'en a qu'un. La pesanteur, en effet, résume toutes les résistances qui font muraille autour de l'homme dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans l'ordre physique. L'homme est en prison dans les résistances : toutes s'appuient sur la pesanteur. C'est la pesanteur qui rend le progrès tardigrade. Sondez ce mot, la pesanteur, et vous y trouverez la cause des préjugés aussi bien que la cause des ornières. Ce qui fait la beauté de l'art, de la religion, de la poésie et de la philosophie, c'est que, divers dans le procédé, mais dans le but, la philosophie, la poésie, la religion et l'art tendant à diminuer la matière dans l'homme. Pour la première fois depuis que la science existe, elle va accomplir un progrès de même nature. Tous les admirables prodiges de la science, jusqu'à ce jour, ont été, qu'on me passe le mot, intérieurs à la matière ; celui-ci, la direction des aéroscaphes, lui est, en quelque sorte, extérieur. C'est l'abolition de la plus fatale des lois physiques sortant subitement de toutes ces lois physiques elles-mêmes, magistralement combinées. C'est le miracle extrait de l'ordre. C'est l'idéal, réel.

. . . . . .

La fable n'avait que l'hécatonchire, la réalité a l'hécatonptère. L'océan, comme je l'ai dit quelque part, est destitué par un autre infini, plus grand que lui; l'eau comme intermédiaire humain est remplacée par l'air. La locomotion jette ses vieilles roues et ses vieilles nageoires ; elle a mieux. L'homme devient oiseau ! Et quel oiseau ! L'oiseau qui pense. L'aigle, plus l'âme.

Transfiguration magnifique ! l'atmosphère annexée à l'homme. Prise de possession par l'homme de sa maison. Entrée en jouissance du globe. C'est fini : ce globe, donné par Dieu au genre humain à la condition du travail, nous le tenons. Les quatre vieux éléments des anciens nous appartiennent désormais. L'homme a eu d'abord la terre, puis il a pris l'eau, enfin il saisit l'air. Quant au feu, il est en nous, c'est la pensée.

L'homme avait une ironie au-dessus de sa tête. Ce vaste ciel ouvert était une porte fermée. L'azur béant lui disait : « On n'entre pas. » La tradition humaine, depuis Icare jusqu'à Pilâtre de Rozier, racontait avec épouvante la chute de ceux qui étaient allés se heurter le front à cette défense. Astronome, oui ; aéronaute, non. Le télescope avait beau triompher, l'itinéraire restait misérable. Quelque chose de l'homme allait jusqu'aux astres, et

rien jusqu'aux nuées. Le moindre hoche-queue raillait Newton pensif. Or, c'en est fait de la résistance d'en haut. Le verrou de l'abîme est tiré.

Pourtout où l'homme pourra respirer, il ira. Toute la quantité de ciel possible à la vie terrestre est ajoutée à la terre, et la ligne verticale est praticable.

Les contes d'Orient disent qu'il y a dans le ciel une perle. Cette perle, inaccessible et cachée, c'est sans doute l'Atlantide retrouvée, la paix, la fraternité, l'amour, la divine joie de l'homme heureux dans la justice. Eh bien ! si cette perle ne veut pas qu'on la saisisse, qu'elle prenne garde à elle, voici le plongeur.

Que voilà de la brillante et sonore rhétorique de prophète !

§

Le Centaure (avril) publie ces beaux vers inédits de M. Léon Dierx :

Chacun suit parmi tous sa seule illusion,
Seul on voit tout le gouffre après tout le rayon,
Pour lui seul parle et va le front vermeil ou blême ;
Nul n'est vraiment compris ni plaint que par soi-même.

§

Les amateurs de spiritisme ne liront pas sans intérêt un article de M. W. T. Stead : *Au delà de la Tombe*, qui a paru dans **les Documents du Progrès** (avril). L'auteur offre des garanties de droiture et d'un réel sérieux, assure-t-on. Il paraît doué d'un vrai sens pratique :

Depuis trois mois, j'administre à Londres, Norfolk Street, un bureau qui a été très vite connu dans toute la ville sous le nom de « Bureau de Julia ». L'idée qui préside à sa fondation était d'entreprendre des expériences systématiques sur la *possibilité d'entrer en relations avec les âmes de nos amis trépassés* « séjournant dans l'au delà ». Je choisis le nom de « Bureau de Julia » parce que l'idée de cette tentative m'avait été suggérée par une amie défunte, Julia A. Amesdo, qui, aujourd'hui encore, dirige ce bureau par l'intermédiaire de médiums. D'autre part, le terme de « bureau » me sembla convenir parfaitement, car il s'agit bien, dans cette œuvre systématique, d'un véritable bureau avec archives, sténographes, teneurs de livres, etc.

Une expérience de trois mois m'a montré que ce que nous entreprenons n'est nullement impossible. Dans la plupart des cas, on a pu établir entre les personnes qui se sont adressées au bureau et leurs amis défunts des communications qui, absolument confirmées par des preuves objectives, ne laissent place à aucun doute.

Je vais donner quelques détails caractéristiques sur la façon dont procède notre bureau et sur les moyens dont il dispose.

Supposons un mari qui, devenu veuf, désire ardemment acquérir la certitude que l'âme de sa femme survit. Il s'adresse au secrétaire du bureau, Mourbray House, Norfolk Street, Londres. Notre secrétaire l'invite tout d'abord à étudier la littérature spirite et lui indique les ouvrages qui peuvent le renseigner. Si le solliciteur lit les livres désignés et si, après qu'il

les a lus, il persiste dans son intention, il lui est remis un petit formulaire sur lequel il peut à nouveau exposer son désir. Ce formulaire rempli par lui est soumis aux deux médiums que je considère comme les « secrétaires de Julia ». Celle-ci fait savoir par leur intermédiaire s'il faut donner suite à la demande, les deux médiums écrivant indépendamment l'un de l'autre une série de phrases que leur dicte l'esprit de Julia. Jusqu'ici, les ordres ainsi transmis directement par les deux médiums ont toujours coïncidés sur tous les points essentiels. Si Julia répond négativement, le solliciteur est éconduit ; dans le cas contraire, il doit remplir un nouveau formulaire où il indique quels caractères devra présenter le message qu'il attend pour qu'il y trouve une preuve de la survie de la personne défunte...

Il est impossible de nier le désintéressement de M. W. Z. Stead, à l'entendre : il paie de sa poche « toutes les dépenses du bureau » ! Elles seront d'environ 25.000 francs par an à moins que le nombre des solliciteurs n'augmente, chaque consultation coûtant à peu près 50 francs. C'est Julia désincarnée qui a exigé de M. W. Stead la gratuité de son entremise entre les vifs et les morts.

Au fait, pour connaître l'importance de cette tentative, il faut connaître la personnalité de M. W. T. Stead. Vous le saurez par lui-même après un alinéa intéressant qu'il consacre aux médiums et un appel au concours financier des personnes atteintes de spiritisme :

J'espère cependant qu'il se rencontrera des personnes en communion d'idées avec nous et dont l'appui nous facilitera la continuation de notre œuvre. Si l'on dépense tous les ans des millions pour *l'enterrement des cadavres*, on réunira bien, je crois, quelques milliers de francs pour essayer d'approfondir l'énigme de l'immortalité.

Une question plus épineuse est de savoir si l'on trouvera toujours de bons médiums. Ces derniers comptent, à mon avis, parmi les membres les plus utiles de la société ; ils sont comme des voyants dans un monde d'aveugles. Ils devraient être protégés et encouragés, tandis qu'on se moque d'eux ou qu'on les met en prison. Beaucoup sont ainsi détournés de se consacrer au développement de leurs facultés spéciales. J'espère néanmoins que l'intérêt croissant que l'on porte aux expériences de spiritisme déterminera plus d'une personne à cultiver les facultés de médiumnité qu'elle peut posséder, et que nous aurons toujours, malgré tout, un nombre suffisant de bons médiums à la disposition de notre bureau.

Dois-je enfin, pour terminer, dire encore quelques mots *pro domo* ? Le sujet ici traité sera sans doute tout nouveau pour bien des lecteurs; et ils se demanderont comment le directeur de la *Review of Reviews*, une des revues les plus répandues du monde entier, comment un journaliste en contact permanent avec les réalités de la vie, comment un homme d'affaires qui continue à s'occuper parfaitement de ses intérêts pratiques, peut songer à la possibilité de jeter un pont sur l'abîme de la mort, comment il peut envisager cette possibilité aussi froidement que s'il s'agissait d'un tunnel sous la Manche ou du percement de l'isthme de Panama !

Si ceux qui se posent cette question jetaient un coup d'œil sur les *preuves* que le bureau de Julia a recueillies dans ses trois premiers mois d'exis-

tence et qu'il tient à leur disposition, sur tous ces faits confirmés et indubitables, sur ces évidentes concordances entre les communications faites par les médiums et ce que les survivants ont déclaré être la vérité, ils reconnaîtraient bien vite quel important problème se trouve ici en discussion.

§

M. Tancrède de Visan publie, dans **le Correspondant** (10 avril), des *Notes sur Jean Moréas*, où il y a d'excellentes pages :

Les heures passaient douces ; le bruit des tombereaux de choux, qu'on décharge sur les trottoirs environnants, nous parvenait à peine, ne troublait en rien la belle sérénité du poète. Tout en lustrant ses épaisses moustaches, toujours d'une brillante couleur de jais, grâce à un artifice de teinture, Moréas déclamait ses vers ou ceux d'un artiste de la *Pléiade*, car l'art de la *Renaissance* lui était familier. Servi par une mémoire excellente, il se plaisait à réciter quelques strophes et à nous demander le nom de leur auteur. Lorsqu'on avouait son ignorance, Moréas exultait. Rien ne pouvait lui causer plus de plaisir. « Comment ! mais vous ne connaissez donc pas la *Franciade?* Ignorez-vous Maurice Scève, Louise Labbé, Baïf? » Et Moréas faisait son cours, parlant par aphorismes et procédant par affirmations.

Parfois, d'un air plus enjoué, mais d'une voix aussi caverneuse, il improvisait. Il improvisait sur tout, sur le crâne d'un confrère, sur l'accent méridional d'un poète, sur la manie d'un comédien à la mode. Ses vers étaient spirituels et empreints de cette solennité dont Moréas ne s'est jamais départi. Notre grande discussion était sur le vers libre, qu'il détestait, après en avoir été partisan. On cite de lui des mots drôles et d'autres fort justes sur ses contemporains, que je me garderai de rapporter.

Ainsi s'écoulaient les heures. A l'aurore, nous prenions le tramway *Montrouge-Gare de l'Est*, dit tramway ouvrier, parce qu'il commence son service à six heures du matin et que le tarif à cette heure est réduit. On ne payait que trois sous au lieu de six à l'intérieur ; encore avait-on le droit de fumer. Je lui faisais conduite jusqu'à la barrière d'Orléans, où était son domicile, proche d'un horticulteur dont il a parlé en termes exquis. Mais il n'y rentrait pas toujours et nous laissait enfin à notre repos, tandis qu'il pénétrait chez le premier marchand de vin ouvert, déclarant qu'il allait « travailler ». Et ce n'était pas vantardise de sa part, ni vice, ni folie. Il y écrivit quelques-uns des remarquables feuilletons qu'il donnait périodiquement à *la Gazette de France*. Sa robuste constitution résistait à cette fâcheuse hygiène, et son intelligence ne s'est jamais ressentie de ces veilles prolongées.

Ai-je dit qu'il était vaniteux et que nul autant que Moréas n'a eu conscience de son talent ? Cette vanité poussée à ces limites ne prêtait pas à rire ; c'est là sa caractéristique. Seule, l'insolence de Moréas pouvait rivaliser avec son orgueil. Mais cette insolence était tellement dure et énorme qu'elle constituait encore une marque d'originalité.

Là où M. Tancrède de Visan a écrit : « vanité », il eût, avec plus de bonheur, pu mettre chaque fois : « orgueil » et nul ne lui contesterait d'avoir connu Jean Moréas comme il méritait de l'être.

Sur l'œuvre de ce grand poète, M. T. de Visan s'exprime judicieusement ainsi :

Son œuvre, propagée par un petit nombre de disciples, a fini par trouver son vrai public. Elle ne sera jamais fréquentée que d'une élite, car elle est trop hautaine et trop délicatement parfaite pour devenir très populaire. Ses premiers livres demeureront comme un parfum rare et subtil au-dessus d'un jardin cultivé par des mains fort adroites. Dans l'ensemble, Moréas tient par de très faibles liens à son époque. C'est un isolé ; l'idéal d'art contemporain est aux antipodes du sien. Ses *Stances*, où passe le plus noble des souffles, constituent un de ces précieux joyaux dont s'enorgueillit notre chère poésie française.

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (16 avril). — M. Jean Richepin, sur « Théodore de Banville ». — « Poèmes » de M. Maurice Pottecher.

La Revue (15 avril). — « Le romain policier », par M. A. Niceforo. — Lettres inédites de Lafcadio Hearn. — « La Parure », où MM. Paul Reboux et Charles Müller imitent remarquablement le style de Dickens, E. de Goncourt, Emile Zola et Alphonse Daudet, censés avoir écrit les quatre chapitres d'une nouvelle projetée par Guy de Maupassant.

Les Entretiens idéalistes (25 mars). — « Scot Erigène », par M. P. Vulliaud. — « Un texte astrologique de saint Thomas », par M. Abel Sod. — Suite de l'enquête sur « le Félibrige ».

La Nouvelle Revue (15 avril). — « Le cancer des souris », par le Dr J. Thomas.

La Revue des lettres et des Arts (1er avril). — « Mahmmoud le Borgne », par M. M. H. et J. Sansterre.

La Grande Revue (10 avril), commence la publication du « Voyage du Condottière », de M. André Suarès ; cette première partie annonce, en vérité, une œuvre admirable.

La Revue de Paris (15 avril). — « Vues politiques », par MM. Léon Bourgeois, Denys Cochin, Jean Jaurès ; et un « Haendel », par M. Romain Rolland.

Les Actes des poètes (avril). — Poèmes de MM. René Biset, J. Ryeul, R. Morand, Roger Dévigne, B. Marcotte, etc.

Revue bleue (16 avril). — « Histoires de Pays Musulmans », par Lafcadio Hearn.

Le Spectateur (avril). — « Qu'entend-on par intelligence ? » par M. A. Joussain. — La suite de l'originale et savante étude de M. Vincent Musselli à propos des « Essais de langue internationale ».

La Phalange (20 avril). — Curieux poème de M. E. A. Bourdelle : « Vieux usages français ». — De M. André Spire : « La servante et la mort ». — De M. Jean Florence : « Remy de Gourmont et la dissociation des idées ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. Marcel Prévost académicien (*Le Temps* et *Paris-Journal*, 22 avril). — Roman philologique (*L'Opinion* du 30 avril). — *L'Echo du Bonheur*. — Chronique Stendhalienne. —

Je ne sais pas pourquoi, me disait un journaliste, M. Georges Le Car-

donnel a malmené Marcel Prévost dans **Paris-Journal**, le matin même de son intronisation sous la coupole. — Moi, je le sais, répondis-je, c'est qu'il l'a lu.

Beaucoup d'écrivains de ce temps bénéficient de notre paresse. Nous les estimons peu ou pas du tout, d'instinct, mais comme nous ne les lisons pas nous n'osons les juger. M. Jules Lemaître avait pourtant donné le bon exemple autrefois, en fauchant en pleine floraison quelques fausses gloires qui se dressaient trop complaisamment au bon soleil des lettres. Il abattit Georges Ohnet. M. Le Cardonnel a tenté d'abattre Marcel Prévost, mais que faire en cent cinquante lignes de journal ? Une tentative un peu rageuse. Cela ne suffit que pour quelques-uns, qui savent lire au bout des lignes et compléter favorablement la pensée de l'auteur. La faute n'en est pas aux critiques, mais au public qui ne permet pas à une libre revue d'arriver à un degré de prospérité et de popularité qui lui permette de rémunérer suffisamment leurs collaborateurs. L'écrivain qui gagne sa vie, et ce sont presque les seuls écrivains, n'a pas le droit d'hésiter. Et l'on se trouve astreint à des raccourcis de jugements qu'il faut admettre de confiance ou traiter comme des pamphlets. Les preuves, qui sont toute l'histoire, sont aussi presque toute la critique. M. Le Cardonnel a lu les livres de Marcel Prévost. Cela seul vaut une montagne d'or. Me voilà tête à tête avec le discours de réception de cet académicien. Je sens que je n'en lirai pas cent lignes. Sa pensée est tellement loin de moi ! Je note cependant le début, et je le transcris :

Messieurs,

Votre investiture exerce, sur les heureux qui en sont l'objet, une influence singulière. Jusqu'à la veille de son élection, le candidat à vos suffrages se découvre en secret, et quelquefois publiquement, quarante raisons de les mériter. Sans déprécier ses concurrents, il professe pour sa propre candidature une loyale préférence, qu'il justifie par des considérations d'opportunité : historien, il encourage l'Académie à faire un plus large accueil à l'histoire ; dramaturge, il estime qu'il y a beaucoup d'académiciens romanciers. Dénombrant et feuilletant son œuvre dans sa mémoire, il lui attribue des qualités rares et diverses. Quelque volume de cette œuvre le gêne-t-il un peu ? Il passe outre, et comme les femmes pour certains souvenirs de leur jeunesse, il pense résolument : « Celui-là ne compte pas ! » Arrive enfin le jour mémorable : le candidat est élu. Soudain, cet outrecuidant personnage s'abîme dans un océan de confusion. Il cherche par quels accents émus, par quelles humbles épithètes il proclamera son néant. Ainsi, c'est à l'heure même où votre choix devrait exalter son orgueil qu'il reconquiert la modestie. Pourquoi ?... C'est qu'à peine nommé votre nouveau confrère médite déjà la première phrase de son discours académique.

J'ai parcouru, Messieurs, beaucoup de ces exordes. J'y ai trouvé les plus ingénieux commentaires de l'apostrophe du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne !... » Je n'en ai pas lu qui traduisît parfaitement ma reconnaissance. Un romancier que vous accueillez a deux motifs de vous rendre

grâce, alors que d'autres n'en ont qu'un : il pense qu'il va s'asseoir à côté des plus illustres romanciers de son temps ; mais il pense aussi que ni Balzac ni Flaubert, ces deux créateurs du roman moderne, ne parlèrent sous ces voûtes. Son étonnement d'avoir été choisi n'est donc pas une feinte de rhétorique; sa modestie n'est pas de commande; il cherche sincèrement, hors de sa personne et de son œuvre, les raisons qui vous déterminèrent.

Très juste, tout cela.

§

De M. Jules Chopin, dans **l'Opinion**, ce curieux petit roman philologique franco-allemand, qui réunit un certain nombre de mots empruntés (à contre sens) à la France par l'Allemagne :

Herr Strohkauer, son examen de *Maturitæt* (maturité à baccalauréat) passé, a, dans le *Militær* (l'armée) fait son service en qualité d'*Infanterist* (fantassin). Il était fier de sa baïonnette ornée d'un *Porte-Epée* (dragonne) et ne trouva pas le *Menage* (pain de munition) trop mauvais. Il obtint bientôt la *Charge* (le grade) de *Korporal* (caporal). Il sortit enfin du *Regiment* après avoir été promu *Leutenant* (sous-lieutenant) de *Réserve*.

Redevenu *Civilist* (civil), il songea à se faire une situation. Il mit un *Inserat* (une annonce) dans un quotidien. Il reçut beaucoup d'*Offerte* (offres) et choisit un *poste* de *Comptoirist* (comptable) et de *Fakturist* (facturier) dans les *bureaux* d'un grand *Magazin* de *Galanterie* (un bazar). Il n'était pas toujours *amusant* de mettre des *factures* dans des *Couverts* (enveloppes) ; néanmoins, la place était très *rentabel* (rentable = d'un bon rapport), aussi Herr Strohkauer ne tarda-t-il pas à se trouver bien *situirt* (dans une bonne situation). Il voulut alors prendre femme, car il en avait assez d'habiter un *Garçon-Logis* et de fréquenter les *fidele* (joyeux) compagnons de sa jeunesse. Il rêvait d'avoir, au lieu du *Menu* (repas à prix fixe) de la gargote, une table proprement *servie*. Il se fiança donc à une *brave* (honnête) et *solide* (sérieuse) Graetchen et fit les premières démarches en vue de leur mariage. Il fournit d'abord les *Légitimations* (pièces d'identité) nécessaires et, comme le jour de la cérémonie approchait, il se mit en quête d'une convenable *Lokalitæt* (localité = local, logement), où abriter les joies de leur lune de miel.

Une maison *moderne* le tenta. Après avoir examiné les appartements du *Souterrain* (sous-sol) et du *Parterre* (rez-de-chaussée), il fixa son choix sur un *logis* du *Bel-Etage* (entresol). Alors commença l'*Arrangement* (l'aménagement) des pièces. Les murs de la salle à manger furent tendus de *Tapete* (papier peint). Aux fenêtres déjà garnies de *Rouleaux* (stores), des *Gardines* (rideaux) furent fixés aux *Konsoles* (lambrequins) et des *Lambrequins* (brise-bise) furent appendus à la partie inférieure.

La chambre à coucher, dont les murs étaient peints au *Schablon* (pochoir), fut meublée d'une table de toilette avec son pot à eau et son *Lavoir* (sa cuvette), d'un lit recouvert d'un chaud *Plumeau* (édredon), etc.

Bref, l'installation fut simple sans tomber toutefois dans l'*ordinær* (ordinaire = vulgaire). Aussi, lorsque, la cérémonie finie, la pose devant l'*opérateur* pour un *Moment-Portrait* (portrait instantané) achevée, lui, bien

bichonné, bien pommadé par un *Raseur* (barbier), et elle, que le *Friseur* (coiffeur) avait ornée d'une belle *Frisur* (coiffure), rentrèrent en leur nid.

Le lendemain, ils allèrent *souper* dans une *Restauration* (un restaurant) de premier *Rang* (ordre). Là, en *Chambre séparée* (cabinet particulier), ils se firent servir des *Delikatesse* (comestibles fins), comme du *Pain de foie* (pâté), des *Sardelles* (anchois), etc. En sortant, M. Strohkauer donna une généreuse *Diskretion* au maître d'hôtel et une noble *Douceur* (pourboire) au garçon.

Malheureusement, Herr Strohkauer, qui avait voulu terminer un si bon repas par un *Melange* (café au lait) pris au *Kaffee* (1) voisin, s'en repentit. Il attrapa une bonne *indigestion* et fut, le lendemain, obligé de se rendre à l'*Ordination* (consultation) d'un médecin. Celui-ci lui écrivit une *Recept* (recette = ordonnance) qu'un *Materialist* (droguiste, en Autriche) exécuta. Quelques jours après, le *Patient* (malade), qui avait exactement suivi la *Kur* (cure = traitement), entrait en *Rekonvalescenz* et le médecin lui conseilla d'aller prendre un peu de repos à la campagne.

Là-bas, à la campagne, une vie tranquille de *Privatier* (rentier) *commod* (qui aime ses aises) le rétablit en peu de temps...

§

Parmi les journaux que nous avons reçus récemment, nous recommandons particulièrement : *l'Echo du bonheur,* dont il suffit de lire les titres des articles pour se sentir tout réjoui :

PLUS DE SOUFFRANCES MORALES !
PLUS DE NEURASTHÉNIE !
DÉCOUVERTE DU BONHEUR !
UN MÉDECIN DU CŒUR !

Un Avis fort alléchant porte :

Voulez-vous embellir
votre vie ?
Voulez-vous être guidé
et consolé ?
Voulez-vous avoir un appui
dans la vie ?
Voulez-vous être HEUREUX
malgré les soucis ?
Voulez-vous découvrir le BONHEUR
même dans l'adversité ?
Voulez-vous *en un mot avoir sous la main*
un conseiller sûr et désintéressé ?

Si oui,

Adressez-vous à *l'Écho du Bonheur*, **qui possède une bibliothèque philosophique de premier ordre, et donne des CONSULTATIONS** (*orales ou écrites*) **SUR TOUTES LES DIFFICULTÉS QUE L'ON RENCONTRE DANS LA GRANDE BATAILLE DE LA VIE.**

(1) Emprunté à l'italien *caffé*, et non au français.

L'*Écho du Bonheur* est un véritable médecin du cœur et des âmes ; il saura toujours vous comprendre.

LÉONIE HARMOIS-RENAUD.

NOTA. — Une banque est annexée au journal. Tous les bonheurs !

§

M. Paupe nous communique aimablement cette petite curiosité standhalienne :

La collection de M. Casimir Stryienski renferme un projet de titre pour la 2e partie de *Racine et Shakespeare*, écrit par Beyle lui-même, dont la rédaction n'a pas été maintenue lors de l'impression de l'ouvrage.

Voici le texte et la disposition de ce titre, dont nous soulignons les mots supprimés ou remplacés :

RACINE ET SHAKESPEARE
2e partie
ou
Réponse au manifeste *de l'Académie* contre le Romantisme, prononcée par M. Auger, *Directeur de l'Académie Française*, à la séance solennelle *du 24 avril 1824*.

L'Académicien : Continuons.

Le Romantique : *Non parbleu ! Je m'ennuye*. Examinons.

Le titre officiel de M. Auger, ainsi rappelé, ne rendait-il pas plus piquant le célèbre début : « Ni M. Auger ni moi ne sommes connus... » qui déchaîna tant de colères académiques ? Quant à l'exclamation du Romantique, elle justifie bien l'opinion de M. Remy de Gourmont à l'égard des préférences de Stendhal : « Il appelle ce qui l'ennuie : classicisme ; ce qui l'amuse : romanticisme, et voilà tout. » (*Promenades littéraires*, 1906, p. 98.)

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Coriolan*, de William Shakespeare, traduction intégrale en 29 scènes, de M. Paul Sonniès (21 avril). — THÉATRE-RÉJANE : *Bridge*, pièce en 4 actes, de MM. Pierre Berton et Cosmo Hamilton (22 avril). — RENAISSANCE : *Mon ami Teddy*, pièce en 3 actes, de MM. André Rivoire et Lucien Besnard (29 avril). — Memento.

Dans les représentations anglaises de l'œuvre shakespearienne, avait-on jamais tenté une mise en scène comparable à celle que M. André Antoine vient, à l'Odéon, de réaliser pour **Coriolan** ? Si rapide, si simple que soit, dans leur succession, le changement des décors, l'obstacle était de supprimer la coupure inévitable de l'action, l'interruption entre les tableaux. Quel que fût le théâtre au temps de Shakespeare, il est, du moins, certain que les exigences et les habitudes des spectateurs y étaient différentes de ce qu'elles sont à présent : qui sait même si, dans le drame, ce qui aujourd'hui nous émeut le plus ne passait pas devant eux parfois inaperçu, ou, inversement, ne sommes-nous pas insensibles à notre tour à ce qui le

plus les passionnait ? Mais il n'importe. Alors comme aujourd'hui le problème essentiel était de présenter l'action dans le cadre le plus favorable, le plus nécessaire pour que, naturellement, sans heurt, sans brisure, sans surcharge et sans faiblesse, il y produise tout son effet. Par de telles considérations, pour peu qu'on y réfléchisse, une stricte recherche de minutieuse reproduction archéologique est condamnée, parce qu'elle déplace du drame au décor tout ou partie de l'attention publique. Il est de même impossible, il serait stupide de plier le drame aux complications de la mise en scène romantique qui est, depuis tant d'années, en honneur sur la plupart des grandes scènes de Paris; on le dénature par un traitement de ce genre, à l'Opéra comme à la Comédie-Française, et on l'a dénaturé, il faut bien le reconnaître, lorsque, à l'Odéon même, M. Antoine se livra à de trop somptueux tâtonnements, en montant naguères *Jules César*. Deux systèmes restent en présence ; le premier est celui qui consiste à se satisfaire d'une suite de toiles de fond qu'on déroule les unes après les autres selon la succession des tableaux; dans la plupart des cas, comme il est très commode et très simple, il s'avère tout à fait suffisant. Au théâtre Shakespeare de M. Camille de Sainte-Croix on en fait une application judicieuse et louable. M. Antoine s'est proposé mieux : il a combiné un décor, ou plutôt une scène, triple. Sur les côtés les murs de Rome d'une part, de l'autre les murs de Corioles, entre lesquels l'action à travers toute la pièce se déroule; au centre, surélevée de trois marches, une autre scène que peut fermer un rideau léger afin qu'on y prépare, suivant les besoins, tous les autres décors particuliers à tel ou tel tableau. L'économie de temps est de la sorte obtenue, les scènes s'enchaînent sans arrêt, ce qui, dans l'exemple que l'Odéon nous donne, a pour résultat de décupler la puissance du drame, de l'égaler à ce qu'elle est pour un lecteur passionné!

Est-il nécessaire d'ajouter avec quel soin les costumes, les accessoires sont choisis? avec quel entraînement de ferveur le pathétique de la tragédie est mis en œuvre sous la direction de M. Antoine? Que la scène soit familière ou qu'elle soit brutale et guerrière, toutes sont réglées avec une science d'illusion (ou de vérité) également remarquable. Les mouvements sont toujours justes et efficaces. J'ose presque croire que, malgré les grands souvenirs d'Irving ou de la troupe jadis célèbre des *Meininger*, j'ai assisté ici à la représentation shakespearienne dont la représentation scénique m'a le plus complètement satisfait. Les acteurs eux-mêmes sont excellents : nul ne surpassera la fougue présomptueuse et hardie de M. Joubé, la bonhomie tranquille, narquoise ou attendrie de M. Bernard, la fierté astucieuse de M. Grétillat, la touchante beauté de Mme Colonna Romano, l'enjouement de Mlle Veniat, la conviction chaleureuse de

Mme Grumbach. Par places, un peu de précipitation rend des épisodes assez confus, on ne sait plus ce qui se dit, les paroles se perdent dans le tumulte; et c'est là un ordre de défaillances fréquent à l'Odéon : on s'y enivre de mouvement, et on y oublie que, si précieuse que puisse nous paraître la parfaite réalisation vraisemblable de la gesticulation humaine, elle doit cependant et toujours se subordonner, quand une pièce ne forme pas simplement un spectacle cinématographique ou une féerie sans conséquence, aux nécessités de la diction.

La traduction de M. Sonniès paraît consciencieuse et strictement fidèle, mais la langue en est sèche et le style dépourvu de toute recherche rythmique. C'est trop enlever à un poète comme Shakespeare de lui dénier ce qui lui est essentiel avant tout, avec le don de créer des images : la ferveur du rythme tout-puissant et en tous lieux présent.

§

Quels motifs obscurs ont poussé le théâtre Réjane à monter la pièce nouvelle de M. Pierre Berton? Elle est, paraît-il, tirée d'un roman de M. Cosmo Hamilton, qui a fait scandale en Angleterre, sous un titre différent. Telle qu'elle nous est présentée, cette pièce, **Bridge**, abonde en tirades indignées et vertueuses sur la mauvaise éducation des fils de lords, ou contre le maintien du droit d'aînesse dans la pairie, choses qui, en France, ne nous intéressent guère directement. Du moins nous voyons qu'un cadet de grande famille, dépourvu de toutes ressources, en est réduit, pour gagner son pain, à faire profession de tricher au jeu et d'associer à son infamie la jeune femme qu'il aime et dont il est aimé. On les soupçonne, on les livrerait tout de suite si on ne se promettait tout d'abord de se faire payer le silence par les complaisances désirables de la jeune femme ; mais elle ne condescend pas à ce degré d'ignominie. Alors on organise contre elle et son époux un honnête guet-apens, qui est sur le point de réussir, quand, tout à coup, un télégramme survient et apprend au cadet que son frère vient de périr dans un accident d'automobile : il lui succède dans ses droits et privilèges ; il est lord ; il est riche. On s'incline devant lui, on le respecte, on le considère ; tout va bien.

Et cette pauvre invention est délayée en 4 actes insignifiants, mal construits, inhabilement menés, sans pittoresque et sans accent. Du moins ne surprendra-t-on personne en affirmant que Mme Arlette Dorgère s'y montre délicieusement jolie et élégante, et M. Signoret adroit et touchant.

§

Charmante comédie, fine, attendrie tour à tour, légère à souhait,

doucement et fraîchement spirituelle, c'est là ce que se sont proposé d'écrire MM. André Rivoire et Lucien Besnard, et c'est bien ainsi que le public accueille, à la Renaissance, **Mon ami Teddy**. Nous pénétrons dans une région rarement explorée, dont les confins sont marqués d'un côté par la fantaisie de l'opérette, de l'autre côté par la gravité pathétique du drame psychologique. Sans doute, ici rien n'est profond, mais telle situation aurait donné matière, si l'on avait voulu, à l'émotion tragique, telle autre à l'outrance quasi caricaturale. La tâche n'a pas dû être aisée de se maintenir presque à égale distance de ces caractères exclusifs, et de ne pas déséquilibrer, d'une part ou de l'autre, la donnée. Les auteurs sans doute n'ont pas pris au sérieux plus qu'il ne convenait leurs personnages, et, s'ils ne les raillent pas de n'être que ce qu'ils sont, eux-mêmes ne se laissent pas prendre à leur propre duperie ; ils indiquent, d'un doigté habile, ce qu'ils prennent pour leurs sentiments ou leurs idées ; ils font valoir chez les uns les ridicules d'une vanité prétentieuse, qu'ils se gardent cependant d'accuser jusqu'à la charge et à la bouffonnerie ; — chez d'autres, la spontanéité de leur tendresse ingénue, que l'éducation et les préjugés sociaux réfrènent malaisément, contraignent ou masquent par instants, mais qu'ils ne sauraient, dans ces âmes loyales et saines, étouffer à jamais ni dénaturer.

MM. Rivoire et Besnard se sont plu à faire parler à leurs marionnettes vivantes une langue d'une netteté et d'une fraîcheur somme toute ingénue ; le dialogue se déroule avec une facilité, une nécessité qu'on ne saurait trop apprécier, des traits d'esprit y passent, contenus et naturels ; pas ombre de placage, ni étalage hideux de ces mots d'auteurs qui parfois, en surface, font illusion jusqu'au moment où enfin ils écœurent. Même on pourrait dire que les personnages ne font pas métier d'être spirituels ; les circonstances seules leur dictent toujours dans chaque situation ce qu'il faut bien qu'ils disent. Et ainsi par leurs sensations, par les paroles où elles se traduisent, par la vérité jamais insistante de péripéties sans grandes conséquences, en dépit peut-être de quelques lenteurs d'évolution principalement au 2e acte, cette comédie impose doucement son charme et retient l'attention délicieusement.

M. Tarride, sans lourdeur, est un Américain parfait ; Mme Yvonne De Bray traduit à merveille, et si joliment! les élans contrariés et les retours surpris d'une jeune sensibilité que la vie bête un moment s'efforce de ravaler et de salir ; Mme Cheirel est pleine d'importance mouvementée et de ce prétendu bon sens qui sait trop se faire valoir ; MM. Dubosc, Capellani et Boucher sont, diversement, excellents selon leur habitude.

Memento. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Le Bois sacré*, pantomime en

2 tableaux sur un poème rythmé de M. Edmond Rostand, musique de M. Reynaldo Hahn (20 avril). — Comédie-Française : *Le Songe d'une Nuit d'Amour*, pièce en 1 acte, en vers, de M. Henry Bataille (26 avril). — Théâtre Shakespeare : *La Tempête*, féerie en 5 actes, de W. Shakespeare, musique d'E. Chausson (3 mai).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Les Concerts. — GAITÉ-LYRIQUE : *Salomé*, tragédie d'Oscar Wilde, musique de M. A. Mariotte.

Nous avons eu cette année jusqu'à cinq sociétés orchestrales jouant le dimanche à la même heure. Aux Concerts Lamoureux, Colonne et du Conservatoire s'ajoutèrent les séances de M. Secchiari et celles de *Symphonia* continuées par *Philharmonia*, cependant que M. Hasselmans employait un soir de la semaine à d'analogues exercices. Cette multiplication des pintes d'harmonie offertes à notre pépie sonore atteste éloquemment la fièvre de notre mélomanie grandissante qui semble divulguer un cas particulier de « vie intense » évidemment insoupçonné de ce brave Teddy l'Africain, manne incarnée du reportage universel et terreur des rhinocéros du Soudan ; mais la tâche de la critique n'en est guère facilitée. On ne peut être partout à la fois ; ni d'ailleurs, avec les apports du théâtre et les exigences de l'actualité, parler de tout à son moment. J'aurais voulu féliciter plus tôt M. Secchiari de ce qu'il nous fit entendre enfin un des poèmes symphoniques de Smetana lequel, en qualité de représentant du génie musical tchèque, a droit à être connu de nous et que, malgré sa valeur relative, ce *Richard III* donne envie de mieux connaître. M. Secchiari, le même jour, réussit de l'*Après-midi d'un Faune* une interprétation délicieuse, d'une souplesse vivante et fort délicate, quoique exempte de fignolage. Au théâtre Réjane, les programmes de *Philharmonia* furent souvents intéressants. M. Bachelet dirigea très bien *Harold en Italie*, si rare sur les affiches, et qui décidément, le chahutant finale certes excepté, fait joliment plaisir à écouter chaque fois qu'on le retrouve. Ça a beau être musicalement plutôt mal torché, il y a là-dedans une verve nerveuse, une originalité primesautière à quoi on ne résiste pas, surtout peut-être quand l'impression se double de souvenirs de jeunesse et, par conséquent, d'enthousiasme indemne d'analyse. Et puis au fond, même musicalement, quand on songe à l'époque où cela fut créé (1834), on est bien forcé d'admirer avec stupéfaction tout ce que cette gaucherie géniale réalisa ici de neuf, de révolutionnaire et de fécond.

§

On sait les péripéties compliquées qu'avant d'aborder le théâtre a

traversées la **Salomé** de M. A. Mariotte qui, de la meilleure foi du monde, en écrivit la partition sur un poème appartenant juridiquement à Richard Strauss et à ses éditeurs. C'est chez nous, je crois bien, depuis l'*Armide* de Gluck après Lulli, la première rencontre entraînant une comparaison de ce genre, et il semble singulièrement regrettable pour M. Mariotte, non seulement que la comparaison s'impose, mais qu'il ait été devancé par son rival, dont l'œuvre fut publiée et même ici représentée au Châtelet avant la sienne. Pour qui connaît un peu familièrement la *Salomé* de Strauss, l'effet avant tout est troublant, presque déroutant d'entendre les mêmes phrases, de contempler la même action tragique dans une sorte de travestissement sonore. On a la constante impression que les acteurs se trompent; on attend involontairement ce qui doit venir ailleurs et la déception perpétuelle se traduit par un invincible autant qu'injuste énervement. On n'y peut rien, quoi qu'on fasse, et peut-être, le cas échéant, la réciproque eût-elle été aussi inéluctable, car ce désavantage particulier provient surtout du désarroi subjectif de l'auditeur et apparaît assez indépendant de la teneur de l'œuvre en cause. Mais il ne manque pas d'autres points, en l'espèce, où la comparaison forcée ne soit fâcheuse. Pour confectionner leur livret, les deux musiciens ont chacun pratiqué des coupures dans le texte de Wilde. Celles de M. Mariotte ont le tort de reléguer la terrible Hérodias dans la plus terne insignifiance et, en supprimant la dispute théologique des Juifs et d'Hérode, de priver le drame de son seul ou, du moins, principal élément de contraste et d'animation en même temps que d'en méconnaître ici l'une des scènes essentielles, des plus caractéristiques de l'ambiance à la fois de superstitieux mysticisme et d'orgie lascive, de religiosité, de rut et de soulographie où se déroule la sadique aventure. Par contre, si M. Mariotte exagéra le laconisme d'Hérodias insultée ou jalouse, il lui plut d'interrompre le dialogue enfiévré de Salomé et de Jokanaan par les plaintes du petit page pleurant la mort de « son ami » le beau Syrien. D'une façon générale, en surplus, l'horreur, l'incohérence et la brutalité de ce cauchemar à la Edgar Poe sont chez M. Mariotte comme affadis de sentimentalité indélébile, et il semble que sa plus grave erreur ait été de chercher des âmes sous ces chairs, de prêter trop souvent les accents d'une passion humaine à la lubricité bestiale ou à une hystérie charnelle exaspérée. Mais sans doute cela serait-il moins sensible, n'était l'inécartable évocation de l'autre *Salomé*. M. Mariotte ne s'étonnera pas que sa musique en puisse aussi pâtir. Son art est à coup sûr plus distingué, cent fois plus homogène que celui de Richard Strauss; il n'en a ni les inégalités, ni les laideurs et les extravagances; seulement il n'en a pas non plus le reste, cette indéfinissable chose en quoi consiste le génie. On ne peut assez regretter

qu'un jeune musicien ait été par hasard exposé à un aussi écrasant parallèle. Il est presque impossible de se soustraire à l'obsession et c'est dommage, car, prise en soi, la *Salomé* de M. Mariotte s'attesterait plutôt un remarquable début au théâtre. Elle y ferait honneur à maint vétéran des tantièmes. C'est une œuvre de musicalité harmonieusement ingénue, où le charme n'exclut pas la vigueur. Son auteur ne s'y démontre pas seulement un excellent musicien, en possession d'un métier solide et souple, mais aussi un probe et pur artiste, étranger à toutes ficelles ou manigances, et sa sincérité n'inciterait pas moins aux plus légitimes espoirs que le talent fort peu commun dont il fait preuve en son premier ouvrage. Le public de la Gaîté-Lyrique, visiblement peu averti et embarrassé de straussisme, applaudit chaleureusement et sans doute y applaudira longtemps la *Salomé* de M. Mariotte, et on était presque tenté d'envier une ignorance permettant un aussi évident plaisir sans mélange. MM. Isola frères n'avaient certes jamais monté encore de production moderne d'un aussi noble aloi et de valeur, voire de très loin, approchante. Ils ont entouré *Salomé* de soins exceptionnels. Décors, jeux de lumière et mise en scène sont vraiment des plus réussis. Sur l'ensemble d'une interprétation des plus louables, se détachaient comme en un monstrueux relief le toujours superbe Jean Périer, hallucinant Tétrarque, et Mlle Lucienne Bréval, qui est décidément une inégalable tragédienne et fit de Salomé une de ses plus admirables créations. On doit citer aussi M. Petit, en pittoresque et très satisfaisant Prophète, et Mlle Mazli, le gracieux page d'Hérodias. En somme, à tous égards, un honorable et bel effort artistique qui, de la part de M. Mariotte, ne demeurera pas sans lendemain moins défavorisé par les contingences. On augure qu'après la leçon il ne négligera plus désormais de s'assurer le monopole de ses livrets, dût-il aller à cet effet devant notaire.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Les Artistes Français. — Les Humoristes. — Vingt Peintres du XIXe siècle. - L'Exposition Gauguin (galerie Vollard). — Regard rétrospectif.

Voilà des années que nous constatons l'inutilité majestueuse du **Salon des Artistes Français**, constatation aussi vaine, somme toute, que l'institution elle-même. Chacun sait qu'elle a perdu toute vraie vie et que les conditions de son apparente existence ne lui permettent pas de se renouveler : mais c'est parce qu'elle a déjà cessé de vivre qu'elle ne peut plus mourir. Comment cela pourrait-il achever de finir ? Les fantômes sont immortels, et c'est là, précisément, l'immortalité, je pense, que l'Institut confère, et toutes les Académies.

— Le plus plaisant, c'est qu'on se croie, en des revues comme celle-ci, astreint à rendre compte des faits et gestes de ces fantômes. Telle exposition particulière, ou d'une collectivité réduite, nous échappe, au cours de l'année, dont la signification et l'importance sont supérieures incomparablement à celles du Salon (car il reste le principal, sinon l'unique, à cause de sa vétusté), mais nous ne saurions nous abstenir de signaler cette niaiserie posthume et solennelle...

Et pourtant, ont-ils tout à fait tort, les artistes qui, sincèrement, déclarent « préférer » l'inanité un peu cyniquement avouée de ce Salon au prétentieux faux-semblant de la Société Nationale? Celle-ci, allèguent-ils, contribue pour une forte part à la dépravation actuelle du goût public en prêtant à l'art faux, à la tradition prise dans son sens négatif, les dehors vénérables de la sagesse et de la mesure, de l'observation et de la science. Elle entretient, sur le mot *Classique* et l'Idéal qu'il signifie, la plus dangereuse équivoque. Elle prépare à l'Institut des recrues nouvelles, déjà désignées. Elle est le dernier espoir de l'Ecole, qui va demander à ces mêmes prochains académiciens la divulgation officielle, la vulgarisation patentée et garantie des recettes dont ils vivent, — savants dosages de lâcheté et d'audace, combinaisons éclectiques de plagiats variés, prestigieux tours par lesquels sont confisquées au bénéfice des « conservateurs » les inventions et les conquêtes des « révolutionnaires » ; ainsi l'effort qui devait libérer aboutit avec fatalité à l'éternisation de la servitude. — Au contraire le Salon, par sa franche obstination d'irréductible réactionnaire s'étant mis hors du champ de bataille, ne trompe personne. On sait ce qu'on peut attendre de lui, et que ce n'est rien. Si donc on s'y risque on n'a point été trompé.

— Soit. Tout de même on s'y ennuie.

Je ne vous y retiendrai pas longtemps.

Cette présente exhibition est exactement celle que vous avez admirée, au même lieu, le même jour, il y a douze mois. Le Grand Palais est un édifice habilement truqué, avec des dessous inconnus. A l'heure dite de la clôture, le Salon s'abîme dans des caves profondes, pour en émerger, tout propre et éternellement nouveau, à l'heure dite du vernissage. Il en est ainsi depuis 1673 et il en sera toujours ainsi. Ce sera toujours le même Salon. Toutefois, on continuera à changer, de dix en dix ans, quelques noms...

Cette année, pourtant, ici comme à la Nationale, il faut constater la supériorité de la sculpture sur la peinture. Mais nulle œuvre vraiment belle, guère plus chez les sculpteurs que chez les peintres — et je ne vois pas pourquoi je me croirais obligé à une énumération fastidieuse de noms propres et de titres d'œuvres à oublier.

§

Il était fatal que le **Salon des Humoristes** fût une représen-

tation un peu mêlée, un peu trouble, de l'art condamné à la gaîté. Elle est, ici, de rigueur, et pourquoi ne pas convenir qu'à beaucoup elle tient lieu de talent ? Tous les programmes sont dangereux. Que diriez-vous d'un Salon des Pessimistes ? Peut-être serait-il plus drôle encore que celui-ci... Du moins, et ce serait toujours cela de gagné, on n'aurait aucun prétexte pour y admettre M. Guillaume, à moins qu'on trouve, point de vue auquel je consens, dans les calembours de ce monsieur un motif de chagrin... Mais consolons-nous : il y a de vrais artistes au Palais de Glace, et c'est de ceux-là seulement que nous nous occuperons, trop brièvement, hélas !

Ici, Willette triomphe. Non point par des facéties. Par la grâce et par le charme, en cette Frise d'Amours qui dansent pour la gloire des poètes : car cette composition est un fragment de la décoration entreprise par l'artiste pour une vaste bibliothèque. Amours frivoles et savants, âmes des livres.

Carlègle aussi s'intéresse aux livres, et ses *ex-libris* sont exquis. Dans ses *dessins pour un conte de fée*, il y a un grand artiste qui s'amuse.

Le 14 juillet à Ploërmel et *le Pharmacien restera ouvert toute la nuit* : la gaîté de Delaw va jusqu'à la joie. Comme son dessin reste correct et personnel dans la plus libre fantaisie !

Et ce sont des artistes que MM. Ricardo Florès, Avelot — son délicieux *Jeune homme rangé*, — Vallet, Roubille de qui j'admire particulièrement *la Partie champêtre* et *l'Idylle parisienne*, — Pierlis Hellé, Drésa, H. de Sta, Pourriel, Testevuide, Delannoy, Jean Ray, Losquis, Métivet...

Il y a des sculpteurs : Mme Camille de Sainte-Croix, MM. Rivière, Petersson, Cellier, Brunelleschi, Gid, et je voudrais qu'il me fût possible d'analyser leur talent et leurs œuvres.

Deux rétrospectives, d'Henri Pille et de Grévin, complètent le Salon des Humoristes. Elles nous donnent à mesurer la distance qui sépare un véritable artiste d'un homme d'esprit, — de beaucoup d'esprit.

§

L'exposition d'œuvres de **vingt artistes au XIXe siècle**, organisée par la marquise de Gannay au bénéfice des militaires coloniaux et légionnaires, nous permet d'apprécier comment se confrontent, dans le domaine de l'art, l'opinion du monde et les certitudes des esprits vraiment amoureux de la beauté. Quoi qu'en disent les prôneurs officiels de cette manifestation charitable, esthétique et patriotique, il s'en faut que la sélection des œuvres ait été faite dans un sentiment vraiment éclairé, juste et libre. Certes, il y a des merveilles. Plusieurs des plus grands génies du glorieux XIXe siècle fran-

çais sont représentés ici par des œuvres dignes d'eux. Il y a Ingres et Delacroix, Corot et Courbet, Millet, Th. Rousseau, Daubigny, Daumier, Ricard, Manet.

Assemblée magnifique, où Dupré, Diaz, Tassaert, Isabey, Troyon, Decamp, Jongkind font, au second rang, belle figure. Barye, Fromentin ne sont pas d'assez haute stature pour si grande compagnie, et l'infinitésimal Meissonier n'y est point perceptible. Meissonier, entre Ingres et Delacroix, entre Corot et Courbet! Meissonier, — et point Puvis de Chavannes ! Cette absence et cette présence sont également significatives.

Et il est d'autres absences qu'il serait intéressant de signaler, plusieurs autres... Après cela, que les tableaux ici réunis soient, presque tous, très beaux, oui, certes. Anticipation sur une salle XIX^e^ siècle français (car, pourquoi, seul étranger, Jongkind ?) en quelque Louvre mieux ordonné, plus tard — bientôt ? — qu'aujourd'hui.

§

Quelle lumineuse certitude nimbe, pour tous les yeux sincères, aujourd'hui, les œuvres de **Gauguin** ! On s'étonne que cela ait pu être discuté, jadis, — encore que cela soit à cette heure même âprement discuté. Car ce maître de vérité et de beauté garde les privilèges de la vie. Ceux qu'il gêne, le sentant grandir, continuent à lui résister, désespérément, dans sa patrie du moins. Bientôt il faudra faire le voyage de Moscou pour revoir l'œuvre tahitienne de Gauguin. Et je puis néanmoins justement parler de certitude, parce qu'il est impossible de ne pas voir que cette résistance est factice, que ses plus entêtés fauteurs savent désormais leur effort condamné. Le temps, en faisant son œuvre, a collaboré à celle de l'artiste, et l'a consacrée. Si Gauguin vivait encore, il jouirait de la pleine gloire. Il ne songerait plus à s'exiler ; on ne le laisserait plus partir. A ceux qui le connaissaient déjà, les toiles réunies rue Laffitte l'ont rendu tout entier : compositeur savant jusqu'à la simplicité retrouvée, dessinateur franc, coloriste ; il sait contraindre la clarté à jaillir des volumes sans agiter l'atmosphère, sans troubler de miroitements dissonants cette harmonie mate qui est, techniquement, la condition première de la peinture décorative, et pourtant sa matière n'a pas moins de sonorité que de solidité, elle soutient le mur et chante dans l'air. — Ceux qui voyaient pour la première fois des œuvres de Gauguin se seront demandé : Pourquoi ne lui a-t-on pas donné à décorer un monument ? — Je puis, en attendant que je réponde à cette question précise, donner aujourd'hui cette bonne nouvelle : Gauguin va, enfin ! entrer au musée du Luxembourg, où depuis longtemps ses élèves l'attendent. Une nature morte, léguée par le céramiste Chaplet, et une étude de nu, donnée par M. Philipsen, de Copenhague (qui tou-

tefois s'en réserve la jouissance), ont été acceptées par le Conseil des Musées. D'autre part, M. Amédée Schuffenecker a offert gracieusement au Musée du Luxembourg une des plus belles toiles de la période bretonne de Gauguin, *les Vignes rouges*.

§

Parmi les dernières Expositions individuelles, il faut citer, entre toutes inoubliable, celle de **Georges Dufrénoy**. Il n'est pas de peintre plus libre, plus riche, plus sensible que celui-là. Quelles expressions variées d'une personnalité constante, que les soixante tableaux réunis naguère à la galerie Druet ! C'est la sincérité de sa sensibilité, c'est sa science aussi, et c'est encore une curiosité étrangement avide qui permettent à Dufrénoy de se renouveler sans cesse. D'une *Vue de Sienne* à la *Place de la Bastille*, il semble qu'on saisisse la renaissance de la vision, de la pensée, un développement logique, l'ascension perpétuelle du talent. — Notamment, cette *Place de la Bastille* est un chef-d'œuvre. Dufrénoy est un maître.

J'aurais voulu résumer les souvenirs que me laissent les expositions de M. Charles Guérin, de M. Othon Friesz, d'autres encore. Nous sommes aujourd'hui un peu trop loin d'elles, et je préfère attendre, pour vous reparler de ces intéressants artistes, une occasion nouvelle, qu'ils ne manqueront pas de nous offrir, prochainement.

§

Et je ne crois pas que jamais la peinture ait tenu plus de place qu'aujourd'hui, jamais autant peut-être. Nous avons : Quatre peintres (MM. René Bertaux, Maurice Kozierowstri, Wlalislaz Granzsw, William Marshall) au petit musée Baudoin, des expositions collectives à la galerie Weill, à celle des Artistes Modernes (Union Art International), à celle du boulevard Malesherbes (Société d'Art Français), chez Petit, chez Durand-Ruel, chez Bernheim, chez Druet, chez Blot, — j'en oublie ! — cependant que le Salon des Indépendants vient à peine de se fermer et que ceux de la Nationale, des Français, des Humoristes sont ouverts pour des semaines encore.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

E. Durand-Gréville : *Hubert et Jean Van Eyck* (G. Van Oest, 25 fr.). — Pierre de Nolhac : *Nattier* (Manzi et Joyant, 20 fr.). — S. W. Bushell : *L'Art chinois* H. Laurens, 12 fr.). — Memento.

M. E. Durand-Gréville a résumé excellemment dans son nouvel ouvrage tout ce qu'on sait à l'heure actuelle sur **Hubert et Jean Van Eyck**, et il y a ajouté l'importante contribution de ses recherches, de ses remarques et de ses déductions personnelles. Il voit

dans *l'Homme au turban*, de la National Gallery, le portrait de Jean lui-même : pour lui les yeux légèrement clignés, la bouche aux coins serrés ne sont pas ceux d'un modèle qui pose, mais ceux d'un artiste qui concentre son attention sur sa propre image vue dans un miroir. L'examen de l'œuvre semble bien donner raison à M. Durand-Gréville : il veut de plus reconnaître l'artiste dans un des juges intègres du retable de l'Adoration de l'Agneau, et cela lui permet de fixer la naissance de Jean vers 1386 et celle d'Hubert vers 1366. Reprenant en détail après M. James Weale l'examen du retable, M. Durand-Gréville s'efforce de déterminer la part qui revient à chacun des deux frères : il insiste sur la différence première qui existe entre les *Anges musiciens* peints par un idéaliste et les *Anges chanteurs* peints par un réaliste ; il marque en outre les différences d'exécution, la première plus souple, la seconde plus sèche, et note, détail important, que l'un des artistes use des luisants tandis que l'autre au contraire les néglige : celui-ci a peint les *Anges chanteurs*, l'*Adam* et l'*Eve ;* l'autre le reste de l'intérieur du retable ; et même M. Durand-Gréville attribue encore au doux Hubert, avec toute vraisemblance, les beaux portraits des volets, ceux de Jodocus Vydt et de sa femme Isabelle Borluut. Ce point de départ lui sert pour conserver à Hubert, entre autres œuvres, le donateur en buste du musée de Leipzig, la tête de moine de Montauban, le triptyque de Dresde, la *Vierge dans une église*, de Berlin, et l'*Annonciation dans une église*, de l'Ermitage. A Jean reviennent ces pages admirables : la *Vierge au donateur van der Paele* et la *Marguerite Van Eyck*, de Bruges, *le cardinal Albergati*, de Vienne, dont le crayon est à Dresde, l'*Homme à l'œillet* et l'*Arnolfini en buste*, de Berlin, l'*Arnolfini avec sa femme*, de la National Gallery : je ne cite que les plus célèbres. Pareille classification paraît maintenant quasi définitive, et ce travail critique fait le plus grand honneur au savoir et au goût de l'auteur. Tout au plus pourrait-on montrer encore quelque défiance à l'égard de certaines pièces comme l'*Homme au « leal souvenir »*, de Londres, ou le *Chevalier de la toison d'or*, de Berlin ; mais écoutons plutôt M. Durand-Gréville parler du *Van der Paele :*

Tout s'efface devant l'effigie du donateur. Le corps de ce vieillard est obèse et tout en courbes molles ; ses mains, jadis fines, sont aujourd'hui empâtées ; dans son visage, les yeux et les tempes, ravagés par les rides, évoquent la vision de croupes de rochers auxquelles une averse diluvienne aurait arraché toute leur terre végétale ; et d'autres sillons, profonds comme des vallées, creusent les bourrelets de graisse qui défigurent son double menton, ses lourdes bajoues. Mais un puissant génie a passé par là. A force de sincérité, tirant un merveilleux parti de ce visage auquel les ravages mêmes du temps ont communiqué la grandeur pittoresque d'un coin de nature sauvage et dévasté, Jean van Eyck y a trouvé matière à l'un des

plus admirables chefs-d'œuvre de son art, de l'art tout entier. Il a prouvé une fois de plus que la vérité, vue par un œil d'artiste, c'est-à-dire dans son unité, dans sa « grande forme », est l'élément essentiel de l'Art sans épithète et sans vaines distinctions d'écoles. La tête du chanoine Pala, traduite par Jean, est le triomphe du caractère, — mot qui signifie : la vérité *bien vue*. — Le corps adipeux n'est pas rendu avec une moindre puissance : on le sent, on le voit sous l'étoffe du surplis qui l'enveloppe étroitement et mollement comme il convient.

L'antithèse est vive entre le sujet traité par M. Durand-Gréville et celui choisi par M. Pierre de Nolhac ; et c'est passer de la sincérité la plus absolue à la flatterie la plus joliment fardée que d'aller brusquement d'un Jean Van Eyck à **Nattier**.

L'époque des paniers, de la poudre et du rouge ne pouvait apprécier beaucoup le portrait véridique ; aussi la place qu'elle lui fit est-elle assez restreinte. Il lui fallait des images apprêtées, pompeuses ou d'une simplicité affectée ; car on ne peut voir un vrai retour à la nature dans cette réaction de la fin du siècle, où les filles des déesses de Nattier se firent peindre si souvent en bergères de Trianon. Qu'importe, en effet, qu'elles aient remplacé les torches et les carquois par la houlette enrubannée guidant au pâturage des moutons imaginaires ! L'esprit qui se plaisait à ces transpositions demeurait le même ; la femme, qui aime toujours l'artifice, ne l'a jamais cherché plus qu'alors sur ces toiles destinées à la célébrer.

Ainsi l'œuvre de Nattier, tout incomplète qu'on la juge, toute contestable qu'elle soit, reste un témoignage nécessaire d'une société et d'une vie disparues. Réduite à ses morceaux essentiels, débarrassée des médiocres pièces qui l'encombrent, elle mérite d'être comptée parmi les œuvres des plus beaux maîtres secondaires de la peinture. L'art universel pourrait se passer d'elle sans s'appauvrir ; l'art français n'est pas assez riche pour n'en point réclamer la parure. Elle manquerait singulièrement à la connaissance que nous pouvons prendre de notre XVIII^e^ siècle. Elle contribue à fournir l'image d'une époque qui eut le culte exalté de certaines grâces. Elle est aussi la meilleure représentation d'une forme d'art périmée, qui n'a plus grande chance de réapparaître.

On ne saurait mieux dire. M. Pierre de Nolhac, ayant ainsi excellemment caractérisé l'art de Nattier, apporte ensuite à l'étude de la vie et des œuvres du peintre la compétence d'un homme de goût depuis longtemps spécialisé dans les études relatives au XVIII^e^ siècle. Comment la mode des portraits de théâtre, chers à Raoux, gagne Jean-Marc Nattier, c'est ce que montre parfaitement M. de Nolhac, et il indique parmi les premières pages de ce genre la *M^lle^ de Clermont* de Chantilly et la jeune femme de la collection La Caze. Or, Raoux meurt en 1734 et c'est Nattier précisément qui est choisi par le chevalier d'Orléans pour continuer la décoration de son palais du Temple. En même temps il poursuit la série de ses portraits : c'est *la marquise d'Antin*, de la collection de Edouard André, la *duchesse*

l'*Orléans* et la *duchesse de Chaulnes ;* c'est le portrait de *Madame Henriette* et voici Nattier peintre de la Cour et de la famille royale. Quelle charmante série que celle de Mesdames de France; et qui, plus heureusement que M. de Nolhac précisément, l'aurait pu décrire en comparant aux originaux les nombreuses répliques et variantes?

Les filles de Louis XV aimaient à échanger leurs portraits entre elles et les distribuer à leur entourage ; toutes les personnes attachées à leurs maisons aspiraient à en recevoir un, et c'est ainsi que s'explique le grand nombre de tableaux, de dimensions et de dispositions diverses qui représentent Mesdames et qu'une attribution complaisante donne au pinceau de Nattier. S'il en est quelques-uns qui sortent de l'atelier du maître, presque tous ont été faits simplement au Cabinet du Roi. Parmi les documents qui attestent ces travaux, en même temps que les goûts des princesses, choisissons une lettre qu'adresse à Charles Coppel, premier peintre du Roi, le frère de Madame de Pompadour, M. de Vandières, qui a la survivance de M. de Tournehem :

Versailles, 9 décembre 1751.

« Madame Henriette, Madame Adélaïde et Madame Victoire, Monsieur, veulent des copies de leurs portraits d'après l'original de M. Nattier. Vous aurez agréable de donner des ordres de ma part à M. Nattier, d'envoyer à Versailles les originaux aussitôt que vous aurez reçu ma lettre. Il vous dira peut-être que les vêtements ne sont pas finis; n'importe. Comme Mesdames de France les veulent, il n'y a qu'à faire venir les originaux dans l'état où ils sont. J'ai donné mes ordres à M. Portail de faire travailler à ces copies dès qu'il les aura reçues; tenez la main, je vous prie, à la prompte exécution de ce que je vous demande. »

Pour faciliter ce travail des copistes, parmi lesquels était De la Roche, le propre beau-frère de Nattier, celui-ci dut bientôt fournir des têtes sur des toiles à part, en laissant aux praticiens le soin de la présentation et de l'arrangement. Malheureusement ces études de Nattier sont sans doute aujourd'hui presque toutes perdues. Cependant nous le voyons renoncer au moins une fois au portrait d'apparat, et s'en tenir à l'étude de la nature, et par une singulière circonstance, ce sera pour le portrait de Marie-Leczinska elle-même. Il est fort beau ce dernier portrait de la reine, et comme l'a marqué l'éminent conservateur, car la toile oubliée au lycée de la Ville est maintenant comme on sait au musée de Versailles, la simplicité imposée à l'artiste par le modèle a servi ses intérêts en l'obligeant à se libérer de sa manière. Mais à part quelques rares portraits de famille, comme celui de Tocqué, Nattier se laisse reprendre par la mode qu'il a lui-même développée et dès 1750 il tombe dans une trop facile préciosité ; pourtant ne soyons pas trop sévère pour ce peintre aimable, et tenons-lui compte du plaisir que procurent ses délicates peintures. Disons aussi que la nouvelle édition de ce livre de M. de Nolhac est

excellemment présentée et que l'illustration en est tout à la fois soignée et nombreuse.

Si le goût de la chinoiserie s'est répandu chez nous dès le XVIII^e siècle, notre connaissance de l'**Art chinois** est encore fort limitée. Sachons donc gré à M. H. d'Ardenne de Tizac d'avoir traduit l'ouvrage très documenté de M. S.W. Bushell sur ce sujet : les chapitres consacrés au bronze et à la poterie sont parmi les plus remarquables. A propos des tissus l'auteur note les principaux éléments de la décoration chinoise, dragons, faisans, cigognes, tortues, paons, pivoines, lotus et chrysanthèmes. Pour une couverture de satin rouge brodé exécutée pour un mariage impérial, un phénix avec une branche de pivoine au bec et un dragon à cinq griffes sont employés comme motifs principaux et la souplesse des lignes soutenant les taches de couleur, l'heureuse distribution des noirs et des clairs, le jeu du fond semé de fleurs et de calebasses font de ce tissu l'un des plus riches exemples de décoration. A sa traduction très nette M. d'Ardenne de Tizac a ajouté quelques brèves notes personnelles; elles éclairent heureusement certains points de détail.

Précisément dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. de Tressan étudie *la Renaissance de la peinture japonaise sous l'influence de l'école chinoise du Nord.*

Wan-weï (vers 713-742) avait créé l'Ecole du Sud, recherchant surtout la grâce et l'harmonie, en opposition à l'école du Nord, dont les deux premiers maîtres furent deux membres de la famille Li : Sù-hsün et son fils Chao-tao. Ces derniers voulurent atteindre au sublime par la hauteur de la conception et la vigueur de l'exécution. A partir des Sung (960-1379), et pendant plus de quatre siècles, les tendances du nord allaient prédominer. Elles se trouvèrent encouragées par le célèbre empereur de Chine Hui tsung, qui gouverna de 1101 à 1125, et dont deux peintures sont encore de nos jours conservées à Kyôtô, au monastère Konchün.

L'école du nord triomphante proclama que le dessin ne devait pas être un esclave servile de la calligraphie. Elle s'appliqua à refléter les tendances rationalistes du confucianisme et à démontrer la logique et l'harmonie de la nature. Ces théories pouvaient admirablement s'exprimer dans le paysage. Aussi les critiques d'art chinois des premières années Sung proclamèrent-ils les mérites de ce genre pictural. L'un deux, Kuo-hsi ,... recommande au peintre d'avoir un esprit large et libéral, d'observer avec attention, mais sans minutie, de fortifier sans cesse son expérience et de ne retenir que l'essentiel du sujet à traiter, sans jamais s'abaisser à la vulgarité. En synthétisant ainsi, l'artiste en vient naturellement à faire œuvre subjective... il aime à opposer aux quelques détails du premier plan ces lointains sans bornes où rien n'arrête le regard... Le peintre procède par juxtaposition de masses en accordant une grande attention aux valeurs relatives provenant de la différence de plan ou d'éclairement ; ses préférences vont aux teintes neutres, et il tire de grands effets de contraste du noir et du blanc.

Memento. —Dans *l'Art et les Artistes*, M.Gabriel Mourey passe en revue es diverses interprétations peintes et sculptées de *Salomé* et M.Paul Vitry onne un excellent article sur le sculpteur et dessinateur *Edme Bouchardon*. a même revue reproduit le portrait d'un *Membre de confrérie napoli-ine* de M. Emile Bernard ; je ne parlerais pourtant pas ici de cette belle t puissante peinture si elle n'était significative de l'importance que peut avoir étude passionnée des maîtres anciens ; M. Emile Bernard a heureusement bandonné le poncif facile des faux primitifs dont nous sommes encombrés, our revenir à la forte tradition des maîtres du xvie siècle, à celle du Tin-oret en particulier, et son évolution est du plus grand intérêt.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ANGLAISES

Maurice Baring : *Dead Letters*, 4 s. 6 d., Constable. — T. Sturge Moore : *Art nd Life*, 5 s., Methuen. — Edward Thomas : *Rest and Unrest*, 2 s. 6 d., Duc-worth. — Algernon Gissing : *Love in the Byways*, 6 s., White. — Lawrence Iott : *Prairie, Snow and Sea*, 6 s., Murray. — Alethea Wiel : *The Navy of Venice*, 15 s., Murray. — Memento.

A l'exemple de Lucien et de Fénelon, nombreux sont les écrivains qui ont fait dialoguer les morts. En Angleterre, après Macaulay, il y ut Traill, Andrew Lang, Sir George Trevelyan, et d'autres ; mais 'est un art qui se perdra à mesure que le goût des humanités dispa-ait. L'enseignement moderne accorde une place trop réduite à l'é-ude de l'histoire et des littératures de la Grèce et de Rome, qui sont ndispensables non seulement pour faire parler des morts illustres, nais aussi pour goûter pleinement les opinions qu'on leur fait expri-ner. Mr Maurice Baring a voulu, à son tour, prêter à des person-ages disparus des propos inédits, et il y a réussi très agréablement. l a toutes les qualités qu'exige ce genre : une humeur indépendante, n enjouement railleur, un dédain courtois des conventions et une imable irrévérence envers tout ce qu'on a accoutumé de respecter et 'admirer. A ces qualités toutes personnelles, s'ajoutent une culture tendue et approfondie, une connaissance du monde et de la société, n sens critique sérieux et averti. De sorte que ses **Dead Letters** ont un véritable modèle. Quiconque possède le menu bagage de avoir qu'on dispense dans les collèges et lycées pourra goûter ces ttres imaginaires de Clytemnestre à Egisthe, d'Hélène à Clytemnes-e, de Pénélope à Ulysse, d'un soldat carthaginois à un ami, de lodia, femme de Metellus Celer, à son amie Portia, de Guinivere i roi Arthur, de lady Macbeth à lady Macduff, et diverses autres. out cela est écrit avec le style qu'emploieraient de nos jours des ens du monde, et rien n'est plus amusant que ce ton moderne pliqué à des événements et à des personnages que le respect tradi-onnel du classique nous fait voir sous un aspect pompeux et nuyeux. Mais Mr Baring a pris pour épigraphe une phrase qu'il

attribue au Masque de Fer : Il n'y a pas de lettres ennuyeuses ; — et il le prouve. Les lettres relatives à Messaline, à Néron, et à Marc-Aurèle sont admirables, de même que celle où il est question de Heine à Paris. Ce recueil de *Lettres mortes* est un des meilleurs livres que nous ayons lus depuis longtemps.

§

Dans le remarquable volume qu'il appelle **Art and Life**, Mr T. Sturge Moore essaie d'établir les rapports réciproques de l'art et de la vie et leurs rapports avec la science. Pour exposer sa thèse, il étudie tour à tour Gustave Flaubert et William Blake, deux artistes à qui s'adapte bien la formule : l'art console de la vie, avec cette différence entre eux que le premier prenait tout dans la vie pour en faire son art et que l'autre s'en détachait de plus en plus pour vivre uniquement dans un monde de visions. Mr Sturge Moore explique qu'il choisit ces deux types parce qu'ils sont « les exemples les plus fortement caractérisés d'hommes ayant de l'art cette conception qu'il est un idéal de vie ». Certes, ce livre n'est pas toujours des plus faciles à lire ; il manque assez souvent de clarté et de limpidité et la terminologie n'en est pas toujours très précise ; mais il vaut la peine de faire l'effort de le lire. L'auteur prend séparément ses deux exemples, les dépeint dans leur attitude envers leur œuvre, compare leurs différences et les donne finalement comme un contraste doublement probant de la place que l'art peut tenir dans la vie. Comparer *Madame Bovary* avec *les Songes of Innocence* serait évidemment absurde, mais Mr Sturge Moore insiste sur ce fait que les deux artistes étaient tous deux à la recherche d'un idéal : Flaubert exigeait que la réalité vînt confirmer son idéal, Blake repoussait la réalité comme une profanation et un avilissement de ses visions. Flaubert lutta toute sa vie contre cette idée qu'on peut atteindre à la beauté par la seule intuition, et il semble qu'il poussa jusqu'à l'exagération l'application de ses théories. Blake, au contraire, professe une théorie absolument opposée ; il nie la réalité de l'expérience et il s'efforce d'y échapper pour communiquer plus directement et plus intimement avec son monde visionnaire. Le résultat, c'est que Flaubert arrive au mépris le plus violent, à la haine de la stupidité humaine, alors que Blake s'en détache au point de l'ignorer totalement. Mais c'est faire tort à Mr Sturge Moore que de résumer aussi sommairement et aussi imparfaitement son livre. Chaque page suggère au lecteur des idées multiples et invite à des développements personnels qui finissent par toucher à toutes sortes de questions importantes concernant l'art et la vie. Autour de la thèse dominante, fourmille une quantité innombrable d'aperçus et de conceptions que le lecteur sagace peut méditer et examiner de la façon la plus féconde.

§

On entend souvent reprocher aux auteurs anglais d'être diffus et prolixes, et il faut bien convenir qu'ils méritent souvent ce reproche ; mais il y a des exceptions, qu'on rencontre surtout chez les essayistes, et chez quelques écrivains qui sont passés maîtres dans l'art difficile de la nouvelle. On prétend, pour excuser les longueurs du livre anglais, que la langue se prête mal à la concision du style, et c'est là une opinion qui n'est pas dénuée de vérité : les arguments sont nombreux pour la soutenir, mais discuter ici ce sujet nous entraînerait à des développements pour lesquels nous n'avons pas la place. En tous cas, on a plaisir à rencontrer un écrivain qui sache écrire court et de façon captivante. Mr Edward Thomas a cette qualité. Le petit livre qu'il intitule : **Rest and Unrest** contient neuf histoires et n'a que cent quatre-vingt-dix pages d'un petit format. Pas une page n'est de trop, et chacune donne au lecteur un plaisir raffiné : celui de goûter de belles phrases, faites de mots bien choisis et harmonieusement balancées, et exprimant des idées qui vous impressionnent et vous incitent à penser. Dans ces histoires, l'innocence ou la sagacité éclairée sont ramenées l'une et l'autre à cette simplicité profonde qui est à la base de toutes les choses humaines. Prenez ce livre ; c'est un compagnon dont vous aimerez la société.

§

Sous le titre de **Love in the Byways**, Mr Algernon Gissing a réuni douze nouvelles élégamment écrites et d'une lecture agréable. Parfois, l'intrigue pourra paraître un peu maigre, mais l'intérêt se soutient cependant par le rôle que joue l'amour en déterminant les actions des personnages. La musique aussi joue un rôle dans trois de ces récits, dont l'un, *Where the Bee Sucks*, est tout à fait charmant. Dans un autre, l'auteur a esquissé l'idée qu'il a développée dans un de ses romans appelé *Second Selves*, mais la plus frappante et la plus captivante de ces nouvelles est la dernière, intitulée : *An Interval of Business*.

§

A diverses reprises, déjà, nous avons signalé les livres de Mr Lawrence Mott. Il vient d'en publier un nouveau : **Prairie, Snow and Sea**, recueil de récits dont l'action se passe dans les plaines glacées du Canada. Certains de ces récits relatent, comme dans les précédents volumes, des épisodes de l'existence de la police montée, chargée de la difficile surveillance de ces régions immenses et à peine peuplées. D'autres ont pour protagonistes des Canadiens français et des Indiens de l'Amérique du Nord. Tout cela est d'une variété extrême et d'un charme prenant, et l'on éprouve une séduction irrésis-

tible pour ces habitants d'un étrange pays où la vie est si impitoyablement dure, pour les prairies neigeuses illimitées, pour l'infini des horizons de la mer. Le curieux dialecte parlé dans ces régions prête un caractère spécial à ces histoires qui précisent dans notre mémoire, parce qu'elles sont vécues et d'un réalisme parfois cruel, les fantastiques et héroïques exploits des trappeurs de quelques Arkansas, racontés par un Fenimore Cooper ou un Gustave Aimard.

§

En relatant l'histoire de **The Navy of Venice**, Mme Alethea Wiel a su traiter de façon très attrayante un sujet des plus intéressants. Mais est-ce bien une histoire de la marine de Venise? Non, sans doute, si l'on entend par là un ouvrage complet sur la puissance maritime de la fameuse république. Du reste, l'auteur avoue ignorer la partie la plus complexe de la question, c'est-à-dire, son côté technique. D'autre part, dans l'histoire navale de Venise, toute la politique étrangère doit former une partie intégrale. Sur ce point, l'auteur se borne à examiner ce qui est en rapport immédiat avec Venise, et ne donne au lecteur que des explications insuffisantes concernant les grands faits historiques et leur répercussion sur le monde. Mais laissons à l'historien spécialisé dans ces sujets le soin de signaler et de discuter ces défauts. Il ne semble pas que Mme Wiel ait voulu, dans son livre, épuiser le sujet. Le magnifique développement de la puissance vénitienne lui a fourni matière à un ouvrage dont la lecture est un plaisir. Un bon nombre de belles illustrations complètent heureusement le volume.

Memento. — Nous tenons à signaler une excellente édition en un volume à 5 shillings des *Works of Christopher Marlowe*, avec préface, introductions et notes par Mr C. F. Tucker Brooke (Clarendon Press).

Au sommaire de *The Nineteenth Century and After*, quatre commentaires sur la situation politique par lord Dunraven, le professeur A. V. Dicey, Mr Harold Cox et lord Ribblesdale; des articles sur une armée nationale par lieutenant-colonel Alsager Pollock ; sur le moyen d'éviter une crise entre l'Angleterre et l'Allemagne, par le docteur Thomas Hodgkin; sur l'assurance obligatoire contre le chômage, par Miss Edith Sellers, etc. Des études intéressantes sur *The Trial of William Blake for High Treason*, par Mr Herbert Ives ; sur les *Epochs of Japan*, par Mr J. H. Longford ; sur *Shakespeare in Warwickshire*, par Mrs. Rose G. Kingsley, sur la nature du gothique, d'après Ruskin, par Mr W. S. Durrant, etc.

Après des poèmes de MM. Cranmer-Byng, Fr. Manning, Filson Young et Charles Kinross, *The English Review* donne une étude inédite de Swinburne sur *the Early Plays of Beaumont and Fletcher;* le premier d'une série d'articles de Mr Frank Harris sur *The Women of Shakespeare;* le début d'un nouveau roman de Mr G. Wells: *The New Macchiavelli;* le second *Round of Visits*, de Mr Henry James; *A Reminiscence*, par Mr Maurice Hewlett ; *Un monsieur*, par Mr R. Cunningham Graham ; *White Duck*,

par Mr W. Hudson ; *The Dancing Dervich*, par Mr. Dennis Ames ; *Mr. Roosevelt*, par Mr. Sydney Brooks ; *Remedies for Parliamentary Deadlock*, par Mr. Alfred Mond, M. P. ; *Germany and Holland*, par Mr. Demetrius Boulger ; *Ecclesiastical Survivals in Divorce*, par Mr. M. S. P. Haynes ; une étude sur Jean Moréas, par Mme Vandervelde, etc.

La *Revue Germanique* publie une page de notes sur l'étude des langues vivantes en France au XVIIIe siècle ; une étude sur « la Crise religieuse de George Eliot », par M. L. Chaffurin, et une revue annuelle du roman anglais, par M. M. Castelain, qui signale et analyse quelques-uns des plus intéressants romans parus en Angleterre au cours de l'an dernier, et passe sous silence des auteurs comme Mr Arnold Bennett, par exemple, dont l'œuvre mérite un examen sérieux.

The Oxford and Cambridge Review annonce qu'elle paraîtra désormais quatre fois par an au lieu de trois. Son dixième numéro contient : une appréciation de John Gilbert Talbot et d'Edward King, par le Rev. Walter Lock ; les articles sur les réformes de l'Université de Cambridge, par Mr Stephen Gaselee, sur *The Rhodes Scholarships*, par Mr John C. V. Behan ; sur les Universités et le service militaire obligatoire, par « Berlin » ; sur la littérature que lit le peuple, par « Curé de Campagne » ; une étude sur Pinlare, par Mr W. M. L. Hutchinson, et d'amusantes pages sur les Guignols du Luxembourg, par Mr William Caine.

The Bookman publie un article sur Mrs Sidgwick, par Mr Ashley Gibson, et une étude, accompagnée de nombreux portraits, sur Mr Gilbert Keith Chesterton, par Mr Henry Murray.

Au nombre des articles intéressants de la très vivante revue *The Englishwoman*, signalons : *The Awakening of Asian Women*, par Mrs Saint Nihal Singh, *The Women of New Japan*, par Mrs Sarah A. Tooley, *French Women in Commerce*, par Mrs Constance Barnicoat, etc.

Dans *The Atlantic Monthly* (avril), *A Japanese Appreciation of Lafcadio Hearn*, par Yone Noguchi.

Dans la vingtaine d'articles, dont quelques-uns copieusement illustrés, que publie *The World's Work*, il convient de mentionner *The Sting of Death*, par le Dr Elie Metchnikoff ; *The Rigour of Justice*, par Mr Charles Hopper ; *Commercial Education in Ireland*, par Mr Georges Hamilton ; *The Impending Roosevelt*, par Mr Chalmers Roberts ; *The Spread of French Gardening*, par « Home Counties », etc.

Dans *Harper's Magazine*, un poème de Richard Le Gallienne ; une correspondance inédite de E. C. Stedman, datant de 1861-62 ; un article illustré sur Tanger, par Mme Mary H. Vorse ; *Ancient Crafts in Modern New-York*, par Mr Philip Verrill Mighels ; *The Aran Island*, par Mrs Maude Radford Warren ; et sept ou huit nouvelles et romans.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Guerre civile dans la République des Lettres.—Le Congrès Littéraire. —Duel ou Tribunal Littéraire. — Memento.

Voici bientôt deux mois que le monde littéraire et journalistique russe est en effervescence, pour ne pas dire en état de guerre civile.

Plusieurs événements et faits en sont la cause. Je m'arrêterai ici sur un événement seulement d'ordre général et sur un fait particulier très caractéristique, tous deux cependant bien symptomatiques pour donner une idée nette de l'état actuel de la littérature et de la presse en Russie.

Les lecteurs se rappellent que le premier *Congrès des Ecrivains Russes* eut lieu à Saint-Pétersbourg en août-septembre 1908 et se consacra exclusivement au jubilé *manqué* de L. Tolstoy. Ce *premier* Congrès, si pauvre, si réduit qu'il ait été, eut cependant quelques résultats positifs. D'abord les autorités russes virent un Congrès de Littérature et de Presse, sans que le ciel tombât et écrasât la terre ; puis un Tribunal d'Honneur en matières de Presse et de Lettres en sortit. Et, ce qui fut d'une importance considérable pour la Russie, le Congrès décida, sans que le gouvernement s'en formalisât, que les écrivains et les représentants de presse se réuniraient périodiquement en Congrès. Un *comité d'organisation* du 2e Congrès fut créé : y furent délégués, George Gradovsky, le savant écrivain Maxime Kovalevsky comme président, le directeur de la *Retch*, Paul Milioukoff, etc.

Ce comité demanda au gouvernement l'autorisation de convoquer le 2e Congrès Littéraire au printemps de cette année-ci, en accompagnant sa demande d'un programme détaillé des travaux du futur Congrès. Ce programme prévoit toutes les questions professionelles concernant la Littérature et la Presse russes, lesquelles, comme partout ailleurs, sont de plus en plus liées entre elles : il n'y a pas d'écrivain qui ne fasse partie d'une manière quelconque de la presse : Tolstoy, Korolenko, Andréieff, Kouprine, Tchirikoff, etc., écrivent dans les revues et les journaux. Et il n'y a de revue, ni journal qui ne possède des rubriques littéraires et artistiques très étendues. Nous voyons en effet, dans ce programme du 2e Congrès Littéraire Russe : la question des relations entre écrivains et éditeurs, le monopole de certains éditeurs, toutes les questions de moralité littéraire, dignité de la presse, tribunaux d'honneur, etc. Ne sont pas oubliés non plus : les droits d'auteur, la convention littéraire, les mesures d'amélioration de la vente des livres, d'assurance matérielle des travailleurs de la plume ; la statistique de la Presse ; les organisations professionnelles ; les Congrès périodiques de Presse, etc., etc. Mais ne fut pas oubliée non plus la question la plus importante, celle qui tient le plus au cœur de tout ouvrier de la plume en Russie : la situation juridique, la *situation de droit* — « pravovoiè pologéniè », comme on dit en Russie — des Lettres et de la Presse.

C'est cette dernière question qui figure dans le programme à la place d'honneur et qui mit le feu aux poudres. Le gouvernement a autorisé le Congrès ainsi que le programme présenté par le Comité

d'Organisation, dont il exclut toutefois le premier paragraphe, celui sur la *situation de droit* de la Presse et des Lettres Russes.

A peine cette exclusion connue, une certaine agitation se produisit au sein même du Comité d'organisation. Cette agitation se communiqua à certaines rédactions, et bientôt toute la presse et toutes les organisations littéraires en furent saisies. Mais, au lieu de se réunir pour revenir à la charge et demander l'autorisation de rétablir la clause exclue par le gouvernement, le monde littéraire et journaliste se mit à s'entredéchirer. Une polémique ardente commença qui continue de plus belle dans toute la presse des deux capitales et de la province.

Sans se réunir, sans réunir les sociétés littéraires existantes, une ou deux rédactions, de leur propre mouvement, déclarèrent que le Congrès n'était pas possible, la question de la situation de droit de la Presse étant exclue de son programme. « Au moment où la *parole* est opprimée, où tant d'écrivains sont en exil, à l'étranger, ou emmurés dans les prisons et déportés en Sibérie et ailleurs, comment pourrait-on se réunir sans pouvoir parler de cette situation intolérable ? « Notre première parole, notre premier cri sera immédiatement étouffé et le Congrès dissous. » Alors à quoi bon se réunir, pourquoi jouer cette comédie indigne et qui pourra encore coûter la liberté à quelques-uns d'entre nous ? Sans parler de ce que, en nous réunissant, nous donnerons un passeport civique, un témoignage au gouvernement qui pourra dire à l'Europe et au monde civilisé tout entier : « Vous voyez, la constitution est vraiment bien établie en Russie, puisqu'un Congrès Littéraire et de Presse s'y réunit librement »...

Je ne fais qu'indiquer l'argumentation des adversaires du Congrès, qui prirent les devants et par leurs organes influents et estimés proclamèrent le boycottage du Congrès avant même que les milieux littéraires en fussent saisis. Et remarquez que les premiers adversaires du Congrès furent aussi bien de la *gauche* (la revue *Rousskoiè Bogatstvo*) que des *libéraux* (la *Retch* de Saint-Pétersbourg, les *Rousskya Védomosti* de Moscou), etc. M. Milioukoff, vice-président du Comité d'organisation, donna sa démission ; Maxime Kovalevsky, dont la revue littéraire le *Messager d'Europe* (Vestnik Evropy) prit une attitude plutôt froide envers le Congrès, voyant la discorde dans le Comité et la démission de Milioukoff, se démit lui aussi de ses fonctions de président.

Tout cela ne put que jeter un trouble profond dans les milieux littéraires et journalistiques. Les organes, appartenant à de gros éditeurs qui pouvaient craindre des attaques plus ou moins déguisées au Congrès, se hâtèrent de se prononcer contre la réunion dudit Congrès ; les journaux des villes qui souffrent le plus de l'état de siège

et de surveillance et qui risquent de voir tous leurs délégués au Congrès emprisonnés ou expulsés, se déclarèrent aussi contre le Congrès. Ainsi la première impression fut que toute la presse d'opposition et de progrès serait contre la réunion d'un Congrès dont le programme a été décapité par le gouvernement.

C'est dans ces conditions que la question est venue devant la Société des gens de Lettres de Saint-Pétersbourg (la Société Littéraire). Nous eûmes une séance orageuse et qui comptera dans les annales littéraires de Russie. On apprit tout d'abord que la majorité du Comité d'organisation n'était nullement contre la convocation du Congrès. Au contraire cette majorité, représentée par l'honorable M. Gradovsky, libéral, M. Jordansky, directeur de la revue (de gauche) la plus répandue, *Sovremenny Mir*, par M. Vodovozoff, écrivain et journaliste des plus estimés, prirent la défense de la convocation du Congrès. Je ne m'arrêterai pas sur les considérations de polémique de MM. Gradovsky et Jordansky dirigées contre M. Milioukoff et les libéraux qui craindraient des manifestations ultradémocratiques du Congrès, contre les éditeurs, etc. Les arguments des partisans du Congrès sont intéressants en eux-mêmes.

Il faut se réunir — disaient les partisans du Congrès — précisément parce que nous sommes privés de droits. Nos confrères sont en exil ou en prison — entendu : mais leur situation sera-t-elle meilleure, si nous nous taisons et nous inclinons sans mot dire devant la situation intolérable de l'heure présente? Et en dehors de la question de droit, la question — disons le mot — *politique*, n'existe-t-il pas la question professionnelle, tout ce qui se rattache à notre métier, à notre carrière, à notre action, à notre dignité, en un mot à notre situation matérielle et morale de travailleurs de la plume? Il serait puéril de renoncer à l'occasion de parler, de discuter, d'organiser pour *la première fois* (le Congrès de Tolstoy ne compte pas) les affaires de notre profession! Quant à la question de droit, comment peut-on douter un instant que si nous parlons de n'importe quelle question professionnelle — caisse de secours ou question d'éditeur — nous puissions éviter les questions *de droit*, questions juridiques et autres, et nous voudrions voir un gouvernement oser devant l'Europe nous fermer la bouche lorsque nous aborderions pendant les discussions d'affaire le côté juridique ou moral inhérent à la question... Non, tout cela n'est pas sérieux, disaient les partisans du Congrès, d'autant plus que les boycottistes seront embarrassés de répondre à la question suivante : « Croyez-vous que si le gouvernement n'avait pas exclu le paragraphe sur la « situation de droit » nous, serions, *actuellement*, plus libres de le discuter?... »

L'énorme majorité de la Société des gens de Lettres se prononça *pour* le Congrès. Le Comité de la Société, dont la majorité

appartient aux groupes boycottistes, donna alors sa démission. La polémique reprit avec plus d'ardeur. Plusieurs organes se prononcèrent alors *pour*. Le Comité d'organisation se reconstitua. Une demande d'ajournement fut adressée au gouvernement avec une clause exprimant l'espoir que le gouvernement n'empêchera pas de toucher à *l'état de droit* dans *les discussions d'affaire* des paragraphes du programme. Le gouvernement s'empressa d'y acquiescer.

Le Congrès est donc fixé au 22 avril-5 mai prochain. Le monde des Lettres tout entier est dans l'attente de ce qui va se passer, les boycottistes tenant ferme pour le boycottage. On est curieux de savoir si le Congrès pourra avoir lieu ou si toute cette « guerre civile des Lettres » finira par un scandale sans précédent.

§

On était en pleine polémique à propos du Congrès, lorsqu'une nouvelle querelle éclata dans notre monde littéraire.

Le critique littéraire de la *Retch*, dans un de ses feuilletons de dimanche, prit à partie la revue *Sovremenny Mir* pour une raison qui n'est digne ni de la *Retch* ni du *Sovremenny Mir* et qui est contraire à tous les us et coutumes littéraires. Le critique en question, M. Tchoukovsky, accusa la rédaction de la revue d'avoir trompé ses lecteurs, leur ayant promis pour l'année 1909 22 œuvres inédites d'auteurs connus et ne leur en ayant donné que 18. Le directeur de la revue, M. Jordansky, a envoyé une lettre de démenti que la *Retch*, alléguant la violence de ton, refusa d'insérer. Tout cela n'était déjà pas mal : mais c'était jusque-là le *Sovremenny Mir* qui jouait le beau rôle. Mais voici que M. Jordansky, écrivain russe, intellectuel de gauche, martiste à tous crins, envoie une provocation en duel au rédacteur en chef de la *Retch*, M. Hessen. Stupéfaction générale devant cette provocation contraire à toutes les traditions et habitudes de la littérature, des écrivains et « intellectuels » russes. Le scandale fit d'autant plus de bruit que M. Jordansky, d'un côté, et M. Milioukoff et Hessen, de l'autre, se trouvaient déjà être aux prises, comme nous l'avons vu plus haut, dans la question du Congrès.

Mais la provocation en duel est un si scandaleux événement pour les écrivains russes que la rédaction du *Sovremenny Mir* elle-même se vit obligée de se réunir et d'examiner les circonstances du scandale.

La Rédaction vota un blâme à M. Jordansky, son chef, pour son infraction aux traditions des Lettres Russes. M. Jordansky avoua sa faute, mais allégua les circonstances atténuantes : la *Retch* ayant accusé la rédaction d'abus de confiance et ne voulant pas publier de démenti.

La rédaction du *Sovremenny Mir*, ayant blâmé son chef, réclama le nouveau à la *Retch* une satisfaction. La rédaction de cette dernière

accepta de donner cette satisfaction — jury d'honneur — mais stipula des conditions telles que toute entente fut impossible. Alors les hostilités entre les deux camps devinrent telles qu'on ne voyait plus d'issue possible, lorsqu'on se souvint que le premier Congrès de la presse avait institué un Tribunal d'Honneur, auquel tous les organes progressifs russes ont adhéré. Après de multiples démarches, les deux parties, surtout sous l'action *des neutres*, ont accepté de s'en remettre à ce Tribunal d'Honneur.

C'est l'événement du jour à côté de la grande querelle à propos du Congrès. Cette affaire, la première en son genre, créera un précédent pour cette sorte d'affaires, qui, en France, se terminent soit sur le terrain, soit devant la justice.

Memento. — Reçus : *Notre Crime*, par Rodionoff, Saint-Pétersbourg, 1 r. 50 k. Livre violent, pamphlet contre les paysans, qu'on représente comme assassins, débauchés et voleurs. — *Znanié*, recueil avec le dernier récit de Maxime Gorky : *la Ville d'Okouroff*, la vie des petits bourgeois de faubourgs fainéants et voleurs, Saint-Pétersbourg, 1 rouble. — Le *Mir*, revue avec des lettres inédites d'Antokolsky au célèbre critique d'art, Stassoff, nos 2, 3 et 4 de 1900, prix du n° 40 kop. Saint-Pétersbourg, Ligovka, 47.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES

Edward B. Koster : *Adastros*, poèmes, La Haye, C. Bredée. — C. S. Adama van Scheltema : *Uit Stilte en Strijd*, poèmes, Rotterdam, W. L. et J. Brusse. — Herman Teirlinck : *Het ivoren Aapje*, Nederlandsche Bibliotheek. — Styn Streuvels : *Najaar*, 2 vol., Amsterdam, L. J Veen. — Cyriel Buysse : *'k Herinner mij*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck. — Frederik van Eeden : *De Nachtbruid*, Amsterdam, W. Versluys. — *Chantecler* en Holland ? — Memento.

Après la belle et riche floraison poétique qui commença aux environs de 1885 et se continua avec le même éclat jusqu'à la veille du XXe siècle, nous avons assisté durant plusieurs années à un desséchement presque complet des sources poétiques. Il est vrai que les recueils de vers affluaient de plus en plus nombreux, mais on y trouvait de tout, sauf de la poésie. Partout on ne vit qu'une lâche imitation, aboutissant bientôt au total dépérissement. C'est à peine si on distinguait dans le nombre deux ou trois vrais poètes. Or, depuis quelque temps, voici que la poésie semble se réveiller. Nos divers périodiques, presque chaque mois, publient des poèmes qu'on lit avec plaisir, et si, parmi les jeunes qui les signent, je n'en vois pas encore qui mérite le nom de grand poète, il y a du moins des talents qui promettent pour l'avenir. On sent qu'ils ont quelque chose à dire, et ils essayent de le dire dans une forme personnelle. Nous les retrouverons. Entre tous un nom me paraît digne dès maintenant d'être retenu : P. N. van Eyck.

Je ne vous signalerai aujourd'hui que deux minces recueils parus

naguère, et puisque j'ai déjà eu l'occasion de vous parler de leurs auteurs je pourrai être très bref.

Adastros, par Edward B. Koster. — M. Koster continue les bonnes traditions classiques. Avec joie je constate que ce poète, fervent et modeste travailleur, longtemps méconnu de beaucoup, vilipendé par quelques-uns, commence à prendre sa revanche. Nombreux déjà sont les critiques, vieux et jeunes, de chez nous comme de l'étranger, qui le nomment avec honneur et le placent au rang de nos très bons poètes de la nature. Dans le présent recueil nous trouvons son talent grandi encore. Et c'est toujours l'amant passionné de l'art et surtout de la belle nature hollandaise. Cette poésie, pure, calme et un peu réfléchie en apparence, n'a rien de bien troublant, et elle est plus soucieuse du beau que lourde d'idées. Mais, à bien écouter, que d'émotion contenue on entend vibrer sous ces vers d'une forme si achevée et tout faits d'eurythmie. Le petit volume contient, outre *Adastros* — poème épique qui retrace en vers sobres, harmonieux et parfois d'une grande beauté plastique, le récit d'Hérodote que vous connaissez, — la traduction de la quinzième Idylle de Théocrite, *la Fête d'Adonis*, et une bonne quarantaine de poèmes lyriques, dont quelques-uns imités ou traduits de Dante, de Shakespeare, de Carducci, etc.

Uit Stilte en Strijd, par C. S. Adama van Scheltema. — Au contraire de M. Koster, qui fuit les grosses rumeurs de la vie pour retrouver au sein de la nature le repos de l'âme, M. Adama van Scheltema, plus jeune, nature plus combative, se jette ardemment au plein de la lutte sociale et politique, faisant flamboyer au-dessus de la mêlée, confuse et formidable, le drapeau rouge. Dans plusieurs de ces chants de *Silence et Combat*, le socialiste a des accents vigoureux, enthousiastes, pénétrants, qui trouveront un large écho dans l'âme populaire. Mais je crois que, pour moi, je préfère encore les autres, ces petits chefs-d'œuvre d'émotion souriante et de douce mélancolie, nés aux heures délicieuses de silence et de recueillement. Et, toutefois, je ne suis pas bien sûr si je n'aime pas davantage encore ceux où le lutin et le spirituel gamin qu'il y a en M. Adama van Scheltema raille avec une si jolie et parfois si mordante ironie. Car il a de l'esprit, ce poète, moins sans doute que M. Rostand, mais de meilleur aloi peut-être.

§

Het ivoren Aapje (*le Petit singe d'ivoire*), roman de la vie bruxelloise, par Herman Teirlinck. — Un roman de 538 pages, tour à tour amusant, captivant et passionnant jusqu'à la fin, c'est un fait assez rare dans nos lettres. La préface nous avertit que l'auteur a voulu y « donner une peinture de la vie bruxelloise et spécialement

de la haute bourgeoisie de Bruxelles ». Mais d'avance M. Teirlinck se défend contre le reproche d'avoir plus ou moins servilement copié la réalité, et hautement il revendique l'honneur d'avoir fait œuvre d'imagination. Un honneur qu'on ne saurait, en effet, lui contester.

Plutôt que d'essayer ici une analyse de ce roman complexe, que je signalais déjà à votre attention dans ma dernière chronique, le disant « un mélange brillant, puissant et hardi de réalisme et de romantisme », plutôt que de faire défiler devant vous ces nombreux personnages, très intéressants presque tous, je préfère citer une page de M. André de Ridder, dans les *Lettres flamandes d'aujourd'hui*, laquelle me semble bien caractériser ce maître écrivain qu'est M. Teirlinck. Après avoir nommé son *Monsieur Serjanszoon* une « suite de contes philosophiques et satiriques, livre absolument unique chez nous, mais qui pourrait très bien être mis en parallèle, quant à l'esprit, la tendance et le style, avec *la Rôtisserie de la reine Pedauque*, de Jérôme Coignard, et l'*Histoire contemporaine*, de M. Anatole France » et qualifié *le Petit singe d'ivoire* de « très multiple roman de mœurs, où bat, toute fiévreuse et toute bruyante, passionnée et canailleuse, la vie cosmopolite de Bruxelles, vue à travers les mondes divers de la luxueuse capitale », M. A. de Ridder continue :

Et voici qu'après avoir essayé le roman rural, le roman social, le roman de mœurs, le roman satirique, le roman descriptif, M. Herman Teirlinck — avec cela poète très personnel et critique d'art pur — s'est mis à écrire le roman populaire, avec ce livre nouveau, *Het avontuurlijk Leven van Lieven Cordaet*, contribuant ainsi à tous les genres, ne réussissant peut-être pas également bien dans tous, mais y apportant toujours la finesse de son esprit très civilisé et le même enthousiasme de son cœur, de même que la plasticité de son style si personnel, tout aussi souple pour rendre les modernités précieuses d'un salon d'aristocrate que pour peindre la douceur des soirs et la sérénité des nuits dans nos campagnes.

Certaines gens de bonne foi, mais d'intellectualité détestable, ont déjà reproché à Teirlinck de ne pas être suffisamment « flamand ». Un reproche de telle sorte fait à un artiste comme M. H. Teirlinck équivaut à une véritable insulte jetée à la face de nos lettrés. Depuis quand la civilisation est-elle exclue des Flandres, la politesse de nos mœurs, la finesse de nos esprits et le dilettantisme de nos cœurs? « Flamand » doit-il être synonyme de « balourd »?

Evitons tous ces clichés et reconnaissons sincèrement en Herman Teirlinck un des organismes les plus finement nerveux de notre pays. Il a en lui quelque chose de la sensibilité écorchée des Goncourt, une perception méticuleusement profonde des nuances.

Nous avons concentré sur sa tête d'artiste conscient force espoirs.

Najaar (*Automne*), par Styn Streuvels, et **'k Herinner mij** (*Je me souviens*), par Cyriel Buysse, ne me prêtent ni l'un ni l'autre

matière à revoir le jugement que, à plusieurs reprises déjà, j'émis ici sur leurs auteurs. Disons, cependant, qu'une des cinq nouvelles qui composent les deux volumes de M. Styn Streuvels, *Jacht* (*la Chasse*), contient, ce qui est tout nouveau chez lui, un élément de vie sociale. Cela fait espérer qu'un jour cet écrivain, le plus grand poète-conteur flamand, nous donnera autre chose que ses éternels romans ruraux, lesquels à la longue, malgré tout son génie, n'échappent pas à une certaine monotonie.

Le livre de M. Cyriel Buysse comprend trois nouvelles, dont la première surtout, *Meester Gevers*, histoire tragique d'un brave mais débile magister de village, victime des haineux cléricaux, et la troisième, *H. P. Burkes, Junior*, conte drôlatique très vivant, sont une lecture fort recommandable. S'il n'est pas le plus grand écrivain des Flandres, si même il est assez peu artiste, en revanche, M. Cyriel Buysse est, sans contredit, le plus charmant conteur que nous ayons.

De Nachtbruid (*la Fiancée de nuit*), par Frederik van Eeden. — Trop tard et à mon vif regret je m'aperçois que le cadre de cet article ne me permet pas de vous parler avec l'ampleur qu'il mérite de ce livre, un des romans les plus vraiment intéressants qu'il m'ait été donné de lire ces dernières années. L'artiste, le penseur, l'occultiste (le dualiste) y sont également remarquables. Il a inspiré à M. Is. Querido un article courageux, publié par le *Handelsblad*, débordant de belle et hautaine ironie à l'adresse de nos critiques officiels qui, la majorité du moins, semblent se complaire à détracter quelque peu Van Eeden. Je reviendrai bientôt sur ce roman. Aujourd'hui la grosse actualité *Chantecler* réclame le peu d'espace qui me reste.

§

Chantecler en Hollande.— Si je tiens à dire un mot sur *Chantecler*, ce n'est point envie de juger à mon tour la fameuse pièce de M. Rostand — elle a été estimée ici à sa juste valeur par des plumes plus autorisées, — ni d'augmenter d'un le nombre d'articles y voués. Il a été trop parlé déjà de cette lourde fumisterie. Mais puisque l'Oiseau-prodige a bien voulu condescendre à venir chanter dans nos pauvres basses-cours de Hollande, il est juste que les lecteurs du *Mercure* sachent l'impression produite sur nous par son chant. Or, avec une légère variante, je peux citer à ce sujet ce qu'écrivit M. Edmond Picard lors d'une représentation à Bruxelles.

Nous n'avons pas été hypnotisés (en Hollande) par l'inégalée réclame qui tintamarra la venue au monde de ce volatile pompeux... Cette intéressante féerie, qui se transforme en solennelle drôlerie dès qu'on veut l'égaler à une merveille littéraire, n'a pas été gobée chez nous.

A La Haye, du moins, où je fus voir la pièce, elle n'eut qu'un assez médiocre succès, et je crois bien que le soir même le public —

un public d'élite, tout le high-life — rougit un peu de l'engouement dont, facile à leurrer, il se montra si prodigue pendant des semaines, et c'est cela peut-être qui l'empêcha de siffler les deux derniers actes.

Quant à la presse, fort intriguée avant la représentation et toute prête à s'extasier, elle prit une attitude plutôt réservée après. Pour être équitable il convient d'ajouter que cette représentation fut en un mot détestable. Mise en scène absolument insuffisante, coq enroué et tapageur (M. Pierre Renoir), faisane criarde (Mlle Carmen de Raisy), rossignol larmoyant (Mlle Kerville), etc., c'était en somme un spectacle plus triste et plus irritant encore que ridicule. D'où certains critiques, admirateurs chaleureux quand même du « poème » de M. Rostand, se hâtèrent de conclure que, avec des acteurs mieux doués et une mise en scène plus convenable, on verrait bien!

Cependant, la lecture à tête reposée du drame (si de drame on peut parler là où il n'y a pas la moindre gradation, pas la moindre émotion dramatique) ne semble pas, en général, avoir fort enthousiasmé nos critiques, à en juger par les articles que nous apportèrent les journaux. Leur impression finale pourrait se résumer ainsi : M. Rostand est très talentueux, il n'y a pas à dire; c'est (comment oseraient-ils le nier?) un grand et délicat poète; enfin, il a énormément d'esprit, trop peu pourtant (ici les voix chuchotent) pour s'apercevoir qu'il en fait beaucoup trop et souvent du mauvais.

Le seul qui n'ait pas fait de réserves après la lecture est M. Dr J. Walch, poète lyrique et critique attitré du quotidien *Het Vaderland*. Ce monsieur nous fournit de l'extase au superlatif. Il appelle *Chantecler* le « poème d'un esprit qui embrasse le monde » et l'estime « une seconde Création, réalisée sans effort ». Un seul mot lui paraît convenir à ce « divin effort vers l'Idéal », le mot « génial ». La scène où le coq livre à la faisane son secret n'a, selon lui, « été surpassée, et comme construction et comme lyrisme, par aucune pièce de théâtre dans n'importe quel siècle ». Excusez du peu! Mais ce n'est pas tout. Il prophétise que l'hymne au soleil sera éternisée dans « toutes les anthologies de littérature française ». Et pourquoi pas? Pourquoi dans les anthologies, où l'on plante tant de choses, ne planterait-on pas aussi le torchon-étendard de M. Rostand?

M. Walch m'a bien fait rire avec son article, ce dont je le remercie; c'est la seule joie que m'ait value *Chantecler*.

Memento. — « Het Tooneel » nous apporta naguère *le Barbier de Séville*, dans la traduction, plus intelligente et correcte qu'artistique, de Mlle Dr Marie Loke. Une représentation très soignée, comme toutes celles de l'excellente troupe Royaards, et nous avons pris plaisir à revoir la toujours amusante et pétillante, quoique un peu surannée, pièce de Beaumarchais.

H. MESSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

A. Aude : *Bibliographie critique et raisonnée des Ana français et étrangers;* Daragon. 7 50

Histoire

Pierre de Vaissière : *La Mort du Roi, 21 janv. 1793;* Perrin. 3 50

Littérature

Dr Armaingaud, *Montaigne pamphlétaire;* Hachette. 3 50

Lya Berger : *Les Femmes poètes de l'Allemagne;* Perrin. 3 50

H. Berton : *Henri de Régnier. Le Poète et le Romancier;* B. Grasset. » »

Gabriel Boissy et Dominique Folacci : *Le plus beau poème d'amour;* Fayard. 1 25

Ramon Ménendez Pidal : *L'Epopée castillane à travers la littérature espagnole;* Colin. 3 50

H. Poincaré : *Savants et Ecrivains;* Flammarion. 3 50

E. de Rougemont : *Villiers de l'Isle Adam,* biographie et bibliographie; « Mercure de France ». 3 50

Musique

C. Bellaigue : *Gounod;* Alcan. 3 50

J. Chantavoine : *Liszt ;* Alcan. 3 50

Poésie

André Delacour : *Le Rayonnement;* Falque. 3 50

Guy Delahaye : *Les Phases;* Montréal, C. Deorn. 2 50

Edmond Gojon : *Le Visage penché ;* Fasquelle. 3 50

Paule Lysaine : *Soirs au Jardin;* Ed. du « Feu ». 2 »

H. O'Colly : *Primevères ;* Liège, Impr. Bénard. » »

Publications d'Art

Camille Bellanger : *L'Art du peintre ;* Garnier. 2 50

Roman

Paul Bourget : *La Dame qui a perdu son peintre;* Plon. 3 50

Roberto Bracco : *Grimaces Humaines,* trad. de Mme J. Demarès de Hill ; Messein. 3 50

Edmond Char : *Les Messes noires de la Montespan;* Méricant. 3 50

Emile Colas : *Pitié!* Falque. 3 50

Gaston Cronier : *Au Pays du Grand Electeur ;* Fasquelle. 3 50

Max et Alex Fischer : *A. Z., 11, Poste restante ;* Flammarion. 3 50

Paul Gourmand : *L'Œillet blanc;* Falque. 3 50

Enrique Larreta : *La Gloire de don Ramire, une vie au temps de Philippe II,* trad. de Remy de Gourmont; « Mercure de France ». 3 50

Daniel Laumonier : *Sang d'Argonne ;* Plon. 3 50

Georgette de Lauris : *Ginette Chatenay ;* B. Grasset. 3 50

Henri Le Verdier : *L'Amour qui sauve;* Douville. 1 »

E.-A. de Molina : *Les Noëls d'un malchanceux, suivi de Symphonie fantastique et Chants de Sirènes;* Daragon. 3 »

Gaston Picard : *Plus rouge que les lèvres rouges;* édit. de la « Revue Mauve ». » »

Paul Prist : *Le Piédestal ;* Bruxelles, Verhellen. 3 50

Robert Scheffer : *Contes ardents ;* Libr. Universelle. 1 50

Tony d'Ulmès : *Les Demi-Morts;* Lemerre. 3 50

Sciences

Jacques Duclaux : *La Chimie de la matière vivante;* Alcan. 3 50

Emile Gautier : *L'Année scientifique et industrielle, 1909 ;* Hachette. 3 50

Ch. Laville : *Principes d'Automobile ;* Dunod et Pinat. 2 50

Commandant Paul Renard : *Guide de l'Aéronaute Pilote ;* Dunod et Pinat. 4 »

IVe Congrès international d'aéronautique. Nancy 18-13 sept. 1909. Procès-verbaux, rapports et mémoires ; Dunod et Pinat. 8 »

Sociologie

Maurice Caudel : *Nos Libertés politiques ;* Colin. 1 »

Baron de Courcel, P. Deschanel, P. Doumer, J. Rodes, etc. : *Les Questions actuelles de politique étrangère en Asie ;* Alcan. 3 50

A. Fouillée : *La Démocratie politique et sociale en France ;* Alcan. 3 75

J.-L. de Lanessan : *La Lutte contre le Crime ;* Alcan. 6 »

Pierre Leguay : *La Sorbonne ;* B. Grasset. 2 »

P. Mendousse : *Du Dressage à l'Education ;* Alcan. 2 50

Albert Nast : *Mariage et Préjugés ;* G. Crès. 2 50

Ed. Petit : *De l'Ecole à la Cité ;* Alcan. 3 50

Paul Roux : *La Question agraire en Italie ;* Alcan. 3 50

Théâtre

Marie Lenéru : *Les Affranchis,* pièce en 3 actes : Hachette. 3 50

William Shakespeare : *La Tragédie de Macbeth,* trad. nouv. avec une introd. et des notes par Maurice Maeterlinck; Fasquelle. 3 50

A. C. Swinburne : *Chastelard,* tragédie en 5 actes, trad. de Mme H. du Pasquier ; Grasset. 3 50

Voyages

G. Le Roy Liberge : *Trois Mois en Portugal ;* B. Grasset. 3 50

G. Maspero : *Ruines et Paysages d'Egypte ;* Guilmoto. 6 50

M. Sartor : *La Cathédrale de Reims.* Reims, Libr. Michaud, 2 plaq. » »

Les Inondations de Paris à travers les âges ; Daragon. 1 50

Divers

Commelin et Rittier : *Nouveau Dictionnaire encyclopédique illustré ;* Garnier frères. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

La réforme de la prononciation du latin. — La poudre de momie. — La littérature française et les universités allemandes. — Les femmes qu'aiment les Japonais. — A l'Ecole des Beaux-Arts. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

La réforme de la prononciation du latin. — Le ministre de l'Instruction publique a décidé de procéder à la réforme de la prononciation du latin qui est enseignée depuis longtemps dans nos établissements d'enseignement secondaire et supérieur. On commencera par les Facultés : une circulaire dans ce sens va être envoyée incessamment aux recteurs.

On sait, en effet, que le latin ne se prononce pas en France comme en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Chacun de ces pays a une prononciation traditionnelle, dont aucune d'ailleurs ne correspond à celle des anciens Romains : mais celle usitée en France est la plus défectueuse dans son principe.

Les prononciations modernes se sont formées peu à peu sous l'influence des langues nationales dont elles ont suivi — de loin — le développement : ainsi l'*u* (*ou*) ayant pris le son *u* en français et la diphtongue *au* (*aou*) le son *o*, on a appliqué au latin ces nouvelles prononciations.

L'unification de la prononciation du latin dans le monde civilisé est très désirable à tous les points de vue. Un étudiant qui va dans une Université étrangère pour compléter son éducation est obligé d'apprendre la prononciation locale du latin pour pouvoir suivre avec fruit les cours des professeurs.

Mais surtout une prononciation exacte du latin est indispensable pour un enseignement linguistique rationnel. Comment faire comprendre, par exemple, à des élèves qui prononcent *César* le nom du conquérant des Gaules, que ce mot est l'ancêtre de l'allemand *Kaiser* ? Rien de plus simple au contraire si l'on prononce *Caesar* « kaessar », comme les anciens Romains.

Voilà longtemps que les professeurs de philologie romane ont adopté cette prononciation à la suite de Gaston Paris.

On assure que la réforme rencontrera de vives résistances dans l'Université. Cependant la nouvelle prononciation — qui est essentiellement phonétique et logique — est beaucoup plus simple à apprendre aux élèves : il suffit de leur dire, une fois pour toutes, que *c* se prononce toujours *k*, et *u, ou*, et que chaque lettre conserve invariablement la même valeur, même dans les combinaisons.

§

La poudre de momie a passé, dans la médecine du Moyen-Age, pour un des remèdes les plus efficaces contre la toux, les éruptions, la goutte, l'épilepsie, les suppurations de tous genres. Il était d'antique tradition orientale que le corps humain imprégné d'asphalte et de baumes devait avoir une vertu toute particulière. Et ce médicament était tellement estimé que les shahs de Perse en envoyaient comme un don spécialement précieux aux souverains étrangers : Louis XIV, Catherine II reçurent des boîtes (on dirait presque des bonbonnières, ou des tabatières) en or, qui étaient pleines de poudre de momie ; la reine Charlotte d'Angleterre en reçut une en 1809.

Mais comme il fut toujours malaisé de se procurer de la momie authentique, bien que les Arabes du Désert en fissent un grand commerce, on recourut de bonne heure à la momie artificielle. Les recettes variaient. Celle du Nizemi persan n'est pas des plus simples : prenez un jeune homme roux, nourrissez-le de fruits jusqu'à la 30e année. Alors noyez-le dans un cuveau de pierre rempli de miel et de drogues, et fermez le cuveau ; au bout de 120 ans, vous aurez de la momie. Le célèbre auteur de livres de médecine, André Matteoli, proposa de traiter les cadavres de ceux qui mouraient dans les hôpitaux par la myrrhe et le safran, pour pouvoir ensuite les employer comme momies. Paracelse préconisait de préférence les cadavres des pendus, des roués vifs, momifiés à l'air libre, sous l'influence directe des astres. « Aussitôt que le soleil et la lune ont donné dessus, ces cadavres sont dans leur plus haute exaltation et possèdent des vertus précisément merveilleuses. »

La plupart des médecins du XVIIe siècle ordonnaient encore de la momie authentique et de l'artificielle. On pourrait trouver le bocal de *momie d'Egypte* dans les pharmacies d'Autriche jusqu'en 1843 ; et il n'est pas sûr qu'il ait disparu depuis, puisque les droguistes en gros inscrivent toujours la *Mumia vera* dans leurs prix-courants, au taux modique de dix francs le kilogramme. Il est vrai que celle-ci se compose désormais d'un mélange moins macabre d'asphalte, de colophane, d'aloès, de résine de pin, de débris d'os calcinés et de bouts de toile roussis. Cette denrée, qui arrête, paraît-il, les crampes, trouve encore des clients parmi les gens de la campagne.

§

La Littérature française et les Universités allemandes. —

Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'été, dans les Universités de langue allemande (1).

Bâle : Tappolet, *Histoire de la comédie en France après ; Molière* Le Cyrano de Bergerac de Rostand. Roches, *le Roman naturaliste.* — Berlin : Geiger, Corneille et Racine; Rousseau. Haguenin, Histoire de la littérature française de 1830 à 1900 ; Histoire du roman français depuis 1870. — Berne : Michaud, *Explication d'auteurs français*; *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle.* — Bonn : Gaufinez, *le Roman français de Mme de la Fayette à Rousseau.* Lote, *la Vie et l'Œuvre de Flaubert.* Schneegans, Molière; Rousseau. — Breslau : Pillet, Histoire de la littérature française au XIX^e siècle. — Coethen (Institut polytechnique Frédéric) : Bolcke, Histoire de la littérature française. — Francfort-sur-le-Mein (Académie des sciences sociales et commerciales) : Schneegans, Vie et Œuvres de Molière. — Fribourg-en-Brisgau : Baist, Rabelais. Paufler, Explication des fables de La Fontaine ; *Chateaubriand, sa Vie et ses Œuvres;* Histoire de la littérature française au XIX^e siècle; Rostand et ses rapports avec le drame français. — Giessen : Thomas, *les Romantiques français de Chateaubriand à Victor Hugo.* — Goettingue : Claverie, *la Comédie contemporaine.* — Greifswalde : Thureau, Voltaire. — Halle : Suchier, Explication de la « Légende des Siècles » de Victor Hugo.— Heidelberg : Schneegans, Vie et Œuvres de Rabelais. — Iéna : Schlosser, Victor Hugo. — Kiel : Dumont, *Quelques poètes français du XIX^e siècle (suite).* — Koenigsberg : Flamand, *la Comédie en France du XVI^e siècle à nos jours.* — Leipzig : Monod, *le Mouvement dramatique en France pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle.*— Marbourg : Wechssler, Voltaire et son temps. — Munich : Jordan, le Drame français moderne. — Münster : Andresen, Histoire de la littérature française de 1789 à 1830. — Prague : Wihan, Daudet. Freymond, Histoire de la littérature française au XVI^e siècle. Rolin, *le XIX^e siècle en France.* — Rostock : Zenker, Lyriques français du XIX^e siècle. — Strasbourg : Hoepffner, Histoire de la poésie lyrique française. H. Gillot, *Histoire du théâtre en France au XIX^e siècle.* — Tübingue : Goetz, Lyriques français des XVIII^e et XIX^e siècles. Pfau, *Histoire de la littérature française de 1690 à 1789.* — Zurich : Bovet, *Histoire de la littérature française de 1550 à 1620.* Morell, *Histoire de la littérature française (1850-1900).*

§

Les femmes qu'aiment les Japonais. — Beaumarchais a dit : « La nature dit à la femme : Sois belle si tu peux, sois sage si tu veux, mais sois considérée, il le faut. » Et Stendhal, qui cite ce mot, ajoute qu'en France, sans considération, point d'admiration, partant point d'amour.

Il en est très certainement de même au Japon où, au dire de M. Chamberlain, « *women are most womanly* » (les femmes sont le plus féminines).

M. Ineoka Donosouké surenchérit sur cette manière de voir en publiant dans le *Fajin Kai,* vol. I, n° 7, un article sur les femmes qu'aiment les hommes (*Otoko no soukou onna*). « Les femmes, dit-il, qu'aiment les hommes — c'est-à-dire les Japonais, ses compatriotes — sont :

(1) Les cours dont le titre est en italiques sont faits en français.

« 1° Celles qui, lorsque les hommes leur adressent la parole, baissent les yeux et dont les joues deviennent pourpres comme les érables d'automne ;

« 2° Les femmes qui ne contrarient jamais et en aucune façon leurs père, mère et frères, leurs parents et amis ;

« 3° Celles qui, sans être belles, possèdent un je ne sais quoi qui les rend charmantes et qui fait soupirer ;

« 4° Les femmes qui n'accrochent pas leur science au bout de leur nez ;

« 5° Celles qui ne font pas apparaître leur colère et qui, lorsqu'elles rient, ne rient pas aux éclats ;

« 6° Celles chez qui la vanité n'existe qu'à dose infime et qui n'ont pas l'esprit dépravé ;

« 7° Les femmes qui ne versent pas en toute occasion des larmes innombrables ;

« 8° Celles qui sont peu jalouses et aussi peu soupçonneuses ;

« 9° Celles, enfin, chez qui le visage est rond ou long, au profil net, aux contours pleins et dont les yeux laissent couler une amoureuse tendresse. »

§

A l'Ecole des Beaux-Arts, une exposition d'œuvres personnelles d'Architectes est ouverte depuis le 12 mai ; elle fermera le 19.

Elle comprend non seulement des aquarelles, croquis, peinture, sculpture, etc... des jeunes actuellement à l'Ecole, mais aussi les œuvres de leurs anciens camarades, maîtres d'aujourd'hui, et qui se joignent à eux dans cette intéressante manifestation artistique organisée sous le haut Patronage de M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA GLOIRE DE DON RAMIRE, *Une Vie au temps de Philippe II*, par Enrique Larreta, traduit de l'espagnol par Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3 fr. 50. (30 japon à 15 fr. ; 100 holl. à 10 fr.).

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Biographie et Bibliographie*, par E. de Rougemont, avec un portrait, deux autographes et un tableau généalogique. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Le comte, évanoui, ne pouvait s'enfuir. Il avait donc le temps de faire face à son nouvel et intempestif adversaire. — LÉON SAZIE : *Zigomar. Le Matin*, 2 mai.

Et tous les matins les jeunes filles [elles sont trois] passaient sous la fenêtre du fils du sultan avec leur allure de princesses et avec leurs six paires d'yeux babyloniens. — Dr J.-C. MARDRUS : *Les Mille Nuits et une Nuit* tome XIV.

LA RÉFORME DU CALENDRIER. Profitant de la liberté que prit l'empereur Julien d'ajouter tous les quatre ans un jour... — *Journal de Genève*, 18 avril.

Cinq voyageurs furent blessés. Ce sont : Mme Tranchard, blessure à l'épaule gauche ; Mme David, luxure au genou droit, etc. — *Le Journal*, 24 décembre.

CID. *Historisches Riesentableau in 40 Abteilungen.* Nach dem Gedicht von Johann Gottfried Herder, für die Lichtbildbühne bearbeitet von P. Corneille.

[Traduction :] LE CID, *grand tableau historique en 40 sections ;* d'après le poeme de Jean Gottfried Herder, arrangé pour la scène cinématographique par P. Corneille. — Programme d'un cinématographe de Bâle.

Par un goût du contraste qui est assez audacieux, les frères Isola donneront, avant *Salomé, le Barbier* du divin Mozart. — *L'Intransigeant*, 24 avril.

By some he [Moréas] has been described as one of the greatest poets of our times : for others, he was simply the successor of Paul Verlaine, « un poète de café littéraire » [cette dernière phrase en français et entre guillemets dans le texte]. — Londres, *le Globe*, 2 avril.

C'est ainsi qu'il [le roi d'Angleterre] dressa contre lui cette hostilité sourde et implacable du jeune empereur [d'Allemagne], là-bas, à l'occident. — STÉPHANE LAUZANNE, *Le Matin*, 7 mai.

Coquilles.

Le four rend la mie du pain parfaitement asiatique. — *L'Information*, 22 avril.

La botte d'Arlequin égratigne bien des personnalités. — *La Revue Mauve*, mars.

Tout de ceci nous passionnera si, désireux d'apprendre comment la psychologie du scrupule s'est développée d'un siècle à l'autre, nous confrontons *l'Arménie*, de Stendhal, et *la Porte Etroite*, d'André Gide, dans un parallèle consciencieux. — *Paris-Journal*, 25 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

Librairie Léon VANIER, éditeur, 19, quai Saint-Michel - PARIS
A. MESSEIN, Successeur

ÉDITIONS ORIGINALES

JEAN MORÉAS

Le Pèlerin passionné. Édition de 1893. Comprenant plusieurs poèmes nouveaux, 1 vol..... 3 50
Restent 2 exemplaires sur japon impérial à..... 15 »

Les Syrtes, 1883-1884. 1 vol. in-12... 3 50

Autant en emporte le vent, 1886-1887. Tirage sur hollande..... 3 »

Les premières armes du Symbolisme. Plaquette in-12..... 1 »

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

LES MAITRES DE L'AMOUR :

Les Dissertations amoureuses de Lucien..... 5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin (l)..... 7 fr. 50
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7 fr. 50
L'Œuvre du Comte de Mirabeau..... 7 fr. 50
L'Œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat..... 7 fr. 50
L'Œuvre du Patricien de Venise Giorgio Baffo..... 7 fr. 50
L'Œuvre de Nicolas Chorier..... 7 fr. 50
L'Œuvre libertine des Poètes du XIXe siècle..... 7 fr. 50

Mignons et Courtisanes, au XVIe siècle. 6 pl. hors texte..... 15 fr.
La Polygamie sacrée au XVIe siècle. 8 pl. hors texte..... 15 fr.
La Régence galante. 8 pl. hors texte..... 15 fr.
Les Maîtresses de Louis XV. 8 pl. hors texte..... 15 fr.
La Galanterie parisienne sous Louis XV. 8 pl. hors texte..... 15 fr.
Le Parc aux Cerfs et les petites Maisons galantes. 8 pl. h. texte. 15 fr.
CTOR FLEISCHMANN. **Madame de Polignac et la cour galante de Marie-Antoinette.** 1 pl. gravée et 8 illustrations hors texte..... 12 fr.

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE :

Petits volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches à 500 exemplaires numérotés et servés aux souscripteurs..... 6 fr. le volume.
I. La secte des Anandrynes. — II. Le petit Neveu de Grécourt. — III. Anecdotes pour servir à l'histoire secrète des Ebugors. — IV. et V. Julie philosophe, 2 vol.
Demander prospectus détaillé de la 1re série et bulletins de souscription

Catalogue de la **Bibliothèque du CURIEUX** *gratis et franco*

5e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉ

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tou pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuar Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ad Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Enrico Cavacchioli, — Fede rico De Maria, — Paolo Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Asnières, Av. de Courbevoie, 21. Propr. Cce : 394m25. **M. à p. : 55.000** fr. **Courbevoie,** Propr. 177, r. de Bécon, 570m60. Rev. br. 1.400 fr. **M. à p. : 25.000** fr. Adj. ch. not., 31 mai, Me Laeuffer, not., 11, r. de Rôme.

A adj. sur 1 ench., Ch. des not., Paris, le 24 Mai 1910. **MAISON** r. Lallier, 1 et av. Trudaine. Cce : 361m. Rev. 28.388 fr. **M. à p. : 200.000** fr. **MAISON** boul. Denain, 6. Cce : 274m. Rev. 39.017 fr. **M. à p. : 400.000** fr. S'ad. Mes Flamand-Duval et Delorme, 11, r. Auber, dép. ench.

ANGLE, 47, r. Popincourt et Chemin-Vert, 51, 797m. R. br. 15.420 fr. **M. à pr. : 180.000** fr. Adj. Ch. not., 31 mai, Me Rocagel, 182, r. Rivoli.

Maison, 17, r. de la Felicité, 288 m. env. Rev. brut **3.900** fr. env. **M. à p. : 35.000** fr. Cr. Fonc. a cons. Adj. Ch. Not., 31 mai, Me Laeuffer, 11, rue de Rome.

IMMEUBLE r. Pierre-Levée, 10. Cce : 960 m. **M. à p. : 215.000** fr. A adj. Ch. not., 24 mai. S'ad. Me Cottenet, not., 25, boul. Bonne-Nouvelle.

Rue Mulhouse, 2, Maisons. Cce : 330 m. R. br. 32.638 fr. **M. à p. : 250.000** fr. 2 Maisons **Bd Sébastopol,** 62, et r. Saint-Martin, 201. Cce : 1.297 m. R. br. 87.708 fr. **M. à p. : 800.000** fr. A adj. ch. not., 24 mai. S'adr. Mes Lefebvre et Moyne, 7, r. Laffitte.

Maison nº 76 Bd Malesherbes. Cce 420 m. Re br. 36.386 fr. **M. à p. 600.00** fr. Prêt Créd. Fonc. Adj. ch. not., 31 mai. S'ad. Huguenot, n., 50, La Boëtie.

Maison 29, rue LEMERCIER 29. Cce : 529 m. Rev. br. 5.530 fr. **M à p. : 115.000** fr. Adj. ch. not. 24 Mai. S'ad Me Sabot, n., 6, r. Blot.

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mar

A adj. sr 1 ench. Ch. Not., 31 Mai 1910. **2 TERRAINS** 1o Angle A La Bourdo nais et de Belgrade. Sce 433 m 75. **M. à p. : 320** le m.; 2o Ave Charles-Floquet et Thomy-Thierry. S 510 m. **M. à p. : 225** fr. le m. S'ad. : Mes Delor et Mahot de la Querantonnais, 14, r. des Pyramide

---

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des Not., Paris, le 31 Mai 191

2 TERRAINS rue Théodore-de-Banvill Sces 542m et 527m. **M. à p. : 2** fr. le m. S'ad. Mes Mahot et Delorme, r. Auber, 11.

COLOMBES, 1 Maison de rapport et Maisons bourgeoises, angle de Verdun, de Nanterre et boul. Valmy. Rev. 2.780 f 950 fr. et 300 fr. **M. à p. : 18.000** fr., **8.000** et **1.500** fr. — **Terrain à bâtir,** boul. Valm Cce : 3.105m. **M. à p. : 4.000** fr. — **2 Maison** 15 et 17, av. Eugénie. Rev. 950 fr. et 850 fr. **M. p. : 14 000** fr. et **15.000** fr.

A adj. ét. Me Vavasseur, not. à Colombes, dim. mai 1910, à 1 heure.

CHEMIN DE FER DU NORD

EXPOSITION INTERNATIONALE ET UNIVERSELLE DE BRUXELLES

Avril-Novembre 1910

Services rapides entre le réseau du Nord français et Bruxelles

A partir du 1er mai 1910, toutes les gares et stations du réseau du Nord délivrent :

1° Des **Billets simples et d'aller et retour** pour Bruxelles ; les billets d'aller et retour auront une e de validité de 10 jours.

Les prix des billets aller et retour au départ de Paris sont les suivants :

1re Classe : 52 fr. 95 — 2e Classe : 37 fr. 55 — 3e Classe : 23 fr. 95

2° Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, des **Billets d'aller et retour** valables jusqu'au li inclusivement.

Les prix de ces billets, plus réduits que ceux des aller et retour ordinaires, comportent, **pour les familles**, ouvelles réductions allant de 5 à 25 0/0 selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus. Ainsi, par exemple, au départ de Paris :

				1re Cl.	2e Cl	3e Cl.
Pour une personne				50 05	33 75	22 00
2	—	Réduction de 5 0/0 par personne		47 55	32 05	20 90
3	—	— 10 0/0	—	45 05	30 40	19 80
4	—	— 15 0/0	—	42 55	28 70	18 70
5	—	— 20 0/0	—	40 05	27 00	17 60
delà de 5	—	— 25 0/0	—	37 55	25 30	16 50

3° Des **Cartes d'abonnement belges** valables 5 et 15 jours sur tous les réseaux belges.

Chaque carte peut être délivrée conjointement avec un billet d'aller et retour sur les lignes du Nord ayant ième durée de validité que la carte d'abonnement belge.

Les prix des cartes d'abonnement belges sont les suivants :

A. — Valables 15 jours : 1re cl. 61 50. — 2e cl. 41 00. — 3e cl. 23 50

B. — Valables 5 jours : 1re cl. 30 75. — 2e cl. 20 50. — 3e cl. 11 75

Les prix applicables sur le parcours **Nord** sont ceux des aller et retour ordinaires (Tarif spécial G. V. N° 2) nt la distance parcourue du point de départ à l'une quelconque des frontières franco-belges. Le choix de l'i- aire est laissé au gré du voyageur. Sur ces prix d'aller et retour, les réductions spéciales ci-dessous sont s en faveur des familles composées de :

rsonnes	5 0/0	5 personnes	20 0/0
—	10 0/0	Au-dessus	25 0/0
—	15 0/0		

HEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGE D'EXCURSIONS

ix Plages de la Bretagne

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

u 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des ets de voyage d'excursions aux plages de agne, à prix réduits, et comportant les ours ci-après :

e Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, enay, Questemberg, Ploërmel, Vannes, ay, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle- en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rospor- , Concarneau, Quimper, Douarnenez, t-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

rix des Billets (aller et retour) : 1re classe, r. — 2e classe, 36 fr.

aculté d'arrêt à tous les points du parcours, à l'aller qu'au retour.

aculté de prolongation de la durée de vali- moyennant supplément.

n outre, il est délivré au départ de toute ion du réseau d'Orléans pour Savenay ou autre point situé sur l'itinéraire du voyage cursions indiqué ci-dessus et inversement billets spéciaux de 1re et 2e classe réduits o o/o, sous condition d'un parcours de 5o mètres par billet.

rix des billets complémentaires de Paris- i d'Orsay à Savenay et retour, viâ Tours : classe, 55 fr. 50 — 2e classe, 37 fr. 40.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

BILLETS DIRECTS SIMPLES

DE PARIS A ROYAT ET A VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie *NEVERS-CLERMONT-FERRAND :*

De Paris à Royat

1re classe, 47 fr. 70. — 2e classe, 32 fr. 20
3e classe, 21 fr.

De Paris à Vichy

1re classe, 40 fr. 90. — 2e classe, 27 fr. 60
3e classe, 18 fr.

BULLETIN FINANCIER

En matière de Bourse des énigmes se posent parfois que je renonce à résoudre! Le mai, la simple nouvelle de la maladie du roi Edouard VII d'Angleterre provoquait u fléchissement de tous les cours. Le lendemain, 7 mai, le roi étant mort, les cours se rel vaient avec vigueur, tandis qu'on aurait pu s'attendre plutôt à un effondrement! N'es on pas unanime, en effet, à reconnaître que le défunt souverain était un grand roi qu'il exerçait une influence prépondérante sur toute la politique européenne, pour ne p dire mondiale? Ne sait-on pas, notamment, que l'empereur Guillaume II d'Allemagne tenait en admiration, presque en crainte? Il suffisait d'un mot d'Edouard VII pour ca mer les poussées nerveuses de l'Empereur allemand. De même, si Edouard VII ava vécu, le conflit entre la chambre des Lords et la chambre des Communes aurait re une solution inspirée par la conciliation. Maintenant, que va-t-il advenir? Tout, évidem ment, est possible. La mort d'Edouard incite donc à des pensées pessimistes. Les gen de bourse ne sont pas toujours faits comme les autres! Quand il s'agit de leurs interêt ils saisissent volontiers le moindre indice pour manifester un optimisme plus ou moi fondé. C'est ainsi que les marchés de Londres et de Paris se sont franchement adonn à la hausse dans la journée du 7 mai, parce que, dit-on, le souverain défunt aurait impo avant de mourir, à son gouvernement, d'une part, et à Guillaume II, d'autre part, d programmes pacifiques. Que voilà une raison bien fragile!

Quoi qu'il en soit, constatons que dans la séance du 7 mai la rente anglaise, sur marché de Paris, passa de 81 à 82, que la rente française s'avança de 98,25 à 98,50, que les Russes montrèrent une belle résistance.

Il faut dire, il est vrai, que, en cette période, les affaires foisonnent et qu'il s'agit de l produire au public avec un esprit optimiste.

A tout seigneur, tout honneur! La maison Rothschild, de Paris, vient d'émettre av un plein succès un emprunt de 450 millions au taux de 4 o/o et au cours de 95, 50 o/ soit 477 fr. 50 par obligation de 500 fr., jouissance au 15 mai et au 15 novembre partir de 1910. Cet emprunt est destiné à rembourser la rente japonaise 5 o/o.

Ce n'est pas seulement le Japon qui, à cette heure, fait appel à nos capitaux. Depu quelques années, le Brésil se montre fort gourmand de notre argent. Le président de République du Brésil, le maréchal Hermès de Fonseca, vient d'arriver à Paris. Il est pr bable qu'il ne s'en ira pas les mains vides! En attendant, on nous propose pas mal d'a faires brésiliennes. Après la maison Périer et Cie, qui patronnait ces jours derniers l *Chemins de fer fédéraux brésiliens*, l'ancienne banque Müller nous offre les *Chemi de fer du Sud du Brésil*, et c'est M. Gustave Laffon, qu'il ne faut pas confondre av son frère Emile, qui était chargé de présenter l'enfant à la presse. L'avenir nous apprend s'il a grandi! Avec la *Brazil Railway*, il s'agit encore d'une affaire de chemins de f du Brésil. Puisque c'est la Société Générale qui prête son appui à cette Compagnie, il a lieu de croire que nous sommes en présence d'une affaire sérieuse.

On parle également d'autres affaires. Attendons, et terminons en disant que l'acti *Monaco* est montée de 5.630 fr. à 5.705 fr. Les bénéfices pour l'année sociale, terminée 31 mars, s'élèvent à 38.492.000 fr., en augmentation de 3.774.000 fr. sur l'année préc dente.

LE MASQUE D'OR.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A adj. sur 1 ench. Ch. des Not., 24 mai 1910.

MAISON, r. Lallier, 1 et av. Trudaine. Cce : 361m. Rev. 28.388 fr. **M. à p. : 200.000** fr.

MAISON, boul. Denain, 6. Cce : 274m. Rev. 39.017 fr. **M. à p. : 400.000** fr. S'ad. Mes FLAMAND-DUVAL et DELORME, 11, r. Auber, dép. ench.

MAISON, r. Lemercier, 29, Cce : 529m30. Rev. b 5.530 fr. **M. à p. : 115 000** fr. A a ch. not., 24 mai. S'ad. Me SABOT, n., r. Blot, 6.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPERATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

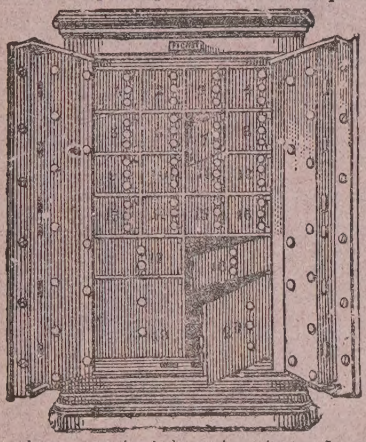
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire seul peut ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux :* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.